

La mise en tourisme des patrimoines chrétiens dans la destination Cappadoce : tensions identitaires et conflits territoriaux

Idil Ucbasaran

▶ **To cite this version:**

Idil Ucbasaran. La mise en tourisme des patrimoines chrétiens dans la destination Cappadoce : tensions identitaires et conflits territoriaux. Géographie. 2020. dumas-02964073

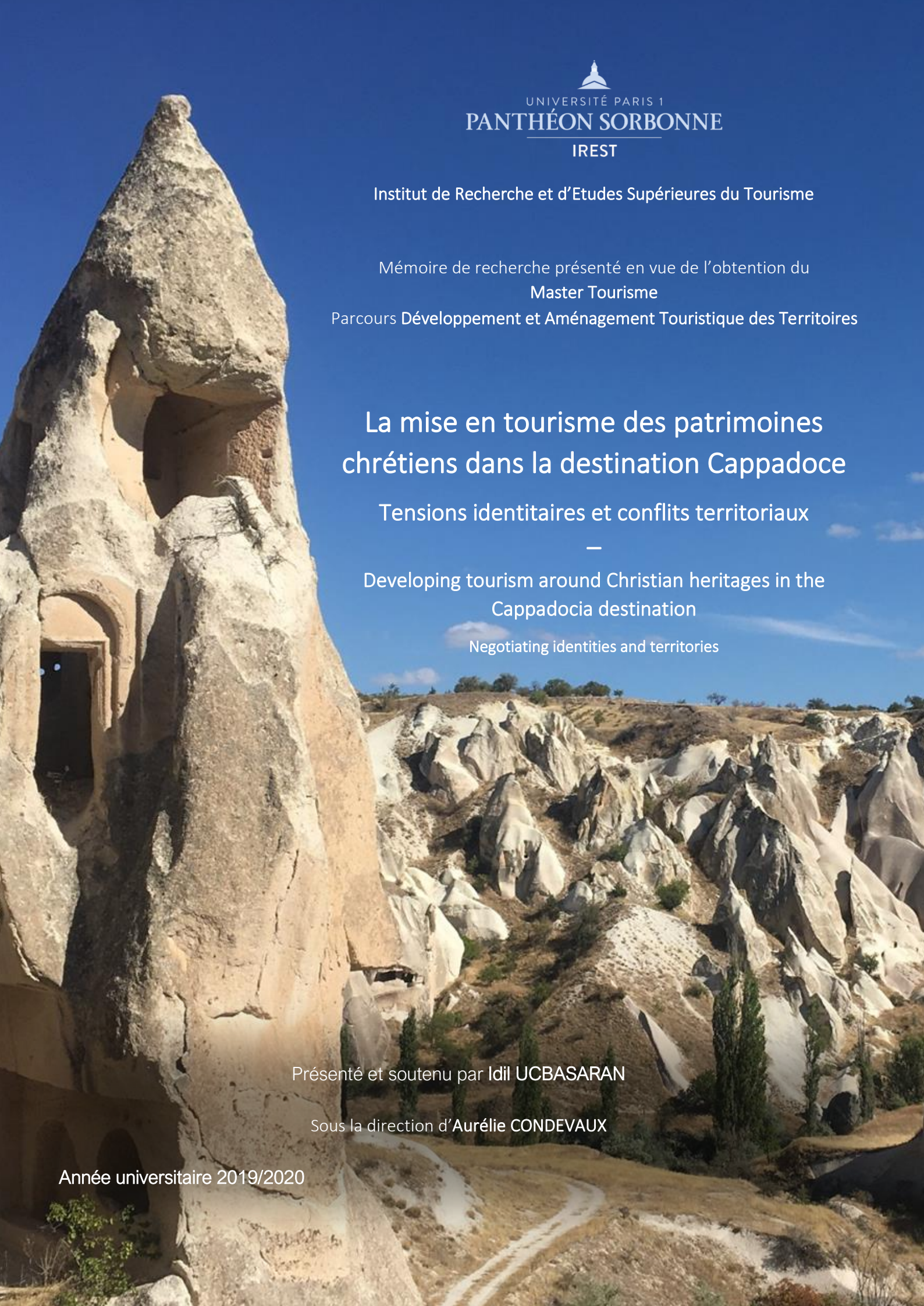
HAL Id: dumas-02964073

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02964073

Submitted on 12 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE
IREST

Institut de Recherche et d'Etudes Supérieures du Tourisme

Mémoire de recherche présenté en vue de l'obtention du
Master Tourisme
Parcours **Développement et Aménagement Touristique des Territoires**

La mise en tourisme des patrimoines chrétiens dans la destination Cappadoce

Tensions identitaires et conflits territoriaux

—

Developing tourism around Christian heritages in the Cappadocia destination

Negotiating identities and territories

Présenté et soutenu par **Idil UCBASARAN**

Sous la direction d'**Aurélie CONDEVAUX**

Année universitaire 2019/2020

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE
IREST

Institut de Recherche et d'Etudes Supérieures du Tourisme

Mémoire de recherche présenté en vue de l'obtention du

Master Tourisme

Parcours Développement et Aménagement Touristique des Territoires

La mise en tourisme des patrimoines chrétiens dans la destination Cappadoce

Tensions identitaires et conflits territoriaux

–

Developing tourism around Christian heritages in the Cappadocia destination

Negotiating identities and territories

Présenté et soutenu par Idil UCBASARAN

Sous la direction d'Aurélie CONDEVAUX

Année universitaire 2019/2020

Photo de page de garde : la première église de la vallée de Balkandere, Ortahisar (I. Ucbasaran)

Table des matières

Remerciements **4**

Résumé **5**

Abstract **5**

Introduction **6**

Partie 1 – La fabrique du patrimoine en Turquie **18**

Chapitre 1 – Récits nationaux et visions du patrimoine **19**

1. « La nation turque est musulmane » 19
2. Perceptions du christianisme au sein de la nation turque 21
3. Problème de sémiotique, problème de conception du patrimoine 23

Chapitre 2 – Les fonctions du patrimoine **25**

1. Quels patrimoines pour quelle nation ? 25
2. Le patrimoine, levier de développement des territoires 26
3. Le patrimoine au cœur du tourisme 27

Chapitre 3 – Les politiques culturelles et l'Etat aménageur **30**

1. La culture *pour* le tourisme ? 30
2. Le tourisme, vecteur de reconnaissance du patrimoine 32
3. La Cappadoce de l'Unesco : le paradoxe chrétien 34

Partie 2 – La construction et l'émergence de la destination Cappadoce **38**

Chapitre 4 – Les grands voyageurs, la Cappadoce byzantine et l'Unesco **39**

1. La découverte de la Cappadoce 39
2. Le complexe du troglodytisme et son impact spatial 42
3. Plans de développement et de protection pris dans le prisme occidental 47

Chapitre 5 – Une destination polytopique **50**

1. Une brèche spatiale et juridique dans laquelle s'insère le tourisme 50
2. Le système muséal à ciel ouvert 54
3. Ce qui *fait* Cappadoce : la fabrique des incontournables 57

Chapitre 6 – Des répercussions territoriales **63**

1. Des inégalités spatiales 63
2. Evolution des pratiques touristiques : la fin du « bon tourisme » 67
3. Conserver ou développer ? 70

Partie 3 – Le patrimoine chrétien ottoman, entre tourisme alternatif et patrimoine invisible 74

Chapitre 7 – Trajectoires territoriales, trajectoires patrimoniales 75

1. La Cappadoce grecque orthodoxe 75
2. La difficile mémoire de l'échange, impacts et perceptions 77
3. Trajectoires patrimoniales : la nationalisation des biens chrétiens 79

Chapitre 8 – L'invisibilisation du patrimoine chrétien ottoman 80

1. Un patrimoine qui s'impose difficilement dans l'organisation territoriale et les circuits touristiques 80
2. L'invisibilisation par le langage et le marketing touristique 88
3. Un patrimoine victime des nouveaux projets urbains et touristiques 91
4. Quelles perspectives pour le patrimoine *rum* ? 95

Partie 4 – Sortir de la Cappadoce byzantine, réflexions et réflexivités territoriales 98

Chapitre 10 – « Si je ne le fais pas, qui va le faire à ma place ? » 99

1. La présence absente de l'Unesco 99
2. Les initiatives locales et individuelles 101
3. Des musées privés et des festivals 104

Chapitre 11 – Qui « mérite » la Cappadoce ? La *conscience* du lieu 108

1. Les architectes face aux ruines des villages sinistrés 108
2. Conflits de légitimité entre les acteurs 111
3. Sentiments d'appartenance au territoire et au(x) patrimoine(s) 115
4. Un haut lieu en Turquie et haut lieu du tourisme dans le monde ? 117

Conclusion 122

Table des illustrations 124

Glossaire 126

Annexes 127

Bibliographie 134

Remerciements

La rédaction de ce mémoire a été un rude exercice, où il m'a fallu trier, interpréter et condenser le fruit de presque trois années de recherches. Durant ces trois années, la moitié a été passée sur le terrain, où je ne compte plus les kilomètres parcourus et les thés offerts, et l'autre dans les locaux de l'IREST. Ainsi, mes remerciements vont avant tout ;

A Mme Condevaux Aurélie, professeure de sociologie et d'anthropologie à l'IREST, pour avoir suivi ce mémoire, sa patience et ses conseils judicieux qui ont alimenté ma réflexion.

A tous les membres de l'équipe pédagogique pour leurs enseignements et l'intérêt qu'ils portent au domaine du tourisme, qui m'ont donné les outils nécessaires pour réaliser ce mémoire.

Je tiens à remercier également ma famille et mes amis, pour leur soutien (et pour avoir relu inlassablement ces pages).

Enfin, à tous les *turizmci* et les passionnés de Cappadoce pour leur bienveillance, leur engouement pour cette recherche et le temps accordé à mes interminables entretiens et questionnements. Je les remercie d'avoir partagé des visions différentes de la Cappadoce et espère sincèrement qu'elles seront enrichissantes pour les lecteurs. Je les remercie pour avoir cru à ma recherche et de m'avoir encouragée dans les moments les plus difficiles.

Résumé

La Cappadoce est une destination touristique paradoxale en Turquie parce qu'elle est éminemment chrétienne. D'une région qui a d'abord fasciné les grands voyageurs européens du 18ème et du 19ème siècle puis la communauté scientifique, cette étude vise à analyser la construction d'une destination fondée sur le patrimoine chrétien byzantin alors même que la place des communautés chrétiennes est occultée des récits nationaux ou érigée en altérité dangereuse. Toutefois, cette « prouesse patrimoniale » se fait au détriment d'un autre patrimoine chrétien, plus récent cette fois, celui des chrétiens ottomans du 18ème et du 20ème siècle. L'étude montrera les différentes stratégies et dynamiques d'invisibilisation qui s'opèrent sur le patrimoine chrétien ottoman dans une destination organisée exclusivement autour de la thématique des cheminées de fées et des églises rupestres byzantines.

En démontrant comment la mise en tourisme des territoires s'est construite sur deux mouvements de population, cette étude tente de suivre les recompositions spatiales engendrées par des décisions gouvernementales et de mettre en lumière les différents conflits territoriaux et identitaires engendrés et qui continuent d'être en jeu au sein de la destination.

Mots-clés : Cappadoce, tourisme, patrimoines, identités, chrétien, rum

Abstract

Cappadocia is a paradoxical tourism destination in Turkey because it is eminently Christian. From a region that first fascinated the great European travelers of the 18th and 19th century and then the scientific community, this study aims to analyze the construction of a destination based on Byzantine Christian heritage even though the place of Christian communities is obscured from national narratives or erected into dangerous otherness. However, this "heritage feat" comes at the expense of another Christian heritage, more recent this time, that of the Ottoman Christians of the 18th and 20th centuries. The study will show the different strategies and dynamics of *invisibilization* that operate on the Ottoman Christian heritage in a destination organized exclusively around the theme of fairy chimneys and Byzantine rock-cut churches.

By demonstrating how the tourism development of territories was built on two population movements, this study attempts to follow the spatial *recompositions* generated by governmental decisions and to highlight the various territorial and identity conflicts generated and which continue to be negotiated within the destination.

Keywords: Cappadocia, tourism, cultural heritages, identities, Christian, Orthodox Greeks

Introduction

La volonté de faire un travail sur la Turquie et de mettre en lumière ses vestiges m'est apparue lors d'un voyage en voiture sur les côtes de la mer Egée, il y a cinq années de cela. Ma famille m'avait vanté les incroyables ruines romaines et hellènes que nous aurions croisées en chemin. Ils n'avaient pas tort. Mais quelle étrange sensation que d'arriver sur des lieux aussi antiques et de les voir à l'abandon. En réalité, ils ne l'étaient pas. Des familles de paysans locaux gardaient les lieux. Mais comment cela était-il possible ? Dans un pays qui a déjà une réputation touristique établie et une place importante dans le tourisme mondial, comment des vestiges pouvaient être laissés de la sorte ?

Mon choix de sujet s'est ensuite redirigé vers la Cappadoce, parce qu'il s'agit d'une région que je connais bien mieux que la côte égéenne. En réalité, il s'agit plutôt d'une expérience que j'ai menée sur moi-même. Fille d'un propriétaire de magasins de tapis pour une clientèle exclusivement étrangère, j'ai grandi dans un environnement ultra-touristique. La vision de la Turquie que j'avais était construite à travers la vision des guides touristiques, des tours opérateurs et des autres acteurs du tourisme. Au début de mes recherches, ma conception de la Cappadoce était celle des *turizimci*[1], autrement dit le résultat de l'équation « cheminées de fée + sites byzantins troglodytes » (De Tapia, 2015). J'estimais qu'il s'agissait d'un des sites culturels les mieux protégés et mis en valeur en Turquie, après Istanbul. J'entends par là, protégé à la façon occidentale, dans le respect du passé et de la signification que portent les vestiges des civilisations passées (ICOMOS, 1999).

Dans le cadre de cette recherche, j'ai donc décidé et dû remettre en question les idées que je m'étais construites toutes ces années, et de me pencher sur les éventuels conflits qu'il pouvait exister. Alors que je pensais que le patrimoine chrétien était aussi bien accepté que n'importe quel autre patrimoine, j'ai pris conscience des tabous et parfois des animosités qui l'entourait. J'ai également réalisé que je ne connaissais nullement l'histoire de l'échange, ce traumatisme national et cette mémoire honteuse dont on ne parle pas, et que je n'avais jamais réalisé l'existence d'un patrimoine chrétien récent (du XIXe et XXe siècle). En somme, j'étais tombée dans le piège de l'invisibilisation du patrimoine des communautés *rums* de Cappadoce.

[1] Dans le jargon du tourisme, ce mot signifie toutes les personnes qui travaillent dans le tourisme.

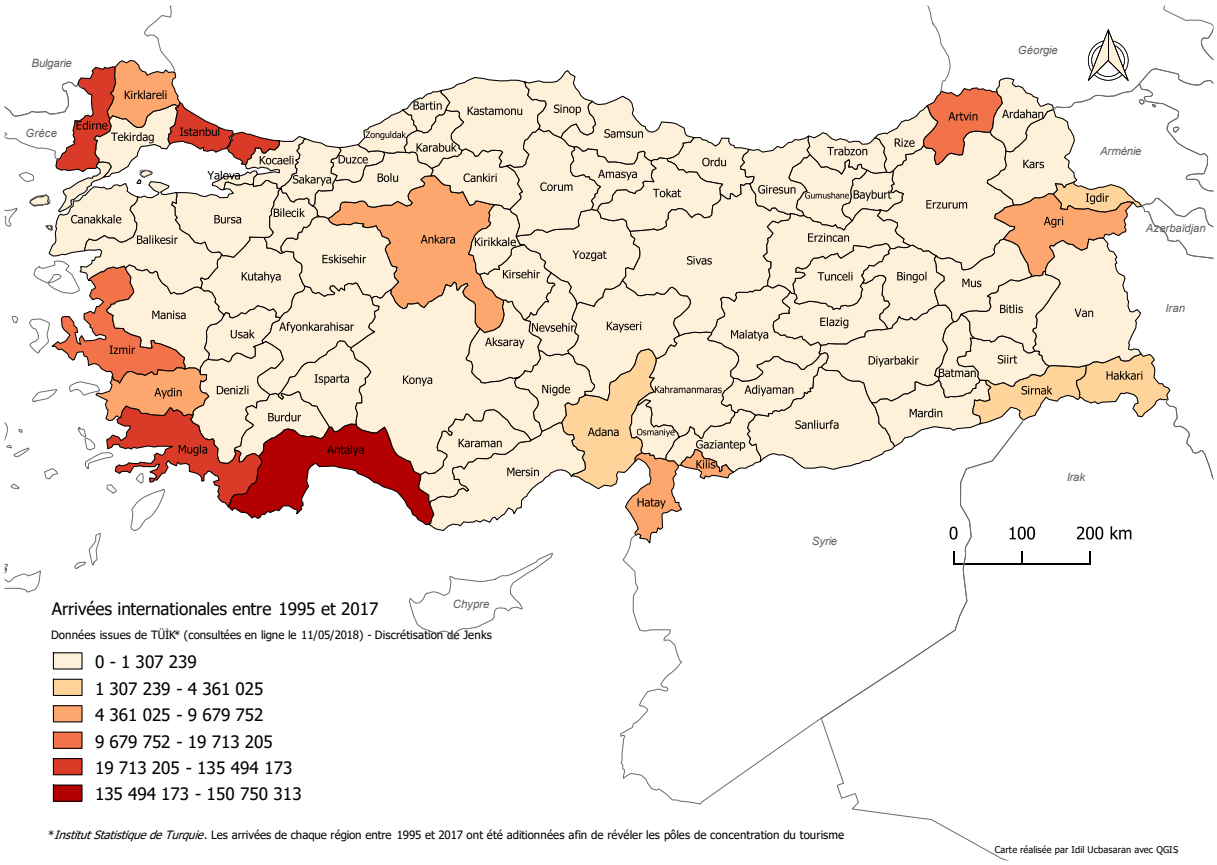
Rum (à prononcer « roum ») est le nom donné aux membres de la minorité grecque orthodoxe descendante de l'Empire byzantin. Ce nom se réfère directement à leur origine, à savoir l'Empire Romain d'Orient. La Turquie est le seul pays à avoir deux mots différents pour désigner les grecs de Grèce (*Yunanlı*) et les Grecs d'Anatolie, descendants des romains (*Rum*). Cette distinction dans le vocabulaire est révélatrice de ce que l'hellénisme byzantin a créé comme identité religieuse commune aux peuples des Balkans et du Proche-Orient appartenant à l'empire Ottoman. C'est durant l'empire Byzantin que s'opère l'union entre hellénisme et christianisme et c'est sous l'empire Ottoman que cette communauté est reconnue et officialisée sous le nom de *Rum millet* (nation grecque orthodoxe) sous l'autorité du Patriarcat œcuménique de Constantinople (Bruneau, 2002). Plus tard, au cours du 18ème siècle, cette identité hellène à la fois religieuse et nationale se transforme en idéologie nationaliste exprimée par la *Megali Idea* ou la Grande Idée, à savoir la volonté d'un peuple grec uni sur un même territoire, sous un même Etat-Nation et avec Constantinople pour capitale. Cette idéologie politique a été le fil conducteur de toutes les actions de la Grèce, dont les guerres d'indépendance contre l'Empire Ottoman au début du 19ème siècle et au 20ème siècle. La dernière guerre gréco-turque, également appelée guerre d'indépendance turque en Turquie, oppose les Grecs aux révolutionnaires turcs entre 1919 et 1922. La Turquie révolutionnaire de Mustafa Kemal remporte la victoire et c'est également la chute de l'Empire Ottoman. L'Etat-Nation turc peut enfin commencer à se construire : les pays de l'Entente préparent le traité de Lausanne en 1923, dont le premier article prévoit un échange de populations entre les chrétiens d'Anatolie et les musulmans de Thrace. 1 200 000 Grecs orthodoxes quittent la Turquie, laissant derrière eux leurs maisons, quartiers et églises qui seront occupés par les 350 000 musulmans arrivant de Grèce. A la suite de ces événements, le nationalisme turc va se construire en opposition au nationalisme grec et dans le sillon de l'altérité chrétienne (Copeaux, 1999). L'enracinement du jeune Etat-Nation turc passe par la réécriture de son histoire, la définition de sa langue, de sa religion, de ses origines et de ses héros (Thiesse, 1999). Ainsi, la nouvelle nation turque est musulmane, anatolienne et ses illustres ancêtres seront les Hittites, grande civilisation anatolienne ayant vécu au IIe millénaire av. J.-C. De l'Empire byzantin, il ne reste plus que l'idée vague d'une civilisation et d'un empire décadent (De Tapia, 2015). La réécriture du récit national, l'épuration religieuse qu'a subi le pays et la perception du christianisme comme une altérité dangereuse et impérialiste vont avoir un impact sur la perception et la compréhension du patrimoine chrétien présent sur tout

le territoire de l'Etat-Nation. Entre instrumentalisation pour servir l'histoire nationale ou tentative d'occultation, de nombreuses églises sont transformées en mosquées et se camouflent dans le tissu urbain, certaines sont utilisées à d'autres fins qu'à but religieux et enfin bien d'autres sont détruites.

Depuis la création de la République de Turquie, les changements de régime et les doctrines nationalistes qui se suivent vont engendrer une organisation du territoire à l'image de la Turquie moderne. Le tourisme va alors se développer selon cette vision moderne du territoire et devient un enjeu clé pour créer la vitrine du pays sur la scène internationale.

Les premières politiques touristiques un peu timides de l'Etat commencent dès 1924. Mais c'est dans les années 1960 que la Turquie passe des accords internationaux et commence à se faire connaître en Europe comme destination touristique. Par la suite, les nouvelles politiques touristiques des années 1980 vont permettre d'institutionnaliser le tourisme dans le pays et la Turquie connaîtra un réel essor en tant que destination dans les années 1990. Durant cette période, deux destinations se démarquent des autres : Istanbul et Antalya. Antalya est la destination incontournable du tourisme balnéaire et fonctionne sur un système hôtelier de *resort* et de *all-inclusive* surtout inspiré par l'installation du premier village de vacances Valtur en 1973 ensuite transformé en Club Med Kemer en 1976[2] suivi de l'ouverture du Club Med Palmiye en 1987. Quant à l'ancienne capitale, elle s'impose comme le centre du tourisme culturel avec l'enchevêtrement du patrimoine byzantin et ottoman. Aujourd'hui, les dynamiques restent quasiment inchangées. Comme on peut le constater sur la carte, les régions d'Antalya et Muğla continuent d'être des destinations presque exclusivement balnéaires et Istanbul s'est développé dans les secteurs du tourisme de congrès, du tourisme de santé, du tourisme religieux et du tourisme de croisière. La ville a également accédé au rang de hub international depuis l'ouverture du troisième aéroport le 3 mars 2019, qui vient supplanter le premier construit en 1912, avec l'ambition de devenir l'aéroport le plus fréquenté au monde d'ici 2030.

[2] Hüseyin Cimrin, 27.11.2017, « Kemer'i dünyaya sevdiren adam Ali Alpasar », *Sabah*, consulté en ligne le 28/06/2020 https://www.sabah.com.tr/akdeniz/2017/11/27/ilcesini-dunyaya-sevdiren-adam-ali-alpasar



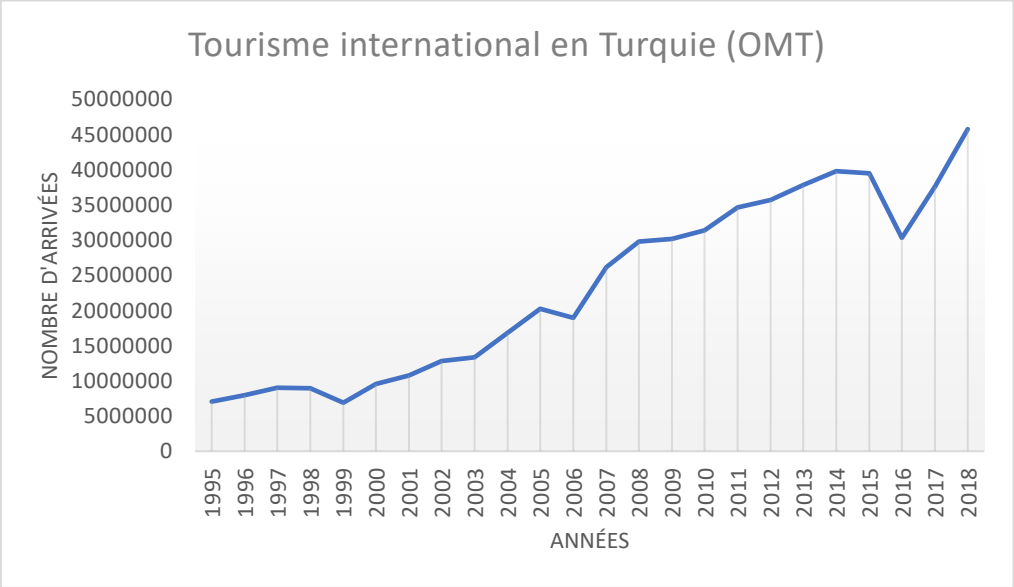
Carte 1 - Les arrivées internationales en Turquie entre 1995 et 2017 (I. Ucbasaran)

L'évolution du tourisme en Turquie suit de très près la tendance mondiale. Selon les données de l'OMT[3], entre 1995 et 2006, la position occupée par la Turquie en nombre d'arrivées internationales oscille entre la 20ème et la 12ème place. Les années 2007 et 2008 marquent un tournant où le pays se hisse à 7ème place pendant deux années consécutives avant de positionner au 6ème rang entre 2009 et 2015. En 2016, les instabilités politiques que vit le pays, touché par les attentats de Daesh dans ses villes les plus importantes et par un coup d'Etat manqué durant l'été, le pays retombe à la 10ème position. Une lente reprise s'est effectuée entre 2017 et 2019, et l'année de 2020 semblait être de bon augure pour le secteur du tourisme jusqu'à l'irruption de la pandémie mondiale du Covid-19.

Le secteur du tourisme est rythmé par les instabilités politiques que traverse le pays et par les stratégies touristiques mises en place par le Ministère de la Culture et du Tourisme. Depuis les années 1980, l'Etat n'a de cesse de créer de nouveaux plans d'encouragement au tourisme

[3] https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/ST.INT.ARVL consulté le 27/06/2020.

et d'apporter son soutien économique à ce secteur qui représente 3 à 4% du PIB du pays (TURSAB, 2019) depuis la fin des années 1990.

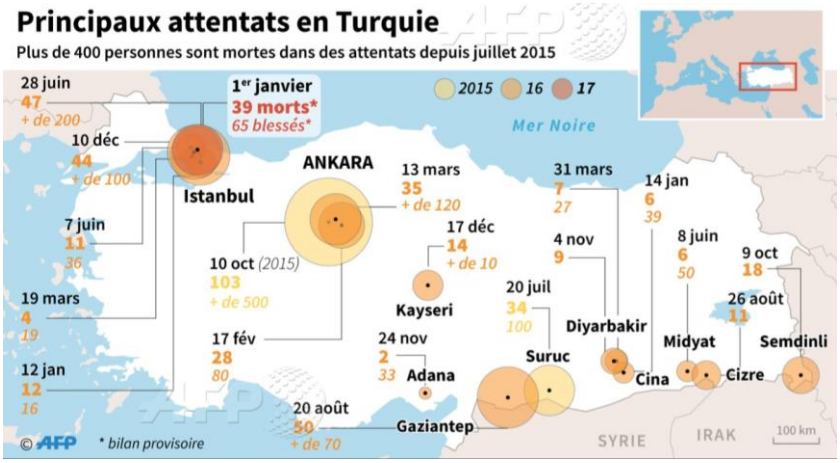


Graphique 1 - Tourisme international en Turquie entre 1995 et 2018 (données de l'OMT, I. Ucbasaran)

Ainsi, l'année 2007 marque le positionnement de la Turquie à 7ème place mondiale qui peut être en partie expliqué par l'explosion du tourisme médical, surtout dans le secteur de l'implant capillaire et de l'esthétique dentaire. En 2014, on compte l'arrivée 36,8 millions de touristes médicaux (SATURK, 2017). Ce tourisme très lucratif et important aujourd'hui est rattaché directement au Ministère de la Santé, depuis 2015 date de création de SATURK (*Comité de Coordination du Tourisme Médical*) sous le Ministère de la Santé. La chute de la courbe que l'on observe pour l'année 1999 correspond aux menaces terroristes proférées par le PKK, le parti des travailleurs du Kurdistan considéré comme terroriste en Turquie : « Pour leur sécurité, les touristes ne doivent plus venir »[4]. L'année 1999 est également marquée par le terrible tremblement de terre d'Izmit de magnitude 7.3. La baisse puis la chute des arrivées qui s'établit entre 2014 et 2016 est à comprendre dans un contexte de crises politiques internes et de crise mondiale où de nombreux pays sont frappés par les actes terroristes de Daesh. En mai 2013, une vague de protestations secoue la Turquie. Initié d'abord par des écologistes qui s'opposaient à un projet urbain qui allait supprimer un des derniers espaces verts présents dans le centre d'Istanbul, le mouvement s'est peu à peu transformé en un mouvement d'opposition à la politique menée par le Premier Ministre R. Tayyip Erdogan. Dans

[4] Pierre-Alain Furbury, 23/03/1999, « Le PKK prend le tourisme en otage pour étouffer l'économie turque », *Les Echos*, https://www.lesechos.fr/1999/03/le-pkk-prend-le-tourisme-en-otage-pour-etouffer-leconomie-turque-765712

les médias étrangers, la gestion de la crise par le gouvernement a été dénoncée pour sa violence envers les manifestants et les images laissaient paraître une Turquie au bord de la guerre civile. Cette crise a eu un impact irréversible sur le cours de l'économie, des investissements et bien sûr la fréquentation touristique. En 2015, Ankara subit son premier attentat. Le cycle de terreur se poursuit jusqu'en 2017. La carte ci-dessous est publiée par l'AFP le 1er janvier 2017, au lendemain du dernier attentat perpétré dans une boîte de nuit à Istanbul durant la fête du nouvel an.



Carte 2 - Principaux attentats en Turquie entre 2015 et 2016 (AFP)

Les attentats représentés sur cette carte sont tantôt attribués et/ou revendiqués par Daesh tantôt par le PKK. Dans ce contexte de peur mondiale, les touristes sont réticents à partir et beaucoup de pays déclarent la Turquie comme dangereuse et déconseillent les départs. La reprise du tourisme dès 2017 voit arriver une clientèle des pays du Golfe et de l'Afrique du Nord. L'attrait de la Turquie pour ces populations est dû en grande partie à sa place géopolitique dans le monde musulman. La Turquie développe une stratégie importante pour attirer cette nouvelle cible touristique à Istanbul et lui faciliter les investissements (Olcay, 2018).

Située au centre de la Turquie, la Cappadoce est une région géographique dont la définition est un exercice difficile. Actuellement, il ne s'agit pas d'une région administrative et au cours des siècles le toponyme a recouvert tant une réalité historique que géologique. Comme le constate S. Métivier en 2005, « toutes les historiographies antique, byzantine et moderne, Strabon et Constantin VII exceptés (au Ier et au Xe siècle), s'abstiennent d'expliciter la signification du toponyme, les historiens notamment manquent de définir ce qu'ils entendent par Cappadoce ». Ainsi, Hérodote la situait proche de la Mer Noire (Lamesa, 2016) tandis que

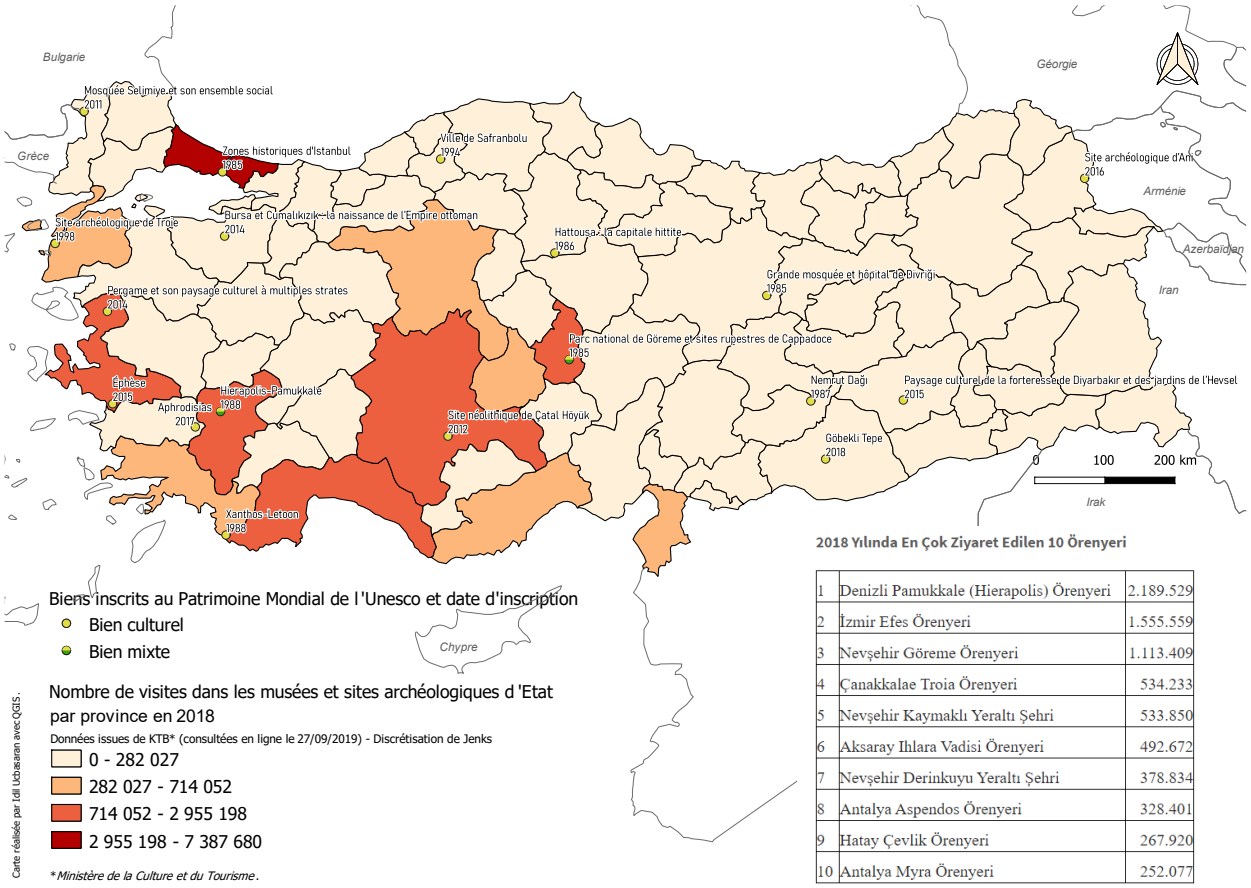
durant l'Empire romain, le royaume puis la province de Cappadoce s'étendait du lac Tata (*Tuzgölü* ou le lac salé aujourd'hui) jusqu'à l'Arménie actuelle. A l'époque médiévale, la Cappadoce, divisée en trois régions, descendait au sud, vers la chaîne montagneuse du Taurus. Il s'agit donc d'une région historique mouvante. D'un point de vue géologique, la région est circonscrite aux villes d'Aksaray, de Niğde, de Kayseri et de Kırşehir, zone où affleurent des couches d'ignimbrites, à savoir des tufs volcaniques. Aujourd'hui, le toponyme connaît une nouvelle évolution et désigne également une zone touristique, réduisant la région à une petite aire au sud de Nevşehir. C'est dans cette aire réduite que l'on retrouve toutes les infrastructures culturelles, de loisirs et d'accueil touristique.

D'abord une région de passage des hippies pour se rendre à Katmandou, à partir années 1960 le tourisme s'y est peu à peu développé grâce aux plans de développement sur le long terme et aux plans d'investissements nationaux, mais aussi grâce à l'attention internationale portée par l'ICOMOS et les chercheurs européens sur les églises rupestres byzantines de la région. En 1985, le Parc national de Göreme et sites rupestres de Cappadoce sont le 3ème site en Turquie à être inscrit dans la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, la même année que le centre historique d'Istanbul et la grande mosquée de Divriği, à l'Est de la Turquie.

Dans cette inscription, ce qui est défini par l'appellation de « sites rupestres » sont deux cités souterraines et de nombreuses églises byzantines dont le programme iconographique est encore visible. Cette inscription précisément centrée sur les églises byzantines est due à l'évolution de la recherche occidentale sur la Cappadoce. Au 19ème et 20ème siècles, contrairement aux historiens, les historiens de l'art vont concentrer leurs recherches sur la période byzantine et sur les décors peints des églises, donnant lieu à une littérature abondante sur le sujet (Lamesa, 2016). Les premiers travaux de la République de Turquie pour proposer un plan de sauvegarde et de mise en tourisme (en 1968) de ces espaces vont s'appuyer directement sur ces sources, rendant indissociable la vision et la compréhension du patrimoine byzantin de la recherche occidentale à son sujet.

Avec le patrimoine chrétien byzantin mis à l'honneur, la Cappadoce s'impose comme une destination éminemment culturelle dans le paysage touristique turc avec ses « lieux de ruines » (*örenyeri*), véritables musées à ciel ouvert qui sont devenus sa marque de fabrique. Les *örenyeri* sont à comprendre comme de grands espaces où se trouvent des vestiges antiques mais qui ne sont pas pour autant des sites archéologiques. Ce sont des musées à part

entière, organisés avec un parcours et sécurisés pour la visite. La seule différence réside dans le fait que le visiteur n'ait pas de toit au-dessus de la tête mais évolue comme dans un parc. Selon les statistiques du Ministère de la Culture et du Tourisme[5], 4 sites du top 10 des sites les plus visités en Turquie en 2018 se situent en Cappadoce.



Carte 3 - Le tourisme culturel en Turquie (I. Ucbasaran)

2018 Yılında En Çok Ziyaret Edilen 10 Örenyeri

1	Denizli Pamukkale (Hierapolis) Örenyeri	2.189.529
2	İzmir Efes Örenyeri	1.555.559
3	Nevşehir Göreme Örenyeri	1.113.409
4	Çanakkalae Troia Örenyeri	534.233
5	Nevşehir Kaymaklı Yeraltı Şehri	533.850
6	Aksaray Ihlara Vadisi Örenyeri	492.672
7	Nevşehir Derinkuyu Yeraltı Şehri	378.834
8	Antalya Aspendos Örenyeri	328.401
9	Hatay Çevlik Örenyeri	267.920
10	Antalya Myra Örenyeri	252.077

Tableau 1 - Les sites les plus visités en Turquie en 2018 (Ministère de la Culture et du Tourisme)

Si les principaux touristes de la Cappadoce étaient des Européens jusqu'au début des années 2000 avec un tourisme culturel presque exclusivement concentré sur la Cappadoce byzantine et monastique, aujourd'hui le foyer émetteur principal est l'Asie du Sud-Est comprenant des touristes Chinois, Coréens, Indiens, Malaisiens et Indonésiens. De nouvelles pratiques touristiques se sont développées et le tourisme de la région se concentre actuellement sur les activités de plein air.

Malgré l'importance de la destination, le temps de séjour y est extrêmement court : en moyenne 3 jours et 2 nuits de séjour pour les touristes internationaux et un jour pour les

[5] Ministère de la Culture et du Tourisme, https://kvmgm.ktb.gov.tr/TR-43336/muze-istatistikleri.html, consulté le 27/09/2019

touristes domestiques qui préfèrent l'excursionnisme. En très peu de temps, la destination a accédé à une grande notoriété en entrant dans le « cycle herméneutique de représentations » (Urry, 1990) grâce à l'influence grandissante sur internet des bloggeurs de voyage et des auteurs de comptes Instagram *lifestyle*. Dans ce cycle de représentations, plusieurs images iconiques se chevauchent mais la première position est détenue par le vol en montgolfière. Un immense marketing est organisé autour de cette activité devenue l'incontournable de la Cappadoce. S'ajoute en deuxième position le paysage lunaire, les cheminées de fées et le mode de vie rupestre. Bien sûr, la promotion du tourisme culturel reste centrée sur les églises rupestres et des villes souterraines.

Pour les touristes domestiques et excursionnistes, on ne vient pas voir les églises rupestres byzantines mais les « trois belles » (trois cheminées de fées emblématiques de la Cappadoce) et les *konak* (maisons de maîtres) où ont été tournées les séries populaires turques. Les villes souterraines restent tout de même un incontournable. Il s'agit du seul patrimoine qui échappe à l'identité chrétienne parce qu'il s'agit de constructions très mystérieuses encore aujourd'hui. Si on pense qu'elles furent utilisées à des fins de protections de la part des sociétés chrétiennes pour éviter les persécutions barbares, on ne sait pas dire nettement à quelle époque leur construction remonte. Ces incertitudes laissent place à beaucoup d'hypothèses différentes parmi lesquelles leur construction remonterait aux hittites ou encore qu'il s'agirait l'œuvre d'êtres extraterrestres. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un patrimoine commode dont l'interprétation est adaptable au public que l'on souhaite.

Entre 1965 et 2013, la destination passe de 35 000 à 2 800 000 touristes par an. De même pour la capacité de lits : de 420 lits situés à Nevşehir, la destination fait bond et atteint une capacité de 27 630 lits[6] tous villages confondus. Le développement et l'hyper-concentration de l'activité touristique dans cette petite portion de territoire ne sont pas uniquement dus à l'abondance des formations de tufs et cheminées de fée qui ont fait la renommée de la destination touristique, mais également à des conjonctures urbaines et politiques. Entre les années 1960 et 1980, un vaste programme de délogement des personnes vivant dans les maisons rupestres est mené par l'Etat turc. Le développement du pays passe d'abord par la modernisation des villes et des habitudes de vie de ses habitants. Les quartiers historiques

[6] Chiffres donnés par F. Solmaz Sakar lors de la conférence « Negative effects of physical change in Cappadocia heritage sites, local approaches » en avril 2019.

rupestres se vident et sont interdits à l'habitation, les habitants sont installés dans de nouvelles maisons bâties sur le modèle occidental. Dans les années 1980, les zones déclarées comme sinistrées, inhabitées et bien souvent tombées en ruines, vont faire l'objet de politiques de protection et de valorisation à but purement touristique. Ces ruines, semblant appartenir à une époque bien lointaine, passionnent les touristes en quête d'exotisme oriental et de retour aux racines du christianisme. Transformés en hôtels, en restaurants, en musées à ciel ouvert, en magasins ou en ateliers, les vestiges de la vie rupestre cappadocienne font l'objet d'une mise en scène sans précédent. Ensemble, la reconversion du tissu urbain abandonné et l'industrie touristique locale vont offrir au touriste une immersion totale dans la vie rupestre durant son séjour dans la région.

La question qui se pose alors est : où prend place le patrimoine des *rums*, patrimoine chrétien également, dans le système touristique de la destination ? Ce patrimoine n'existe ni dans les guides ni dans les brochures mais on le retrouve en périphérie des tours vendus dans la région. Il ne connaît que très peu de mise en valeur et bien souvent aucune protection. Nous aborderons la question avec la problématique suivante : **dans quelle mesure la construction de la destination Cappadoce a créé des inégalités dans la reconnaissance et la gestion des patrimoines ?**

Afin de répondre à ce questionnement, quatre hypothèses ont été émises de la façon suivante :

Hypothèse 1

A cause d'une lecture par le prisme occidental et chrétien de son patrimoine, et de sa consécration par l'Unesco, la Cappadoce a été reconnue et enfermée dans une identité byzantine que le Ministère de la Culture et du Tourisme continue d'alimenter.

Hypothèse 2

Il existe une corrélation entre les « zones sinistrées » et les « zones protégées » dans le tourisme. Le sinistre s'avère être un bon prétexte pour évacuer les locaux et mettre leurs lieux de vie sous cloche. Cette politique alimente le système muséal à ciel ouvert propre à la Cappadoce, et en conséquence ne soulève pas de questionnements chez les touristes, les habitants et les acteurs du tourisme.

Hypothèse 3

La destination étant prise dans un tourisme systémique et dans le récit national actuel, l'intégration du patrimoine *rum* semble impossible tant du côté des acteurs nationaux que des acteurs locaux.

Hypothèse 4

De façon consciente ou inconsciente, la cohabitation de plusieurs Cappadoce, centrales et marginales, encourage des initiatives locales de réactivation de la mémoire des patrimoines matériels et immatériels non-byzantins.

L'objet de cette étude visera donc à comprendre comment s'est construit la destination Cappadoce et la place que prend le patrimoine chrétien byzantin et ottoman, pris au cœur des discours d'Etat nationalistes et modernistes. Le tourisme a réussi à élever sur la scène internationale l'histoire et le patrimoine byzantin tant répudié par la Turquie moderne. Mais il a également contribué à invisibiliser le patrimoine chrétien ottoman en cristallisant l'identité de ce territoire dans un espace et un temps donné. Les bornes temporelles choisies dans le cadre de cette étude vont de la création de la République de Turquie à nos jours.

Ce choix permet de faire état dans un premier temps des récits nationaux qui ont suivi la création de l'Etat-Nation, l'histoire de l'échange et enfin d'aborder les politiques de développement et touristiques à partir des années 1960.

Nous verrons dans un premier temps la fabrique du patrimoine en Turquie et sa perception avec les différents changements de régime et la place occupée par le patrimoine chrétien. Cette première réflexion nous amènera à la construction et à l'émergence de la destination touristique Cappadoce, qui va cristalliser l'identité de la destination autour du patrimoine chrétien byzantin, ce qui est pour le moins paradoxal puisqu'il s'agit d'une identité qui n'est conforme ni au récit national ni aux visions modernistes du pays. Nous verrons que ce tourisme culturel laisse en marge un autre patrimoine chrétien, cette fois plus récent : le patrimoine des chrétiens ottomans. La marginalisation, voire l'invisibilisation de ce patrimoine, est le fruit de différentes politiques gouvernementales mais aussi du système touristique de la Cappadoce qui engendre, alimente et devient le produit de ces dynamiques de marginalisation du patrimoine chrétien ottoman. Nous verrons qu'il se retrouve au cœur de conflits identitaires entre les grecs orthodoxes et les turcs. Enfin, nous analyserons les

nouvelles dynamiques de fabrique du patrimoine, généralement à but touristique, et la façon dont les nouveaux acteurs tentent de sortir de l'identité byzantine de la Cappadoce mais également de la conflictualité *rum*/turc, chrétien/musulman.

Notes

Nous utiliserons le mot « rupestre » plutôt que « troglodyte » pour parler des constructions creusées dans le tuf. En effet, le terme troglodyte comporte une connotation négative, voire dégradante dans les langues occidentales, dont en français. Il s'agit d'un construit linguistique et social que nous détaillerons dans la suite de l'étude.

Tout au long de cette étude, les interviewés ont été anonymisés. Leur nom sera représenté par une initiale.

Partie 1 – La fabrique du patrimoine en Turquie

Dans cette première partie, afin de donner un cadre général pour comprendre les relations entre culture et tourisme, patrimoine et identité nationale en Turquie, nous procéderons chronologiquement de la création de la République de Turquie (1923) jusqu'aux lois d'encouragement au tourisme et de protection du patrimoine (1982 et 1983). Cela permettra de comprendre l'imbrication entre patrimoine, tourisme et développement économique mais également la place du patrimoine chrétien en Turquie, patrimoine non conforme au récit national.

Chapitre 1 – Récits nationaux et visions du patrimoine

1. « La nation turque est musulmane »[7]

1.1. La création de la République de Turquie et les récits nationaux

La République turque est créée dans un contexte de hautes tensions géopolitiques entre le l'Europe et le Moyen-Orient. Alors que l'Empire Ottoman se disloque, le jeune Etat-Nation grec tente une incursion dans les terres turques qui se soldera par son échec. La fin de cette guerre gréco-turque, connue sous le nom de Guerre d'Indépendance en Turquie, qui a lieu entre 1919 et 1922, marque le début de la République de Turquie. Ce sursaut national est mené par Mustafa Kemal qui deviendra le fondateur et le premier président de la République de Turquie. La nouvelle République veut rompre avec son passé ottoman et ainsi, elle « dot[a] le nouveau pays d'un nouveau passé » (Copeaux, 2005).

Très vite une Société Turque de Recherches Historiques est créée pour effectuer des recherches sur l'histoire de la Turquie et du peuple turc qui sortent du prisme européen. La découverte des vestiges de la civilisation hittite en Anatolie au début du 20ème siècle va permettre de légitimer la présence turque sur le territoire : « si les Hittites sont des Turcs, cela prouve une présence turque en Anatolie bien antérieure à celle des peuples rivaux, Grecs et Arméniens. La Turquie s'en trouve légitimée et enracinée dans un passé régional ancien » (Copeaux, 2005).

Dans son étude menée sur les manuels scolaires turcs, E. Copeaux (1998) distingue différents récits nationaux de la création de la République jusqu'à nos jours. Le premier récit est celui qui tente de légitimer la présence turque en terres anatoliennes en insistant sur son passé hittite et par là-même de construire le sentiment national chez les jeunes turcs. Dans les années 1970, c'est un nouveau récit qui s'instaure : la « synthèse turco-islamique ». Ici, l'islam est considéré comme la religion des turcs et constitutif de l'identité nationale. Ce courant continue jusque dans les années quatre-vingt-dix, pour se transformer en « renaissance ottomaniste » (ou le courant du néo-ottomanisme), qui remet au goût du jour le passé glorieux de l'Empire ottoman. Comment intégrer alors les autres patrimoines non-musulmans produits par des sociétés anatoliennes non-musulmanes dans le paysage culturel turc alors que le

[7] Slogan du parti nationaliste d'extrême-droite MHP en 1997 et titre de l'article d'E. Copeaux ("La nation turque est musulmane" : Histoire, Islam et Nationalisme, 1999)

discours officiel n'y laisse aucune place ? Dans ces circonstances, le rapport de la Turquie à son riche patrimoine ne peut être que complexe.

1.2. Le *Mübadele*

Après la guerre de 1919-1922 qui oppose la Turquie à la Grèce, le traité de Sèvres est remis en question et fait place au traité de Lausanne, signé le 24 juillet 1923. Il est suivi d'une seconde convention signée le 30 janvier 1923 et qui acte « l'échange obligatoire des ressortissants turcs de religion grecque orthodoxe établis sur les territoires turcs et des ressortissants grecs de religion musulmane établis sur les territoires grecs » (Société des Nations, 1923). 1 200 000 Grecs orthodoxes quittent la Turquie et 350 000 musulmans quittent la Grèce pour aller vers des terres qu'ils ne connaissent pas. Cette décision a été prise afin d'harmoniser la composition ethnique et religieuse des deux pays et d'empêcher une nouvelle guerre. Mais pour ces populations, il s'agit d'un véritable déracinement. Les Rums se voient contraints de quitter une région qu'ils occupent depuis plus d'un demi-millénaire pour une « terre promise » hellène. Le départ des dernières familles met fin à la mémoire des Rums et à une partie de l'histoire ottomane.

Afin de réaliser l'échange, un travail colossal d'inventaire des biens de chaque habitant est effectué. S. Aytaş[8] (2018) raconte en détail la procédure menée à l'époque. Des commissions de trois ou quatre responsables s'organisaient dans les villages pour se rendre tour à tour dans les maisons et inscrire les possessions de chaque famille dans le moindre détail. L'inventaire détaillait la composition de la maison, sa superficie, son environnement étendu (s'il y a une forêt, une rivière, qui sont les voisins, etc.), les meubles, et allait jusqu'à recenser les réserves de paille et sacs de blé. Dans l'idéal, chaque famille devait se voir assignée dans le pays d'arrivée une propriété et des biens s'élevant à la même valeur de ce qu'elle laissait derrière elle. Mais dans les faits, cette politique n'a pas été appliquée. De plus, le changement radical du lieu de vie des habitants a précipité bon nombre de famille dans la précarité. L'accord prévoyait de déplacer les habitants des milieux côtiers vers les côtes... et les habitants du centre Grèce vers le centre de la Turquie. Pourtant le centre de la Grèce est une zone de forêt avec une culture et une économie agro-sylvo-pastorale, tandis que le centre de l'Anatolie est

[8] Süreyya Aytaş est une descendante de *muhacir*, nom donné aux échangés musulmans de Thrace. Son livre s'appuie sur le recueil des témoignages forts des membres de sa famille et des autres habitants du village de Mustafapaşa au moment de leur départ de Grèce et de leur arrivée en Cappadoce. Le livre a été publié par l'Association des Echangés de Lausanne.

rocheux, accidenté et désertique. Le système d'élevage et agricole est à l'opposé de celui du centre de la Grèce. Les nouveaux habitants de la région n'ayant aucune expérience de travail et de production dans une telle région s'appauvrissent dès les premières années de leur arrivée en investissant dans des troupeaux de caprin et d'ovin qui ne survécurent pas à l'hiver et au manque de pâturage de la Cappadoce.

Les communautés musulmanes qui viennent de Grèce s'installent dans les villages abandonnés et se réapproprient les espaces et les lieux de vie. Sous la République, le patrimoine et les propriétés prennent alors différentes trajectoires : les maisons sont modifiées, agrandies, certaines détruites, les églises converties en mosquées, certaines restées ouvertes et vandalisées, d'autres fermées et abandonnées.

2. Perceptions du christianisme au sein de la nation turque

2.1. Un Autre dangereux

Le christianisme (orthodoxe) et notamment la Grèce, sont érigés comme une altérité dangereuse et violente (Copeaux, 1999). Plusieurs événements tragiques opposant les Turcs aux chrétiens ont eu lieu au cours du 20ème siècle dont les plus marquants sont le génocide arménien, la guerre gréco-turque ou encore conflit chypriote. L'altérité est omniprésente dans la culture turque puisque dès le plus jeune âge, les Turcs apprennent de façon générale (et très brève) que le christianisme est une religion déformée contrairement à l'Islam, et les croisades sont présentées comme des « expéditions européennes […] dirigées contre les Turcs » ce qui positionne les chrétiens comme des « ennemis extérieurs (les croisés, l'Occident) ou intérieur (les Grecs et Arméniens de l'empire) » (Copeaux, 1999). Enfin, il s'agit d'un thème politique récurrent, surtout en ce qui concerne les missionnaires qui sont perçus comme un ennemi insidieux, qui ne se découvre pas et dont il faut se méfier[9] coûte que coûte.

L'identité de la nation turque se crée en opposition à l'altérité chrétienne, et en opposition au « miracle grec », cette vision très positive et romantique que les Européens ont d'un peuple qui se bat pour sa liberté, la Turquie tente donc d'instaurer un « miracle turc » à travers la

[9] Personnellement, le fait d'être franco-turque m'a beaucoup desservie au cours de cette recherche. A chaque fois que j'ai essayé d'avoir accès à des documents officiels, on m'y a refusé l'accès par crainte que je sois une « espionne » ou un agent infiltré en Turquie. Une récente déclaration du R. T. Erdoğan en 2017 a rendu les choses encore plus ardues : tous les jeunes turcs partis étudier en Occident reviendraient en tant qu'agents volontaires de l'Occident. (https://www.cumhuriyet.com.tr/video/erdogandan-yurtdisinda-egitim-aciklamasi-batinin-gonullu-ajanlari-haline-geldiler-828412)

publication et la diffusion des « thèses d'histoire » en étayant la supériorité de la nation turque, elle-même aussi antique et excellente que la nation grecque (Copeaux, 2002).

Après un an et demi passé à vivre en Anatolie centrale, j'ai découvert qu'il existait des insultes dans le langage courant, telles que « graine d'infidèle »[10] (pour ne citer que la moins grave), qui se réfèrent directement au christianisme. Cette découverte du parler courant m'a amenée à comprendre que bien que l'on ne parle pas des chrétiens, ils sont en réalité omniprésents lorsqu'il s'agit d'insulter ou de rabaisser quelque chose ou quelqu'un. Le christianisme est devenu avant tout une insulte, comme nous le montre le témoignage de *M.* :

> *« Je ne fais plus visiter le Musée à ciel ouvert de Göreme à mes invités turcs. Parce qu'ils ne sont pas capables de comprendre. Moi ça m'intéresse l'histoire de la religion chrétienne et ce que signifient les fresques qu'il y a dans les églises. Mais lorsque je l'explique à mes invités, ils me disent "D'où est-ce que tu sais tout ça ? Tu es devenu chrétien ou quoi ?!". Comme si c'était une chose terrible que d'être chrétien ! […] Du coup je leur fais visiter des églises sans fresques, comme l'église d'Aynalı. Ils y prennent plus de plaisir* ».

Dans les manuels scolaires qui construisent l'imaginaire collectif turc, l'histoire byzantine n'y tient qu'une place très réduite, quant à l'histoire arménienne, elle ne s'y trouve point[11]. Ce discours officiel exclue donc toute communauté kurde, alévie, assyrienne, rum ou juive de la nation qui ne se reconnaissent pas dans le récit, mais qui les rend également invisibles aux yeux enfants turcs musulmans jusqu'à ce qu'ils s'y retrouvent confrontés plus grands.

2.2. La place du patrimoine chrétien

Le foisonnement patrimonial non-musulman et non-turc détonne avec le récit de la Nation. Aux débuts de la République, tout le patrimoine non-turc, à savoir les maisons, les richesses, les entreprises, etc. sont nationalisées et redistribuées entre les *muhacir*, les familles dans le besoin, les institutions étatiques, des ambassades et bien d'autres (Onaran, 2013). La « reconquête » turque de l'Anatolie a également engendré la destruction de nombreux vestiges, notamment à cause des tensions qui existaient avec la Grèce. L'autre tradition, héritée de l'empire ottoman et qui témoigne d'un certain respect envers la sacralité d'un lieu de culte, est le « camouflage » en transformant les églises en mosquées, en supprimant les représentations figuratives qui se trouvent à l'intérieur et en rajoutant les éléments

[10] « *Gâvur tohumu* » en turc. *Gâvur* est un mot dérivé du perse pour désigner initialement un non-musulman. Toutefois, son sens a évolué pour désigner plus précisément les chrétiens et surtout les *Rums*.

[11] Lors de ma scolarité au lycée français d'Istanbul dans les années 2010, l'école n'avait pas pu distribuer les manuels d'histoire venus de France. Les douaniers avaient ouvert les cartons et arraché les pages du chapitre sur le génocide arménien.

architecturaux d'une mosquée (mihrab, minbar et minaret). L'actualité a rattrapé cette recherche, et il serait une erreur de ne pas s'arrêter sur l'effet produit en Turquie et dans le monde avec la « réouverture de Sainte-Sophie » à la prière musulmane. Le débat qu'a suscité cette décision nous a montré comment la Turquie se pose face à un patrimoine qu'elle considère comme le sien, qu'elle a conquis et qu'il est juste qu'elle redevienne un lieu de culte plutôt qu'un musée. La décision d'offrir cette église-mosquée, patrimoine européen, en tant que musée était celle d'Atatürk. Le sujet faisait débat depuis de nombreuses années déjà, sous le gouvernement de l'AKP qui s'est toujours montré plus en rupture avec les valeurs kémaliste au profit d'une revivification de la culture ottomane. Aller à l'encontre de cette décision « laïque » et « avant-gardiste » a fait bondir la Turquie kémaliste encore fortement attachée aux valeurs kémalistes et républicaines, et bien sûr les Grecs qui ont ressenti une énième provocation et atteinte à leur patrimoine duquel ils sont désormais coupés. En revanche, la nouvelle a été accueillie avec beaucoup de ferveur par les Turcs conservateurs mais également les pays du Moyen-Orient qui perçoivent la Turquie comme un Autre proche et différent à la fois, musulman et occidental (Olcay, 2018). Toutefois, l'exemple de Sainte-Sophie et la résonnance nationale et internationale de son sort n'est pas à l'image de tous les patrimoines chrétiens d'Anatolie. Les autres patrimoines, qu'ils soient détériorés, convertis ou restaurés par les communautés grecques orthodoxes, ne sont jamais évoqués. Sans doute parce qu'ils ne concordent pas avec le récit national turco-islamique et qu'ils sont bien trop nombreux sur le territoire, preuve du passé plurireligieux de l'empire ottoman, « le choix s'est tourné vers un oubli volontaire de ces patrimoines non-conformes » (De Tapia, 2015).

3. Problème de sémiotique, problème de conception du patrimoine

Afin de pouvoir oublier un patrimoine et le remplacer par un autre, faut-il déjà que le patrimoine et les réflexions qui l'entourent existent. Or, le mot patrimoine n'existe pas dans la langue turque. Pour remédier à cela, le mot *miras* est utilisé, et il signifie littéralement « héritage » (Dorso, 2006). De même pour le mot territoire. En turc, on utilisera des termes comme « zone », « aire », « champ » ou « terre ». On a donc un premier problème sémiotique car si les mots n'existent pas, les concepts ne peuvent exister comme l'a théorisé Wittgenstein (1922) : « les limites de mon langage signifient les limites de mon monde ». De plus, la difficulté à se trouver une identité et « à refondre les liens au passé après tant de

traumatismes et de phases d'amnésie organisée » (Pérouse, 2013) explique le retard et l'irrégularité de la patrimonialisation des biens turcs.

3.1. Patrimoine et territoire

En géographie, on analyse une co-construction du patrimoine et du territoire. Le territoire crée du patrimoine, et le patrimoine crée du territoire. C'est une interaction créée par les sociétés qui transforment le milieu dans lequel elles vivent et qui projettent des systèmes de valeurs et de représentations sur l'espace et le paysage. Les mots patrimoine et territoire, dans la langue française, ont cette profondeur de signification et expriment l'idée de construit social, comme le détaille la définition suivante : «Patrimoine : ensemble d'attributs, de représentations et de pratiques fixé sur un objet non contemporain (…) dont est décrété collectivement l'importance présente intrinsèque (ce en quoi cet objet est représentatif d'une histoire légitime des objets de société) et extrinsèque (ce en quoi cet objet recèle des valeurs supports d'une mémoire collective), qui exige qu'on le conserve et le transmette » (Lazzarotti, Patrimoine, 2003). Le patrimoine est donc le support et le vecteur d'une mémoire collective qui a vocation à perdurer dans le temps, à fixer un temps de l'histoire collective et à le porter vers l'avenir.

Di Méo (1994) voit entre le territoire et le patrimoine une parenté conceptuelle : ni le patrimoine ni le territoire n'existent à priori. Ils sont le fruit d'un cheminement et de la construction d' « une image forte et simplifiée d'un passé commun à un groupe » (Bonerandi, 2005). Le territoire, est alors la dimension et l'ancrage spatial de l'identité, l'extension de l'objet patrimonial. Pour Di Méo (1994), le paysage fait office de « chaînon » ou d'articulation entre le patrimoine et le territoire. Le paysage incarne et synthétise l'espace de vie quotidienne jusqu'à être érigé en symbole.

Pourtant, avec la difficulté de préciser les termes de patrimoine et territoire dans la langue turque, il est difficile de penser le construit social et ses interactions avec le territoire et ses objets, et de la sorte penser une diversité des patrimoines et des mémoires. Instrumentalisé dans les discours, le patrimoine devient l'articulation entre territoire et identité avec une « obsession persistante de la question de l'autochtonie et de la légitimité » (Pérouse, 2013).

3.2. Cohésion sociale

Le patrimoine, vecteur d'identité donc, est l'objet et l'instrument de cohésion sociale. Avoir un patrimoine et une mémoire communs permet de déterminer son groupe par rapport à un

autre groupe. En Turquie, discuter de cohésion sociale autour du patrimoine et de symboles communs alors que la société est encore très poly-religieuse (tout comme le patrimoine) est difficile. L'altérité profonde créée entre islam et christianisme au fil des conflits entre les Turcs et les communautés chrétiennes, renforcée par les récits nationaux, empêche toute identification et même toute considération de ce qui n'est pas turc et musulman. En revanche, le patrimoine devient un instrument éminemment politique de cohésion sociale entre un gouvernement, ses principes et son peuple contre un l'élite occidentalisée. Bien que la République d'Atatürk ait tenté de se couper de ses racines ottomanes, sous le gouvernement de l'AKP son histoire et son patrimoine sont remis à l'honneur. Cette « valorisation du passé ottoman dans le contexte de la politique du patrimoine et des politiques de planification urbaine est emblématique de la « guerre des cultures » entre les deux ensembles de systèmes de valeurs culturelles contradictoires en Turquie, d'un côté les milieux islamiques (longtemps considérés comme appartenant à la périphérie culturelle) et de l'autre les forces kémalistes-séculaires » (Polo & Üstel, 2014). Dans le discours, la cohésion sociale se traduit par l'usage et l'opposition régulière du « "nous", les gens simples venant de l'Anatolie, méprisés par "eux", ceux qui "prétendent que nous n'avons pas de culture, pas d'éducation" » (Polo & Üstel, 2014).

Chapitre 2 – Les fonctions du patrimoine

1. Quels patrimoines pour quelle nation ?

1.1. Trier et choisir son patrimoine

Une identité nationale se fonde sur plusieurs piliers dont l'un est la reconnaissance des ancêtres et la délimitation du territoire-socle de la nation (Thiesse, 1999). Pour Gellner (1983), l'Etat et les institutions produisent un nouveau discours culturel et de nouvelles territorialités. Des nouveaux récits de l'histoire du peuple et de son folklore, de l'histoire de la nation et de sa géographie sont produits et ils vont concourir à définir ce qui est digne d'intérêt et doit être donné à voir (Franklin, 2004). Le « monument », trace du passé historique, devient le support de la mémoire des nouveaux Etats débarrassés de leurs monarques (Lazzarotti, 2017).

En Turquie, les réécritures du récit national selon les régimes politiques ont fait le tri entre le patrimoine à mettre en valeur et celui à effacer. Pourtant, le paysage turc porte les vestiges

d'un territoire autrefois construit et habité par les sociétés, témoignage de leur existence : « les patrimoines anatoliens jouent les perturbateurs » (De Tapia, 2015).

1.2. Se légitimer dans le territoire

M. Gravari-Barbas distingue trois fonctions du patrimoine : la fonction *légitimante*, la fonction *identitaire* et la fonction *valorisante* du patrimoine. « La fonction *légitimante* renvoie aux capacités d'intervention dans la sphère publique, d'infléchissement de l'aménagement de l'espace que donne la maîtrise d'un patrimoine et le prestige qui y est associé » (Veschambre, 2007).

Une des stratégies d'appropriation du territoire est le marquage, qui « pourrait être défini comme la matérialisation d'une appropriation de l'espace ou comme le vecteur (matériel) de légitimation d'une appropriation de l'espace » (Veschambre, 2004). Marquer le territoire et le patrimoine permet donc de s'imposer dans le paysage. La Turquie recèle de nombreux exemples de marquages, comme l'érection de minarets autour des églises qui permet de donner une silhouette musulmane très reconnaissable.

« De même que toute domination repose sur un travail symbolique de légitimation, toute forme d'appropriation de l'espace passe par la production (et/ou la destruction) de signes afin de rappeler quel est le pouvoir qui s'exprime et dans le même temps de le légitimer. Le marquage de l'espace correspond de ce point de vue à ce que l'on pourrait appeler dimension spatiale de la violence symbolique, dans le sens défini par Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1993) » (Veschambre, 2004).

Pour illustrer cela avec un exemple plus proche du terrain étudié, toutes les fresques des églises de Cappadoce ont fait l'objet de graffitis et d'autres formes de marquage. Excaver les yeux des représentations des Saints et surtout du Christ relève d'une violence symbolique. En Cappadoce, beaucoup de personnes âgées témoignent qu'à leur plus jeune âge, ils étaient payés « par les grands » pour marquer les églises.

2. Le patrimoine, levier de développement des territoires

2.1. Evolution du patrimoine, évolution de la mémoire

Après les guerres mondiales, les débats sur le patrimoine se déplacent et la Convention du patrimoine mondial de l'Unesco de 1976 est l'emblème du passage « d'une mémoire monumentale à une mémoire patrimoniale » (Lazzarotti, 2017). Deux changements majeurs

s'opèrent : le changement de l'objet et de l'échelle. On passe « d'une production monumentale par le haut, en référence à l'identité nationale et aux élites, à une construction patrimoniale par le bas, avec des références identitaires multiples » (Veschambre, 2007).

2.2. Fonctions du patrimoine en milieu rural

Le patrimoine et la patrimonialisation sont souvent utilisés dans les milieux ruraux pour revaloriser (ou revitaliser ?) des territoires et dynamiser leur économie. Au-delà la fonction *légitimante* du patrimoine, « approche, bien souvent factuelle, le patrimoine peut constituer un levier de développement territorial » (Bonerandi, 2005).

Le développement territorial peut être alors distingué en trois structurations de l'espace : « le pôle avec diffusion aléatoire, la mise en réseau interne et la mise en réseau externe » (Bonerandi, 2005). Ces trois modèles spatiaux, de façon monocentrique (en valorisant un seul site emblématique et de valeur exceptionnelle) ou polycentrique (en valorisant une série de sites et de paysages), visent à diffuser les flux de visiteurs et de capitaux afin de dynamiser l'économie locale.

Comme nous le verrons à la fin de cette partie, il est difficile de classer la Cappadoce qui n'est ni très rurale, ni très urbaine. Il est à la fois question de patrimonialisation des centres historiques des communes de la région tout comme des vestiges épars çà et là dans la vaste région. Si l'aire qui patrimonialise à des fins de revivification économique n'est pas rurale, à priori elle dispose d'autres outils pour développer son économie.

3. Le patrimoine au cœur du tourisme

L'impact du tourisme sur le patrimoine fait l'objet de nombreux avis divergents et force est de constater que le tourisme n'a pas les mêmes répercussions sur les territoires. S'il permet le développement économique des zones rurales et la reconnaissance de son patrimoine, il peut devenir le vecteur de conflits sociaux et territoriaux dans les grandes villes ou les sites surfréquentés.

3.1. Le tourisme, outil de protection du patrimoine

Lorsque les arguments se tarissent pour faire valoir et protéger son patrimoine, reste le tourisme et l'espoir de la manne financière pour le valoriser. Pis, le tourisme peut devenir la seule et unique justification pour maintenir un patrimoine en état (comme c'est le cas avec le patrimoine chrétien de Cappadoce).

La promesse des revenus économiques est un argument qui apparaît dès les débuts des préoccupations patrimoniales. O. Lazzarotti (2017) montre que si Victor Hugo évoque les potentiels revenus économiques perçus grâce à un patrimoine que les « démolisseurs » tentent de dépecer, l'argument sera sérieusement développé par F. L. Olmstead afin de créer le premier Parc National : « La valorisation économique contre les destructions ? Les touristes contre les exploiteurs des richesses du sol et du sous-sol ? Quelque trente années plus tard, Frederick Law Olmstead développe le même projet économique lorsqu'il veut convaincre l'État californien de classer en « park » le Yosemite (Olmstead, 1865) ».

Le tourisme, initialement perçu comme un facteur de mise en péril des patrimoines, se voit peu à peu reconsidéré « comme un allié potentiel à la mise en œuvre des objectifs de conservation » et donc un « tourisme bienfaiteur » (Gravari-Barbas & Jacquot, 2014) permettant d'intégrer les territoires.

Dans le cadre de cette recherche sur la Cappadoce, il est important de se questionner sur la capacité du tourisme à produire une mémoire des lieux. A cause du *Mübadele*, d'un exode forcé donc, la Cappadoce est une région vidée d'une communauté qui maintenait une mémoire du territoire. Les nouveaux arrivants quant à eux, n'ont pas de mémoire ancrée dans ce territoire, ayant vécu de la même façon un déracinement en Thrace. A priori, il n'y aurait pas de mémoire sur laquelle s'appuyer pour valoriser le patrimoine chrétien cappadocien. Restent alors les pratiques touristiques qui produisent des images et réinjectent une signification au patrimoine, créant *ex-nihilo* une mémoire des lieux que les habitants finiraient par intérioriser.

3.2. Des non-lieux touristiques

Si le tourisme peut être envisagé comme vecteur de patrimonialisation, voire de production de mémoire, il est également producteur d'espaces. Or, si nous avons jusque-là des espaces qui portent un sens et une signification pour un groupe donné, le tourisme peut également produire des « non-lieux » (Augé, 1992) ou vider des lieux de leur sens. Pour M. Augé, la prolifération des non-lieux est associée à l'essor du tourisme en temps de « surmodernité ». Les non-lieux sont donc ces espaces fonctionnels qui ne revêtent aucune mémoire ni construction sociale au fil des âges et interchangeables entre eux comme les aéroports ou les supermarchés. Les non-lieux, en opposition au lieu donc, ne font l'objet d'aucune appropriation mais uniquement de consommation.

Le tourisme et les lieux qu'il produit ne sont-ils pas finalement des espaces voués à être consommés, tous identiques les uns aux autres ? Certes, la destination change et le patrimoine aussi, mais ne retrouve-t-on pas partout les mêmes chaînes hôtelières, les mêmes rues marchandes et les mêmes objets souvenirs ? On remarque bien souvent que l'augmentation du nombre de ces commerces et hôtels tend à déstructurer l'organisation sociale et territoriale de la destination. Les centres-villes ou les villages se vident de leurs habitants pour laisser place à des hôtels (et plus récemment aux locations Airbnb) qui participent à la gentrification de ces quartiers et à leur changement social.

En Cappadoce, ce double phénomène est une réalité du territoire. Les quartiers historiques et traditionnels sont vidés de force entre les années 1960 et 1980 (nous reviendrons sur cet aspect en deuxième partie). Dans les années 1990, ils font l'objet d'une revalorisation patrimoniale avec pour unique principe de les mettre en tourisme. Dès lors, les anciennes maisons rupestres sont assaillies par les investisseurs nationaux et étrangers qui les restaurent et les rénovent pour en faire des hôtels et des restaurants, généralement de luxe. La gentrification est effarante : les populations les plus pauvres sont reléguées en périphérie des villages ou forcés de quitter leur village pour les barres d'immeubles qui se trouvent dans la ville la plus proche. Par là même, le tissu traditionnel urbain et social est rompu, transformant peu à peu ces lieux en non-lieux.

Il s'agit d'une dynamique qui s'inscrit dans l'évolution des pratiques touristiques et des pratiques de consommation certes, mais la posture de la Turquie face à son patrimoine joue également un rôle dans sa commercialisation. L'arrivée au pouvoir de l'AKP en 2002 marque une transition patrimoniale : le parti, « résolument libéral (au sens économique), est tenté de vendre les biens publics, de les transformer en produits touristiques ou en supports de marques alimentant le marketing urbain tous azimuts » (Pérouse, 2013). En Turquie, la culture est à vendre, surtout aux touristes étrangers.

Chapitre 3 – Les politiques culturelles et l'Etat aménageur

1. La culture *pour* le tourisme ?

1.1. Les débuts du tourisme en Turquie

On peut établir que les débuts du tourisme commencent à la période des Tanzimat (« réorganisation » en turc ottoman) sous l'empire ottoman avec la ligne, devenue mythique, de l'Orient Express et l'hôtel Pera Palas à Istanbul, qui « resta le premier du pays jusqu'à l'inauguration du Hilton en 1954 » (Özgüç, Bazin, & Bazin, 1986). C'est à la même période qu'il y a un éveil patrimonial à Istanbul alors que la ville est sur le point de vivre de grands réaménagements (Yerasimos, 2014).

Toutefois, les premières réflexions abouties sur le tourisme commencent dès la création de la République. Entre les années 1930 et 1940, une *Direction générale de la Presse au Ministère de l'Intérieur* est créée avec la mission de publier des ouvrages sur la Turquie. Ces livres sont publiés uniquement en langue française et parfois en anglais pour raconter le territoire turc. Bien qu'ils se camouflent sous l'apparence de guides touristiques, il ne faut pas s'y méprendre : le but est de diffuser dans le monde occidental des connaissances sur la Turquie moderne et kémaliste. Dans l'avant-propos de « La Turquie Contemporaine », publié en 1933, on peut lire :

> *« Cette brochure a été éditée en vue de pourvoir – en partie tout au moins – aux besoins des étrangers qui veulent acquérir des connaissances générales sur la Turquie ou qui viennent la visiter. L'on sait que jusqu'à présent les étrangers qui venaient dans notre pays dans ce but ne trouvaient pas moyen d'entrer en rapport avec les milieux officiels et ne voyaient en face d'eux que quelques "cicerones" ou informateur cosmopolite lesquels n'avaient d'autre dessein que de fournir à ces étrangers des renseignements aussi imaginaires et faussement romantiques que de nature à déprécier la Turquie à tous points de vue ».*

Cette « brochure » de plus de 300 pages raconte « aux étrangers » tous les détails de la nouvelle République de l'économie du pays, sa monnaie, les politiques culturelles, en passant par l'élevage et l'agriculture nationale parmi tant d'autres sujets.

Des années 1950 à 1960, une nouvelle direction est créée, la *Direction générale de la Presse de la Radiodiffusion et du Tourisme*. Cette entité n'est pas très active et se contente de faire uniquement de la promotion, en diffusant des livres de poche et des films de propagande touristique jusque dans les années 1960 (Arslan, 2017). Les années 1950 voient également de nouvelles réformes comme des lois d'encouragement pour les structures touristiques et la

mise à disposition de crédits par l'Etat ou encore l'annulation des visas pour entrer dans le pays (Arslan, 2017). Mais concrètement, le pays n'a rien à apporter aux touristes : les infrastructures sont quasiment inexistantes et il faudra attendre un coup d'Etat et un remaniement politique pour que ces problématiques soient mises à l'ordre du jour.

1.2. Plans quinquennaux de développement et modernisation du pays dans les années 1960

Aux débuts de la République, l'Etat a recours à l'aide d'experts occidentaux qui vont préconiser dans leurs rapports la création d'un ministère du tourisme (Arslan, 2017). En 1960 est instauré l'Organisme de Planification de l'Etat qui préparera désormais les Plans Quinquennaux de Développement de la République. Le premier plan quinquennal de 1963-1967 accorde déjà une place importante au tourisme (Devlet Planlama Teşkilatı, 1962) et dès la première année, le tout premier Ministère du Tourisme et de la Promotion est créé. Dans le plan quinquennal, une analyse générale des investissements faits dans le tourisme et de ses apports à l'économie du pays est établie : « En l'an 1961, 129 mille touristes sont venus en Turquie et ont laissé 7,5 millions de dollars »[12]. Il faut développer le réseau routier, la capacité des cars et des places de parking, encourager les investissements privés, développer les attraits touristiques des territoires et faire augmenter le temps de séjour moyen des touristes de 4 à 6 jours pour une évolution du panier moyen de 60 à 100 dollars.

Il existe donc un Ministère du Tourisme huit ans avant la création d'un Ministère de la Culture. Bien que la culture et les réformes culturelles aient été au centre de la politique kémaliste des toutes premières années de la République pour se couper de la culture ottomane et instaurer une culture turque et laïque (Polo & Üstel, 2014), les changements politiques qui s'opèrent dans les années 1960 font prendre un nouveau virage aux politiques culturelles. La priorité du plan quinquennal est le Développement sous toutes ses formes : développement économique, urbain, sanitaire, mais également culturel. On peut discerner deux aspects de ce qui est appelé et perçu comme « culture » dans les années 1960 en Turquie. Dans le plan quinquennal la culture n'est jamais évoquée en tant que telle. Elle est surtout quelque chose de valorisable à but touristique pour développer l'économie. Mais dans la presse, la culture est ce qui vient avec le tourisme et ce que la Turquie doit aux touristes : une nation moderne, civilisée et capable d'accueillir les étrangers dans des structures de qualité. Plus encore, les

[12] Extrait du plan quinquennal de 1963-1967.

journalistes clament que les mentalités doivent changer, qu'il faut éradiquer les actes de vandalisme ou de violence contre les touristes et leurs biens ou encore éduquer les ruraux à la présence des femmes vêtues à l'occidentale (Kuruloğlu, 2015). En somme, l'objectif kémaliste est toujours présent, la nation turque doit aspirer au modèle occidental et finir par devenir « civilisée ».

Dans la conception des années 1960, le développement culturel, entendons par là l'ancrage des valeurs kémalistes laïques et occidentales dans la société turque, passe donc (pourrait-on dire naturellement ?) par le développement touristique, en donnant à voir les beautés naturelles et historiques du pays et en ayant une population prête à accueillir les étrangers, le tout pour servir le développement économique comme cité précédemment. C'est également durant cette période que sont préparés les plans de développement sur le long terme des Parcs Nationaux, sur le modèle américain et avec l'aide de l'USAID[13].

Mais la Turquie va encore se confronter à des désordres politiques et ce ne sera que dans les années 1980 qu'il va vivre un réel « développement » et se rapprocher un peu plus des standards des pays occidentaux.

2. Le tourisme, vecteur de reconnaissance du patrimoine

Les années 1980 marquent un tournant décisif tant pour le tourisme que pour le patrimoine. Les lois visant à leur donner un cadre juridique entrent en vigueur quasi simultanément, témoignage que l'un ne peut être pensé sans l'autre.

2.1. La loi d'encouragement au tourisme

Comme vu précédemment, les lois d'encouragement au tourisme commencent dès les années 1950. Mais c'est la loi n°2634 de 1982 qui va avoir un réel impact sur le développement touristique du pays notamment grâce à une délimitation précise des aires de développement touristique et des centres touristiques, l'exemption d'impôts pendant dix ans pour les investisseurs et l'autorisation d'investissement pour les étrangers. Dans le texte de cette nouvelle loi, ce qui était sous-jacent dans les années 1960 devient entièrement explicite : les « aires de développement et de protection du tourisme et de la culture » sont déterminées par la Présidence par rapport à l'abondance de biens historiques et naturels, ou à leur potentiel touristique (partie 1, art. 3). C'est à cette même période qu'émerge le paradigme

[13] *United-States Agency for International Development*.

(dirait-on l'utopie) du développement et de la protection simultanée. Il faut protéger pour donner à voir aux touristes et développer les infrastructures et l'économie des aires touristiques. Ce sera la mission du ministère qui porte dans son nom cette philosophie même : le Ministère de la Culture et du Tourisme. Un an plus tard donc, en 1983, la loi n°2863 sur la Protection des Biens Culturels et Naturels entre en vigueur.

2.2. La loi sur la protection du patrimoine

Il est tout d'abord important de noter ce qui est considéré comme patrimoine dans cette loi. L'article 6 de la deuxième partie, ordonne que doit être protégé tout bien culturel construit avant le 19ème siècle. Au-delà de cette date, il faut s'en remettre au jugement du Ministère de la Culture et du Tourisme qui évaluera si le(s) bien(s) en question mérite(nt) une protection, sans aucun doute par rapport à son potentiel touristique. Toutefois, cette date n'est pas restrictive pour « les maisons utilisées par Mustafa Kemal ATATÜRK, les bâtiments et les aires qui ont été le théâtre de grands événements historiques lors de la Lutte Nationale et de la création de la République de Turquie ». Cette nouvelle loi instaure également le concept de « zone de site », à savoir une aire de valeur archéologique, naturelle ou urbaine qui nécessite d'être conservée dans son intégralité. Il y a donc deux conceptions de la protection du patrimoine : d'un côté le monument seul et de l'autre plusieurs monuments ou vestiges avec une extension de l'aire de protection. Ces aires de protection sont régulées par un *plan d'urbanisme à but de protection*[14], préparé et contrôlé par le Ministère de la Culture et du Tourisme. A nouveau, ces plans d'urbanisme tentent d'harmoniser protection et développement à but touristique.

Aujourd'hui, il existe en Turquie 20 146[15] zones classées en six grandes catégories et onze sous-catégories. La région de Nevşehir en comporte 198[16] répertoriées dans cinq grandes catégories. Les zones de sites archéologiques, de sites urbains, de sites urbains archéologiques, de sites historiques et de sites mixtes. Cette dernière catégorie est composée trois sous-catégories : les zones de sites archéologiques et urbains, archéologiques-historiques-urbains et de sites historiques et urbains. Afin de faciliter la compréhension, le

[14] *Koruma Amaçlı İmar Planı*.
[15] En décembre 2018, il y avait 17 650 zones de sites.
[16] En 2018, on comptait 167 sites dont la catégorie « zones de sites croisés avec un site naturel » qui compliquait le statut juridique des zones. Voir en annexe le tableau retranscrit lors de la consultation du site le 20/12/2018.

tableau de présentation du site internet des *Kültür Varlıkları*[17] a été retranscrit ci-dessous en français.

Zones de sites	**Sous-catégories**	
Zones de sites archéologiques		169
Zones de sites urbains		20
Zones de sites urbains archéologiques		1
Zones de sites historiques		3
Zones de sites mixtes	*Zones de sites archéologiques et urbains* *Zones de sites archéologiques-historiques-urbains* *Zones de sites historiques et urbains*	3 1 1
Total		**198**

Tableau 2 - Nombre de zones de sites dans la province de Nevşehir

Enfin, chaque site archéologique ou naturel est classé au premier, second ou troisième degré selon son importance patrimoniale. Une zone de site classée au premier degré impose le plus de restrictions contrairement à un site de troisième degré. Ces restrictions censées réguler l'urbanisation anarchique des lieux posent beaucoup de difficultés aux habitants qui ont généralement beaucoup de mal à comprendre ce qu'est une zone de site, pourquoi cela leur empêche de construire un troisième étage à leur maison ou de rénover leur façade. Ce qui d'une part peut être compréhensible puisque la pertinence du degré choisi pour chaque site reste assez obscure : il est très courant que les élus locaux s'engagent dans de pénibles procès pour « faire tomber » les sites au troisième degré afin de pouvoir y construire des logements et développer l'activité économique. L'importance du développement économique l'emporte donc régulièrement sur l'idéal de maintenir les zones de site « dans leur jus », ce qui nous montre qu'en Turquie la valeur patrimoniale des biens historiques et naturels est négociable.

Paradoxalement, entre le début de ma recherche sur le terrain en 2018 et aujourd'hui (2020), le nombre de sites reconnus comme devant être protégés et leurs activités régulées a augmenté de 14% en Turquie et de 18% en Cappadoce.

3. La Cappadoce de l'Unesco : le paradoxe chrétien

3.1. L'émergence d'un nouveau patrimoine non-musulman

En 1983, la même année de l'entrée en vigueur de loi sur la protection du patrimoine, la Turquie ratifie la Convention du patrimoine mondial de l'Unesco de 1972. Le pays offre enfin un statut juridique au patrimoine et cadre légal pour sa protection : il peut devenir un Etat

[17] Site du *Kültür Varkliklari* consulté le 26/08/2020 : http://www.kulturvarliklari.gov.tr/TR-44974/illere-gore-sit-alanlari-istatistigi.html

partie de la Convention. De plus, cette démarche vient soutenir vingt ans de propagande à l'étranger et d'efforts pour attirer les devises étrangères dans le pays. Trois ans plus tard, trois sites sont inscrits la même année sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco : le centre historique d'Istanbul, la grande mosquée de Divriği et le Parc National de Göreme et les sites rupestres de Cappadoce. A la demande de l'ICOMOS, les sites de Cappadoce sont candidat à la liste du patrimoine mondial avec la description suivante : « L'intérêt géologique et ethnologique de ce prodigieux ensemble rupestre le cède toutefois à la qualité esthétique incomparable du décor des sanctuaires chrétiens dont les caractéristiques font de la Cappadoce un des foyers privilégiés de l'art byzantin de la période post-iconoclaste » (ICOMOS, 1985).

Cette inscription confronte alors la Turquie à un passé historique qu'elle essaye d'effacer. Le site classé et d'intérêt touristique majeur requiert alors de refaire émerger une histoire alternative du territoire anatolien. Cependant, il ne faut pas omettre que ce patrimoine n'a de sens que pour les touristes occidentaux de culture chrétienne, l'enseignement turc ne donnant pas les clés de lecture nécessaires.

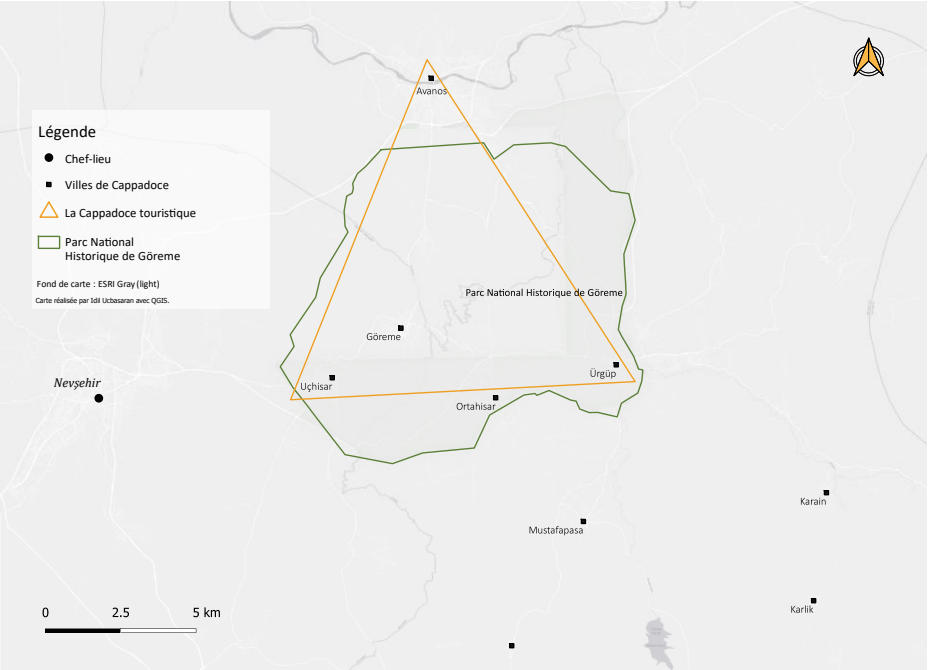
A la lumière des différents récits nationaux, la Cappadoce byzantine en tant que destination touristique est un paradoxe dans le paysage touristique de la Turquie. Il s'agit en effet de la seule destination où le patrimoine chrétien y est central. Une analyse des dernières brochures touristiques publiées par la Direction Générale de la Promotion du Ministère de la Culture et du Tourisme en 2017[18] nous montre la réticence du Ministère à parler du patrimoine chrétien. Pour chaque destination, on ne retrouve que trois ou quatre références à son passé chrétien. Pis, dans la brochure « Istanbul » le passé chrétien de Sainte-Sophie n'est pas évoqué. La tournure « [le] plus spectaculaire des édifices religieux » y a été préférée. Mais en ce qui concerne la brochure « Cappadoce », des termes tels que monastère, basilique, chapelle et même le nom de quelques saints y sont évoqués. Cela nous prouve bien que l'identité chrétienne de la Cappadoce est constitutive et indissociable de la destination touristique. Cette identité chrétienne s'est construite du 18ème siècle jusqu'à nos jours et a été officialisée par l'inscription de la région au patrimoine mondial de l'Unesco.

[18] Analyse complète dans le dossier méthodologique.

L'inscription à l'Unesco crée également un grand écart dans la perception du territoire entre la communauté internationale et les habitants de la région. La conservation et la patrimonialisation des objets et des monuments étant une démarche essentiellement occidentale, tendant à s'imposer à travers la notion de patrimoine mondial de l'humanité (Gravari-Barbas & Veschambre, 2004), localement, l'universalité de ce patrimoine n'est pas très bien comprise. Pour les cappadociens, il ne s'agit que de restes de « gâvur » qui intéressent les touristes.

3.2. Le terrain d'étude

Comme expliqué en introduction, la Cappadoce est un territoire mouvant selon la période historique et l'aire d'étude. Ce que nous définirons par Cappadoce dans cette recherche est la « Cappadoce touristique », à savoir l'aire comprise entre Avanos, Ürgüp et Uçhisar.



Carte 4 - Les délimitations de la Cappadoce touristique (I. Ucbasaran)

L'emplacement défini, reste la difficulté de définir la typologie du lieu. Doit-on parler de milieu rural ou périurbain ? Répondre à ce questionnement est important pour comprendre la composition territoriale de la Cappadoce touristique et ses évolutions. Située en plein dans « la diagonale du vide » turque, la région structurée de villages et de *kasaba*[19] est traditionnellement agricole. La seule ville est Nevşehir, le chef-lieu. En 1972, 71% de

[19] Il n'existe pas de terme pour définir cet intermédiaire entre le village et la ville. Le terme anglais *town* est le plus approprié pour le définir. En Turquie, un village est considéré comme tel lorsque sa population est inférieure à 2000 habitants. Entre 2000 et 20 000 habitants, l'agglomération est considérée comme un *kasaba*.

l'économie locale et 88% de l'emploi repose sur l'agriculture (Millî Park Planlama Proje Grubu, 1972). Après une politique de relogement des populations vivant dans des maisons rupestres (ce sur quoi nous reviendront en deuxième partie) et les lois d'encouragement au tourisme, les communes de la région se développent de façon fulgurante et le territoire se retrouve en prise à des problématiques urbaines. Les « villages » sortent de leur périmètre et s'étalent de façon à créer la distinction entre les nouveaux quartiers et le centre historique. Des plans d'urbanisme sont mis en place pour réguler les constructions anarchiques et illégales. Aujourd'hui, le territoire de la destination s'est tellement développé qu'il acquiert des fonctions et des symboles urbains, par exemple l'ouverture d'un *McDonald's* et d'un *Starbucks* à Avanos, l'arrivée de marques des Emirats Arabe Unis comme *The Espresso Lab* à Ürgüp ou *The House* à Ortahisar, ou encore l'ouverture d'une université à Mustafapaşa qui a étendu ses locaux à Ürgüp. De plus, l'organisation polytopique de la destination (sur laquelle nous reviendrons en deuxième partie) et la facilité de relier un village à l'autre semble effacer la distinction qu'il pourrait y avoir entre ces communes. Cela reste toutefois un ressenti lorsque l'on vit en Cappadoce. Il y a une grande différence entre les espaces vécus et pratiqués par les habitants et ceux pratiqués par les touristes. Là où se concentrent les touristes se concentre également la manne financière. De fait, dans cette organisation polytopique, on peut être au cœur du Parc National de Göreme et donc de l'aire de l'Unesco, et être tout de même en marge du tourisme et de l'économie touristique.

Dans cette présentation générale, il apparaît que les dynamiques internationales et nationales permettent l'émergence d'un patrimoine chrétien qui n'est pas *évident*.

Dans un territoire restreint, facile à mettre en tourisme, où les formations géologiques et le patrimoine byzantin abondent, le classement Unesco élève la voie d'une civilisation et de son patrimoine, le projetant sur la scène internationale, tout en créant un écart entre un patrimoine internationalement reconnu et localement inconnu.

Partie 2 – La construction et l'émergence de la destination Cappadoce

La destination Cappadoce se crée et se construit sur les récits de voyages exotiques et orientalistes des premiers voyageurs d'Orient qui vont influencer les générations de chercheurs qui vont suivre leurs pas.

Nous verrons que le déplacement des populations « troglodytes » a un impact décisif sur le territoire cappadocien et qu'il va ouvrir la voie à la mise en tourisme des sites et à leur scénographie.

Ce qui émerge de ces différentes dynamiques est une organisation territoriale polytopique, que l'inscription sur la liste du patrimoine mondial va entériner où une interdépendance se construit entre les communes « touristiques », à savoir celles qui ont réussi à s'insérer dans la destination. Nous verrons que cette insertion ne dépend pas du fait d'avoir un site de l'Unesco ou un musée à ciel ouvert dans sa commune.

Chapitre 4 – Les grands voyageurs, la Cappadoce byzantine et l'Unesco

1. La découverte de la Cappadoce

1.1. La Cappadoce des voyageurs (XVIII-XIXème siècle)

La découverte et redécouverte de la Cappadoce par les Occidentaux. Le premier voyageur à rapporter des informations sur cette étrange contrée est le Sieur Paul Lucas. Il décrit dans le premier tome du *Voyage du Sieur Paul Lucas fait par ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, publié en 1712, cette « quantité prodigieuse de Pyramides qui s'élèvent les unes plus les autres moins, mais toutes faites d'une seule roche et creusées en dedans de manière, qu'il y a plusieurs appartemens *(sic.)* les uns sur les autres » (Lucas, 1712, p. 160).



Figure 1 - Gravure des « Pyramides ». P. LUCAS, Voyage du Sieur Paul Lucas fait par ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique, Premier Tome, 1712.

A son époque, les récits du Sieur Paul Lucas auraient été des plus captivants pour le grand public, mais à la cour il fut reçu comme un illuminé. Ce n'est qu'un siècle plus tard que d'autres voyageurs vont partir à la découverte de la Cappadoce et leurs récits vont viser à confirmer les dires du Sieur Paul Lucas (Kalas, 2004). Parmi eux, on compte C. Texier[20], G. Perrot[21], J. M.

[20] *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837 et publiée par le ministère de l'Instruction publique*, 1849.
[21] *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie d'une partie de la Mysie de la Cappadoce et du Pont exécutée en 1861*, avec Edmond Guillaume et Jules Delbet, Firmin Didot, Paris, 1872.

Kinneir[22], W. M. Ramsay[23] ou encore W. Ainsworth[24]. D'autres orientalistes comme Sterrett ou Mordtmann vont développer la notion de « troglodyte » et « troglodytisme » au 19ème siècle et au début du 20ème siècle. Ces récits de voyages confondent différents domaines d'études dont l'ethnologie, l'architecture, l'histoire, l'histoire de l'art et la géographie.

Le début de la deuxième période d'expédition est marqué par celle du jésuite Guillaume de Jerphanion[25]. Son expédition a lieu au début des années 1900 et sa recherche est en rupture avec tout ce qui a été publié précédemment au sujet de la Cappadoce. Dans sa publication en quatre volumes qui paraît après la Guerre, il détaille les fresques des églises de la vallée de Göreme et de Soğanlı. Il ouvre ainsi la voie à la recherche scientifique sur les églises et à l'étude systémique de l'architecture et de l'art byzantins. Le titre semble sceller le destin de la Cappadoce, à savoir « une nouvelle province de l'art byzantin ». Il est intéressant d'observer ce qu'émane de ce titre. Tout d'abord l'adjectif « nouvelle » qui s'inscrit dans la longue généalogie des récits d'exploration et qui laisse entendre une région encore non découverte. De l'autre côté, la périphrase « province de l'art byzantin » fige la région dans un espace et un temps précis. L'espace est circonscrit aux itinéraires d'exploration suivis par le G. de Jerphanion et la période temporelle est celle de l'empire byzantin, par rapport à la datation donnée aux églises entre le 8ème et le 11ème siècle. Ces dates font encore débat aujourd'hui, et les recherches des byzantinistes qui vont s'appuyer sur l'œuvre de Jerphanion vont surtout consister à préciser la datation de ces monuments.

1.1. La Cappadoce de la communauté scientifique

La troisième période peut être définie après la Seconde Guerre mondiale, avec les recherches inlassables du couple Thierry qui vont durer 50 ans. En 1954, ils arrivent pour la première fois en Cappadoce : « nous avions déjà été sur les pas de Schlumberger et ensuite de Jerphanion. […] Nous avions en photocopie tous ses textes. C'était un très gros avantage parce que son inventaire avait été bon et c'était un catalogue très bien présenté tant du point de vue des inscriptions que de la disposition du site, que de l'analyse et la lecture des textes qui sont

[22] *Narrative of Travels in Asia Minor, Armenia, and Kurdistan in 1813–14, with Remarks on the Marches of Alexander the Great and of the Ten Thousand Greeks* (Londres, 1818)
[23] *Impressions of Turkey during Twelve Years Wanderings*, 1897
[24] *Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea, and Armenia*, 1842
[25] *Une nouvelle province de l'art byzantin : les églises rupestres de Cappadoce (4 vol.),* 1925-1942

peints »[26]. Leur travail va consister à découvrir de nouvelles églises et à les cataloguer. Leurs publications, comme celles de beaucoup d'autres chercheurs ont des titres tels que « Nouvelles églises rupestres de Cappadoce »[27]. Après les années 1970, de nombreux chercheurs s'intéressent aux églises rupestres de Cappadoce et leur nombre ne cesse d'augmenter dans les publications scientifiques. En 1991, C. Jolivet-Lévy publie un volume de plus 500 pages[28] qui catalogue toutes les églises byzantine de la région connues jusqu'à aujourd'hui et la description du programme iconographique de leur abside. En 2015, elle publie un ouvrage en deux tomes s'intitulant « La Cappadoce un siècle après G. de Jerphanion ». Le but de la publication est d'enrichir, de compléter et parfois de corriger ce qui a été publié entre 1925 et 1942 par Jerphanion parce que selon l'auteure « malgré l'enthousiasme qui accueillit l'ouvrage pionnier de Jerphanion, malgré les très nombreux travaux de Nicole Thierry, qui s'engagea à son tour avec passion dans son exploration, et en dépit de la richesse inégalée des monuments qui y sont conservés et qui appartiennent de plein droit, au même titre que ceux d'autres régions, au patrimoine byzantin, elle est restée longtemps un champ d'études marginal ».

Dans son étude historiographique critique, V. Kalas (2004) relève l'évolution de l'approche des explorateurs puis des chercheurs au patrimoine chrétien cappadocien. Paul Lucas est le premier à projeter un « paysage spirituel » sur la Cappadoce. Il sera suivi des autres explorateurs, qui tenteront d'exacerber l'exotisme et la spiritualité de leurs découvertes dans leurs récits. Un autre aspect important que l'on retrouve dans la littérature des explorateurs est la fierté de remettre à jour un patrimoine chrétien oublié en terres musulmanes. Tous ces aspects de la production littéraire sur la Cappadoce convergent vers un même but : montrer que la Cappadoce était une région habitée par des moines et donc hautement spirituelle, ce V. Kalas appelle le « mythe monastique ». Seules deux études des années 1990 ont une lecture différente des sites rupestres en leur attribuant une fonction résidentielle plutôt que monastique, et ces hypothèses sont encore discutée par les byzantinistes épris d'églises rupestres.

[26] « Les origines religieuses de la Cappadoce », N. Thierry, Emission radiophonique *Foi et Tradition*, animée par Sebastien de Courtois, France Culture. https://www.franceculture.fr/emissions/foi-et-tradition-12-13/les-origines-religieuses-de-la-cappadoce-avec-nicole-thierry

[27] *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce*, Nicole et Michel Thierry, 1963

[28] C. Jolivet-Lévy, Les églises byzantines de Cappadoce : le programme iconographique de l'abside et de ses abords, 1991, Paris.

La thématique de l'exploration est omniprésente dans les recherches cappadociennes, sans doute un héritage indélébile des premiers récits de voyage et des premières recherches scientifiques sur la région qui sont encore aujourd'hui utilisées. Cette approche exploratrice ne touche pas que la Cappadoce mais bien tout l'Est de la Turquie qui est encore un champ de recherches en friche. Le discours de la co-fondatrice d'une association de protection du patrimoine s'exprime en ces termes :

> *« Ce que l'on souhaite c'est de pouvoir cataloguer toute la Turquie, de pouvoir tout enregistrer. Il y a de ces monuments… crois-moi que même les villageois n'en ont pas la moindre idée. On est confrontés à des choses très intéressantes. Par exemple, tu escalades pendant une demi-journée et soudainement le monument apparaît. Seuls deux ou trois garçons du village le connaissent parce qu'ils vont s'y cacher pour boire leur bière… tu vois ce que je veux dire ? Ces vestiges tu ne peux les trouver dans aucun article, nulle part. En fait, tu peux encore être Indiana Jones en Turquie, c'est très étonnant. […] Cela vient du fait que la Turquie est en retard… mais voilà, cela donne de nouvelles opportunités à notre génération. Qu'y a-t-il en France qui n'aie pas encore été découvert ? Qui n'aie pas au moins deux articles écrits à son sujet ? »*[29].

Si cet aspect nous intéresse tant c'est bien parce qu'il a un impact non négligeable sur la mise en tourisme des sites de Cappadoce et sur leur promotion touristique, à l'instar de la construction de la destination Costa Rica dont la communauté scientifique a été le précurseur de la mise en tourisme des territoires et des mobilités touristiques dans le pays (Boukhris, 2013).

Les premiers voyageurs opposaient la Cappadoce orientale à la Cappadoce occidentale (Kalas, 2004) et cette séparation spatiale est aujourd'hui une réalité de la mise en tourisme des territoires de la Cappadoce.

2. Le complexe du troglodytisme et son impact spatial

2.1. Visions du troglodytisme au XIXème siècle

Au 19ème siècle, l'engouement pour cette nouvelle province si étrange entraîne également des recherches sur le troglodytisme. Le texte « Die Troglodyten in Kappadokien »[30] (1861) de l'orientaliste A. D. Mordtmann publié en 1861 va déclencher un débat au sein de l'Association de Philologie Grecque de Constantinople sur l'emploi du mot « troglodyte » (Anagnostakis & Balta, 1994) et sur ce que cela comporte. Dans sa publication de 1900[31], Sterrett évoque

[29] Traduction française d'un extrait de l'entretien effectué le 30 janvier 2019 à Istanbul.
[30] [Les troglodytes en Cappadoce]
[31] Sterrett, J.R. Sitlington (1900) "Troglodyte dwellings in Cappadocia." The Century, p. 677-87

les « trois différents genres de troglodytes » qu'il a rencontré, le premier groupe étant « du genre le plus primitif » (Sterrett, 1900). Il semble toutefois essayer de discuter la notion de troglodytisme au fil des âges en évoquant les témoignages des auteurs antiques tels que Agatharchide, Hérodote ou encore Xénophon. Les troglodytes de Cappadoce sont le troisième type qu'il ait rencontré et il établit un lien avec passage de l'Ancien Testament qui nous apprendrait que « les troglodytes de ce genre pouvaient parfois atteindre force et pouvoir ». Dans son analyse, les Cappadociens seraient ainsi les plus civilisés des troglodytes. Cette publication tout comme celle de Mordtmann contribuent à établir le lien entre troglodytisme et primitivité qui va se répandre en Occident mais également en Turquie.

L'imaginaire collectif occidental établi, penchons-nous sur les comportements des quelques touristes qui venaient alors en Cappadoce. Comme nous le montre le témoignage de Nicole Thierry lors de son intervention dans l'émission de France Culture, « ce sont des contrées où il n'y avait jamais eu d'étrangers de notre type. Il y en avait eu à l'époque de Jerphanion, c'est-à-dire dans les années 1920. Mais alors lui il vivait à Talas, du côté de Kayseri. Mais des touristes, peut-on dire, ou des gens s'intéressant… ». Les quelques personnes intéressées par la Cappadoce s'y rendaient avec les livres des voyageurs du siècle précédent et pleins de leur imaginaire sur les églises byzantines et de la vie monastique. La destination privilégiée de ces premiers voyageurs du 20ème siècle est ainsi la Cappadoce orientale, si exotique, celle où il y a le plus de concentration de formations de tuf, plus connues sous le nom de « cheminées de fées », et d'agglomérations rupestres. L'article « Keeping House in a Cappadocian Cave » (Blair, 1970) paru dans le National Geographic en juillet 1970 est un témoignage des débuts du tourisme dans la région. Dans cet article il s'agit d'un couple américain qui décide de vivre dans une *grotte*, à la façon des Cappadociens et des moines : « nous sommes venus pour en apprendre plus à propos des Chrétiens antiques qui ont creusé ces grottes ». Durant leur séjour, ils rencontrent de nombreux habitants du village de Avcılar, chez qui ils sont invités à diner dans leur maison rupestre : « L'obscurité ne semblait pas la déranger *(la cuisinière)* […] ni même la chaleur intense et les fumées étouffantes, qui rendaient la chambre presque insupportable pour nous ». Ils leur font également découvrir des objets du monde moderne tels que des jumelles et un enregistreur, des moments forts du voyage racontés avec une certaine condescendance, sans doute liée au schéma narratif des magazines de géographie grand public où « les voyageurs proposent un regard personnel sur les lieux avec lesquels ils

entretiennent un rapport affectif » (Labinal, 2015). Mais la Turquie est en pleine période de modernisation et son modèle incontesté est l'Occident. L'attrait pour le troglodytisme et sa promotion dans le monde occidental dénote avec l'image moderne que veut établir le pays.

2.2. Des quartiers sinistrés et des populations déplacées

Dans le premier plan quinquennal voté en 1962, en plus du tourisme comme nous l'avons vu précédemment, il est également question de pourvoir aux besoins en logement de la population. La Turquie étant un pays faisant face à de nombreux aléas tels que les séismes et les inondations, le plan quinquennal établit une estimation des besoins en logement qu'il va y avoir au cours des cinq années à venir à cause des sinistres naturels ou de la nationalisation. En 1953, un premier un bureau consacré à la gestion des tremblements de terre est fondé sous le Ministère des Travaux Publics et du Logement[32]. En 1955, il devient un département à part entière qui prend le nom de DESEYA, acronyme de tremblement de terre, inondation et incendie. Puis en 1969, le Ministère du Logement et du Développement met en place la *Direction Générale des Affaires en cas de catastrophe naturelle*[33] qui remplace ces premiers bureaux.

Ainsi, entre les années 1960 et 1980, l'Etat déploie un vaste programme visant à reloger les habitants des maisons rupestres dans des maisons de style occidental et à nationaliser les propriétés rupestres. La zone devenant toujours plus touristique, il devenait gênant d'avoir des hommes vivant de façon primitive dans la région (Emge, 1992; De Tapia, 2015). À la suite de quelques éboulements survenus dans le village rupestre de Zelve, la *Direction Générale des Affaires en cas de catastrophe naturelle* développe un programme qui vise à déterminer les zones sinistrées de la Cappadoce en mettant en avant la dangerosité de vivre dans des maisons rupestres qui sont à risque d'écroulement à cause de l'érosion. Les habitants des quartiers rupestres sont forcés de quitter leur maison pour être relogés dans des maisons à l'occidentale, qui se veulent être le reflet de la Turquie moderne.

Ces nouvelles maisons prennent le nom de *afet evleri*, ce qui signifie « maisons de la catastrophe ». Sur les cartes topographiques on peut relever les quartiers qui prennent le nom de *Afetevleri Mahallesi* (Quartier des *afetevleri*) à Göre, Nevşehir et Ürgüp. Dans d'autres

[32] *Bayındırlık ve İskan Bakanlığı Yapı ve İmar Reisliği.*
[33] *İmar ve İskan Bakanlığı Afet İşleri Genel Müdürlüğü.*

villages, ces quartiers prennent le nom de *Bahçeli Evler* (les maisons avec jardin), qui est d'autant plus le reflet de l'idéal américain.

Les départs s'organisent de façon plus ou moins violente selon les villages. Dans le village d'Avanos, les gendarmes viennent marquer les maisons avec des croix rouges ou bleues, à savoir les maisons qui doivent être laissées sur-le-champ et celle dont le départ peut être fait moins précipitamment[34]. *M.* raconte le déplacement en ces termes :

> *« Ils t'obligent d'aller d'ici à là-bas en disant "va-t'en". L'Etat te dit "c'est une zone sinistrée ici, à risque" ». Mais les habitants résistent et les autorités redoublent d'efforts : « ce que tu appelles système c'est une pression. Le système ne te dis pas "s'il-te-plaît…". Il a un bâton à la main et il l'utilise de différentes façons. En coupant l'eau et l'électricité, en envoyant même des soldats parfois. "Allez ! Vous vous en allez ! ». Déportation. […] Mon grand-père le racontait. Là-bas* (dans les nouveaux quartiers, de l'autre côté de la rive, en face du quartier historique) *il y avait des réverbères, ils allumaient ces réverbères. Ils faisaient de la publicité. D'ici tout le monde voyait en face, la lumière. L'électricité est là-bas, plus ici, parce qu'ils l'ont coupée. On vivait dans le noir. Là-bas il y a l'eau et l'électricité. Et ainsi, petit à petit, ceux qui n'arrivent plus à résister, en quelques temps les déménagements ont commencé ».*

Dans le village de Soğanlı, les déplacements ont été plus violents. Quelques familles ont résisté le plus longtemps possible et ce sont les gendarmes qui sont venus les déloger de force. Le témoignage des femmes âgées qui cousent des poupées de chiffon sur place témoigne d'une grande violence : « et bien des pierres sont tombées, elles n'ont pas heurté nos maisons mais le gouvernement nous a enlevé d'ici. […] Oui, ce sont les gendarmes qui nous ont enlevé d'ici. Tout le monde était parti sauf nous. Ils sont allés voir le *muhtar*[35] et ensuite ils ont tiré, tiré ! […] Ils ont enlevé toute notre famille. Moi je me suis énervée […] il m'a dit "toi ferme ta gueule ou je te mets dans la voiture de gendarme". Il m'a grondée. Et plus il me grondait plus je lui répondais. Que veux-tu que je te dise, même si je lui répondais… Il nous a enlevé notre maison. Il l'a scellée. Il a semé l'enfer et il est parti. » Le traumatisme et la peur sont encore bien présents aujourd'hui : « Il faut revenir et s'installer dans nos maisons » soutiennent certaines tandis que d'autres rétorquent « Si tu t'y installes, les gendarmes vont venir, ils te sortiront, te tabasseront et te jetteront là… ». Pour *M.*, « c'est comme un laboratoire. Pour créer une nouvelle société turque moderne. […] ils ont un cadre entre les mains et ils doivent t'y faire entrer coûte que coûte ».

[34] Entretien effectué le 2 mai 2019 avec un habitant d'Avanos qui a vécu le changement d'habitation dans les années 1960.
[35] Le *muhtar* est le chef du village.

S'il y a eu autant de résistance de la part des villageois c'est parce que ces nouveaux parcs de maisons modernes ne répondent pas au mode de vie des populations déplacées. Tout d'abord la petite taille des appartements ne permet qu'à une petite famille d'y vivre, à savoir deux parents et un enfant selon un habitant d'Ürgüp : « Quelle place reste-t-il pour les grands-parents ? Où est-on censé mettre l'épouse ? »[36]. De plus, ces maisons ne contiennent ni de *avlu* ni de caves pour travailler et stocker les aliments avant la venue de l'hiver. Le *avlu* est la partie essentielle de la maison. Il s'agit d'une cour intérieure autour de laquelle s'articulent les pièces de la maison. Entourée de hauts murs, elle permet aux femmes de la maison de travailler en plein air tout en étant à l'intérieur, à l'abri des regards (Emge, 1992). Les toilettes sont à l'intérieur, à côté de la douche, ce qui est très étrange pour des populations habituées à avoir des toilettes hors de la maison. Enfin, les matériaux de construction utilisés sont bien loin de convenir aux températures extrêmes de la région. Contrairement au tuf qui maintient le chaud en hiver et le frais en été, les nouvelles maisons laissent entrer le froid l'hiver et sont étouffantes l'été. Ainsi, se réchauffer coûte bien plus cher dans ces appartements que dans les maisons traditionnelles. Les femmes de Soğanlı appellent les préfabriqués dans lesquels les villageois ont été déplacés les « boîtes d'allumettes » (*kibrit kutusu*), à cause de leur forme et de leurs murs peu épais :

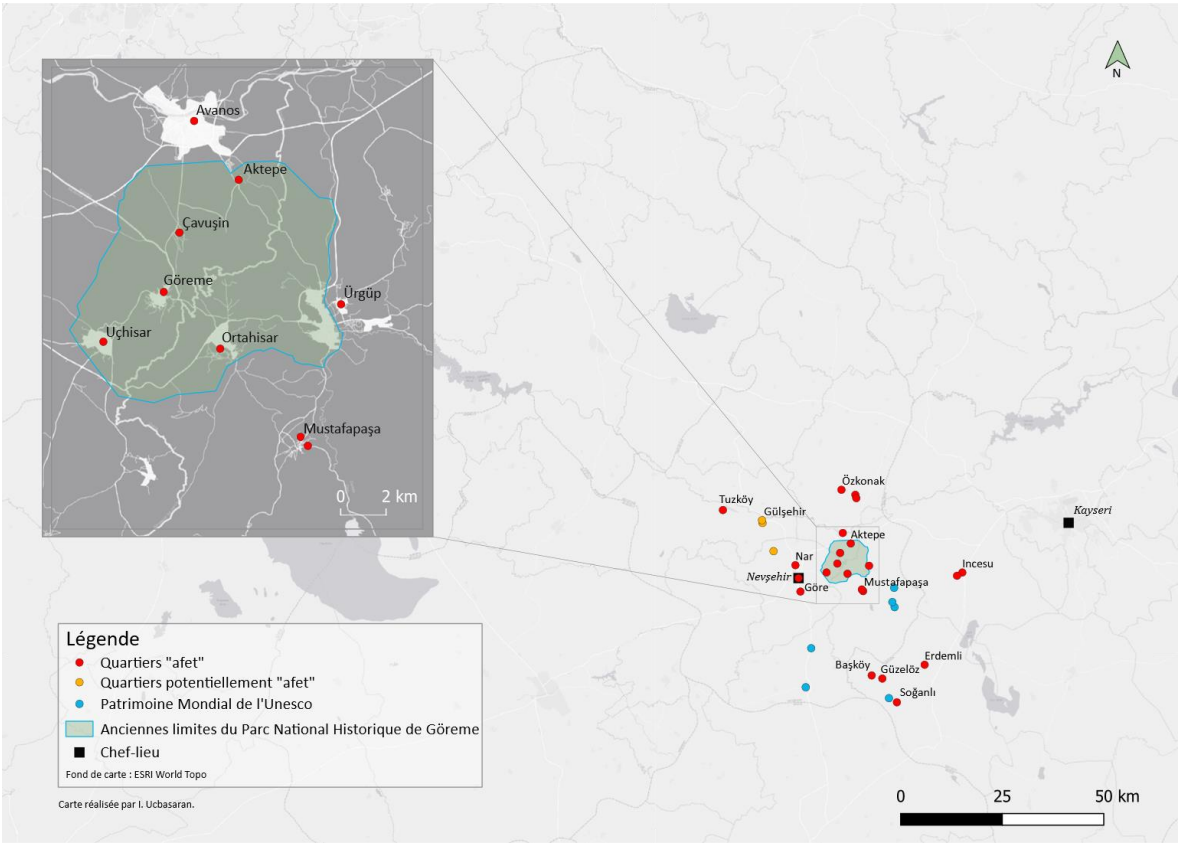
> *« F1 : Tout est dedans, les toilettes et la douche ne font qu'un. Et puis ce n'est si grand que ça. C'est tout petit. Et il y fait froid l'hiver.*
>
> *F2 : C'est bien pour un mari et une femme…*
>
> *F1 : Pour une ou deux personnes…*
>
> *F3 : Pour ceux qui ont une mariée, et bien non…*
>
> *F1 : Tu sais, ici c'étaient des maisons de pierres, on n'avait pas froid. On brûlait du bois... Mais maintenant il fait froid. »*

Il faut toutefois relativiser la réticence des habitants à quitter leurs habitations traditionnelles. Comme le relève A. Emge, les jeunes générations avaient un désir de vie à l'occidentale véhiculée par les médias et les Turcs qui avaient émigré en Europe en tant que travailleurs revenaient avec une nouvelle conception de l'habitat et des conforts qu'ils pouvaient offrir (Emge, 1992).

[36] Série d'entretiens menée entre octobre et novembre 2018 avec des habitants de Soğanlı et d'Ürgüp.

3. Plans de développement et de protection pris dans le prisme occidental

Les villages où ont eu lieu ces déplacements sont spécifiquement les villages de la Cappadoce orientale, celle où les occidentaux se pressent depuis le temps des premiers voyageurs. Selon Kalas, c'est parce que les villes comme Ürgüp étaient plus développées et accueillaient déjà des étrangers que les voyageurs y trouvaient sans doute des habitants capables d'interagir en français, allemand ou en anglais. Les « quartiers des maisons de la catastrophe » s'imposent donc à Nevşehir, Ürgüp, Göreme, Uçhisar, Ortahisar, Avanos et Mustafapaşa qui sont les villages les plus importants de la Cappadoce orientale, mais il y en a également jusqu'à Soğanlı, Güzelöz, Başköy, Erdemli ou encore Göre. Ce sont généralement les villages explorés par les occidentaux et qui sont sur le point d'être mis en tourisme grâce à leur patrimoine byzantin.



Carte 5 - Répartition des quartiers de la catastrophe dans la Cappadoce orientale (I. Ucbasaran).

Sur la carte ci-dessus, les quartiers définis comme potentiellement « *afet* » signifie qu'ils ont été considérés comme tels selon l'étude de leur morphologie et de leur positionnement dans l'espace parce qu'aucun indice explicite n'apparaissait sur les cartes topographiques.

3.1. Le Plan de Développement à Long Terme du Parc National de Göreme (1968)

En 1968, une équipe formée par de huit cadres du Ministère des Affaires de l'Eau et de la Forêt et de huit membres de l'USAID[37] préparent un Plan de Développement à Long Terme du Parc National de Göreme (Millî Park Planlama Proje Grubu, 1968). C'est dans ce projet que les limites du Parc National sont proposées pour la première fois. A cette époque, Göreme ne se réfère pas au village de Göreme, désormais devenu le centre touristique de la Cappadoce, mais au site de *Korama* (en grec ancien), l'actuel Musée à ciel ouvert de Göreme. Jusque dans les années 1980 le village s'appelle Avcılar. Grâce à une des lois d'encouragement au tourisme, chaque village étant proche d'un site du Ministère de la Culture et du Tourisme avait le droit de percevoir 40% du revenu généré par le site et c'est ainsi qu'Avcılar change de nom pour devenir Göreme (Emge & Tucker, 2010). Afin de bien marquer la différence entre le site du musée à ciel ouvert de Göreme et le village de Göreme, nous appellerons le site avec son nom grec, à savoir *Korama* et le village par son actuel.

Dans le premier travail effectué en 1968, l'équipe turco-américaine propose les limites du « Parc National de Göreme ». Le terme « Parc *Historique* National » n'apparaît qu'en 1972, lors de la révision du premier projet. Bien que l'avant-propos du projet annonce que l'équipe a « essayé de s'éloigner le plus possible de l'influence des politique américaines de parc national », le projet a bel et bien été pensé « à l'américaine » : il doit combiner préservation de la nature et des écosystèmes (autrement dit, maintenir la *wilderness* (Irving, 2018)), maintenir les traditions locales et permettre l'accès au public (Gülez, 1992). D'autant plus qu'ils souhaitent que ce projet soit érigé en exemple pour les futurs parcs nationaux à venir en Turquie.

Comme l'indique le nom du parc, le point fort du parc est le site de *Korama*. Or, les seules sources qui font autorité dans les années 1960 pour justifier la valeur du site de *Korama* n'est autre que Jerphanion. La bibliographie utilisée pour expliquer la valeur du patrimoine cappadocien comprend cinq autres auteurs occidentaux contre un auteur turc. Les zones proposées pour la mise en tourisme ne sont autres que les sites marquants détaillés par les chercheurs et les voyageurs du 19ème et du 20ème siècle, à savoir ceux de la Cappadoce byzantine. Dans les nombreuses cartes qui illustrent le projet, on retrouve des vestiges du patrimoine seldjoukide et ottoman signalés comme tels, mais les textes se concentrent

[37] *U.S. Agency for International Aid*

uniquement sur les églises rupestres de Moyen-Âge byzantin. Malgré un travail conséquent, le Master Plan proposé par le groupe turco-américain pour la gestion du site n'est pas appliqué. La révision du projet en 1972 est beaucoup plus détaillée sur la façon dont les vestiges byzantins doivent être conservés et ouverts au public, sur la mise en tourisme des territoires par le développement des infrastructures lourdes et les services à pourvoir aux touristes. Mais il faudra attendre 1985 pour que le conseil de l'ICOMOS valide le classement du site au patrimoine mondial de l'Unesco, en s'appuyant sur la proposition de Parc National effectuée en 1968, selon les critères I, III et V. Un an plus tard, le Parc National entre en vigueur, sous les prérogatives du Ministère des Affaires de l'Eau et de la Forêt. L'exécution du projet de Parc National plus de vingt ans après sa préparation est sans doute due au vote de la loi sur la Protection du Patrimoine Culturel et Naturel en 1983 qui a instauré un cadre légal pour la protection des sites.

3.2. L'inscription à l'Unesco (1985)

Comme on peut le lire dans le rapport de l'ICOMOS, en 1985 le romantisme et l'orientalisme sont encore omniprésents dans la narration de la Cappadoce. Dans la justification de l'inscription du bien, la première phrase plonge directement le lecteur dans la mysticité de la Cappadoce : « Dans le paysage *ruiniforme* du plateau de Cappadoce, ou l'érosion naturelle a sculpté dans le tuf des formes qui paraissent ressortir à une architecture fantastique de tours, de flèches, d'aiguilles, de dômes et de pyramides […] » (ICOMOS, 1985). Narration que l'on pourrait presque confondre avec celle du récit de voyage de W. F. Ainsworth : « *we found ourselves suddenly in a forest of cones and pillars of rock that rose around us in interminable confusion, like the ruin of some great and ancient city* » (Ainsworth, 1842, p. 170)

Il y est ensuite question des « caractéristiques [qui] font de la Cappadoce un des foyers privilégiés de l'art byzantin de la période post-iconoclaste », des « premières traces d'occupation monastique de la Cappadoce » et du « monachisme cappadocien ». Et enfin, pour la touche orientaliste :

« Critère III. Habitations, villages, couvents et églises rupestres conservent l'image, pour ainsi dire fossilisée, d'une province de l'Empire Byzantin entre le IVe siècle et l'invasion turque. Par la même, ce sont les vestiges essentiels d'une civilisation disparue. »

Aujourd'hui, l'énonciation du critère a évolué de façon à être scientifiquement plus objectif : « […] conservent l'image « fossilisée » d'une province de l'Empire byzantin entre le IVe siècle et l'arrivée des Turcs seldjoukides (1071) […] ».

Chapitre 5 – Une destination polytopique

1. Une brèche spatiale et juridique dans laquelle s'insère le tourisme

1.1. Evolutions du tissu urbain

Le déplacement des populations pour raison de sinistre a eu lieu entre 1960 et 1980 selon les villages. Le projet de Parc National se dessine à la fin des années 1960 et dans les années 1980 des lois sur la conservation du patrimoine et l'encouragement au tourisme apparaissent. C'est dans ce contexte que l'ICOMOS valide la candidature de la Cappadoce et que le Parc National voit le jour. Dans cet étrange concours de circonstance, le déplacement forcé des habitations rupestres a été suivi et donc justifié par la création des « zones de site ».

Les quartiers *afetevleri* sont toujours installés à l'opposé du centre d'agglomération historique : sur le plateau si l'agglomération descend vers la vallée ou dans la plaine si l'agglomération a été construite à flanc de promontoire rocheux. Dans les deux cas, on observe un développement de la ville moderne à l'opposé des anciens quartiers rupestres. Nous pouvons appeler ces quartiers rupestres des « hauts lieux » parce qu'ils sont « à la fois reconnus par une communauté et souvent matérialisé par une superstructure ou une forme naturelle qui permet de le repérer facilement dans le "paysage" » (Clerc, 2004).

Après les premiers quartiers *afetevleri*, de nouveaux quartiers résidentiels se forment et les activités commerciales et industrielles qui se situaient autrefois au pied du « haut lieu » s'étendent vers les nouveaux quartiers. En conséquence, les zones résidentielles commencent à acquérir de nouvelles fonctions en se dotant de nouveaux commerces et de mosquée de quartier. Dans les plans d'urbanisation créés dans les années 1970, il devient formellement interdit de creuser de nouvelles habitations afin de s'assurer que les habitants ne creuseraient pas de nouvelles habitations (Emge & Tucker, 2010).

Au-delà des maisons traditionnelles laissées pour compte, les pigeonniers, les ruches et les jardins qui se situent dans les vallées font également partie des espaces abandonnés. Avec la modernisation de l'habitat, c'est tout le rythme de vie qui change : les maisons n'ont plus de

cave ni d'espace pour travailler les aliments à stocker pendant l'hiver, et les habitants doivent à présent s'accommoder d'un réfrigérateur et acheter leurs aliments. Le développement toujours plus important du tourisme repositionne également le secteur du travail. Les habitants travaillent désormais dans le tourisme, dans le secteur du service et non plus dans l'agriculture. Ces changements radicaux se sont imposés en très peu de temps : ces grands espaces naturels deviennent le terrain de jeu du tourisme pédestre et équin, et les quartiers traditionnels des points d'attraction touristique. Toutefois, il y a eu des erreurs de procédure dans la nationalisation des propriétés privées rupestres. Alors que certains habitants se voyaient donner une propriété dans le nouveau quartier en échange de leur demeure rupestre, d'autres se sont retrouvés avec deux actes propriétés, celui de la demeure rupestre et celui de la nouvelle maison.

1.2. La récupération des quartiers historiques à des fins touristiques

Dans les années 1980, voyant l'intérêt des touristes pour le troglodytisme et l'exotisme que cela suscite, de nombreux habitants commencent à aménager leur ancienne habitation en pensions pour touristes afin de tirer leur épingle du jeu (Emge & Tucker, 2010). L'ancien maire de Göreme nous rappelle cette période en ces termes :

> *« Un avocat de la trésorerie est venu et a expliqué qu'il y avait eu cette même application vers Side, le tribunal avait jugé l'affaire en disant que les particuliers ne pouvaient pas avoir de droit d'utilisation des propriétés de la trésorerie. Avec ces décisions, plusieurs demandes d'utilisation ont été refusées. Sur ce, j'ai encouragé tous mes amis à aller au tribunal et à se défendre […]. Nous on a perdu le procès et notre pigeonnier. C'est comme ça que le droit d'utilisation des grottes a été enlevé des mains du peuple. Enfin, pendant longtemps ils ont continué à y habiter en payant des petites sommes. Mais ensuite, une fois que le tourisme s'est développé et qu'ils ont commencé à utiliser ces grottes à but touristique, l'Etat a commencé à leur faire payer un droit d'utilisation et maintenant cela continue comme ça ».*

On assiste alors à un revirement de situation. Les habitations rupestres, condamnées quelques années auparavant à cause du risque d'effondrement qu'elles présentaient, se voient donner l'autorisation d'être habitées et utilisées à condition qu'il s'agisse d'une activité commerciale touristique, à savoir de l'hôtellerie ou de la restauration, et à condition de payer un « loyer » ou droit d'utilisation (*ecrimisil*) à l'Etat. Une section concernant les activités touristiques dans le plan d'aménagement d'Ürgüp déclare que « seules les Aires de Complexes Touristiques

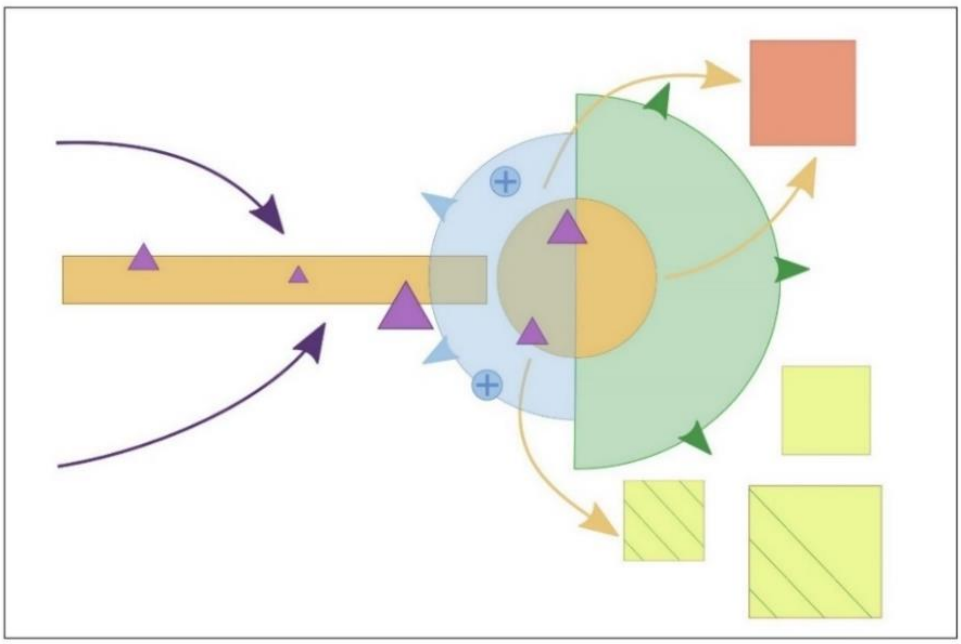
signalées par un (*) dans le plan peuvent faire l'objet d'excavation »[38] tandis que dans celui de Göreme, il y a une partie dédiée aux zones sinistrées et comment leur retirer ce statut[39].

Ayant gagné beaucoup en attractivité pour les acteurs du tourisme, l'ancien tissu urbain entre dans un processus de reconversion. Les anciennes habitations sont restaurées, mises aux normes et en scène pour les touristes. On assiste à une recolonisation des anciens lieux de vie. Ci-dessous, un schéma récapitulatif des dynamiques spatiales des villages touristiques de Cappadoce expliquées.

[38] « Planda (*) işaretli Turizm Tesis Alanları'nda ancak kaya oyma mekanlar yapılabilir. Bu tesislerin uygulama projeleri Bölge Komisyonu'nca uygun görülmeden uygulamaya geçilemez », extrait du plan d'aménagement de Ürgüp de 2014.

[39] « Bu alanların tümü jeolojik olarak gerekli müdahaleler yapılarak yeniden iskana açılabilir özelliktedir » (en faisant les travaux nécessaires, l'entièreté de la zone peut être réouverte à l'habitation), extrait des notes du plan d'aménagement de Göreme de 1994.

Modélisation des dynamiques touristiques et résidentielles de la ville cappadocienne entre les années 1960 et 2010



I. Ucbasaran

I. Une structuration commune de l'habitat

Un haut-lieu (généralement une "forteresse" ou le flanc d'un promontoire rocheux) qui est le centre d'agglomération historique.

Une vallée anciennement utilisée et ayant une fonction de production, et parfois d'habitation.

Des lieux de cultes, des pigeonniers ou des ruches rupestres.

II. Un glissement du centre habitatif dû à des forces exogènes

Construction de nouveaux quartiers résidentiels avec le programme afet.

Déplacement des populations dans les nouvelles "maisons du sinistre" (afetevleri).

Aire d'expansion des activités urbaines.

Nouveaux quartiers périurbains : zones résidentielles qui gagnent de nouvelles fonctions.

III. La réappropriation de l'ancien tissu urbain par le tourisme

Lieux de culte, pigeonniers et ruches devenus des points d'attraction touristique.

Flux touristique.

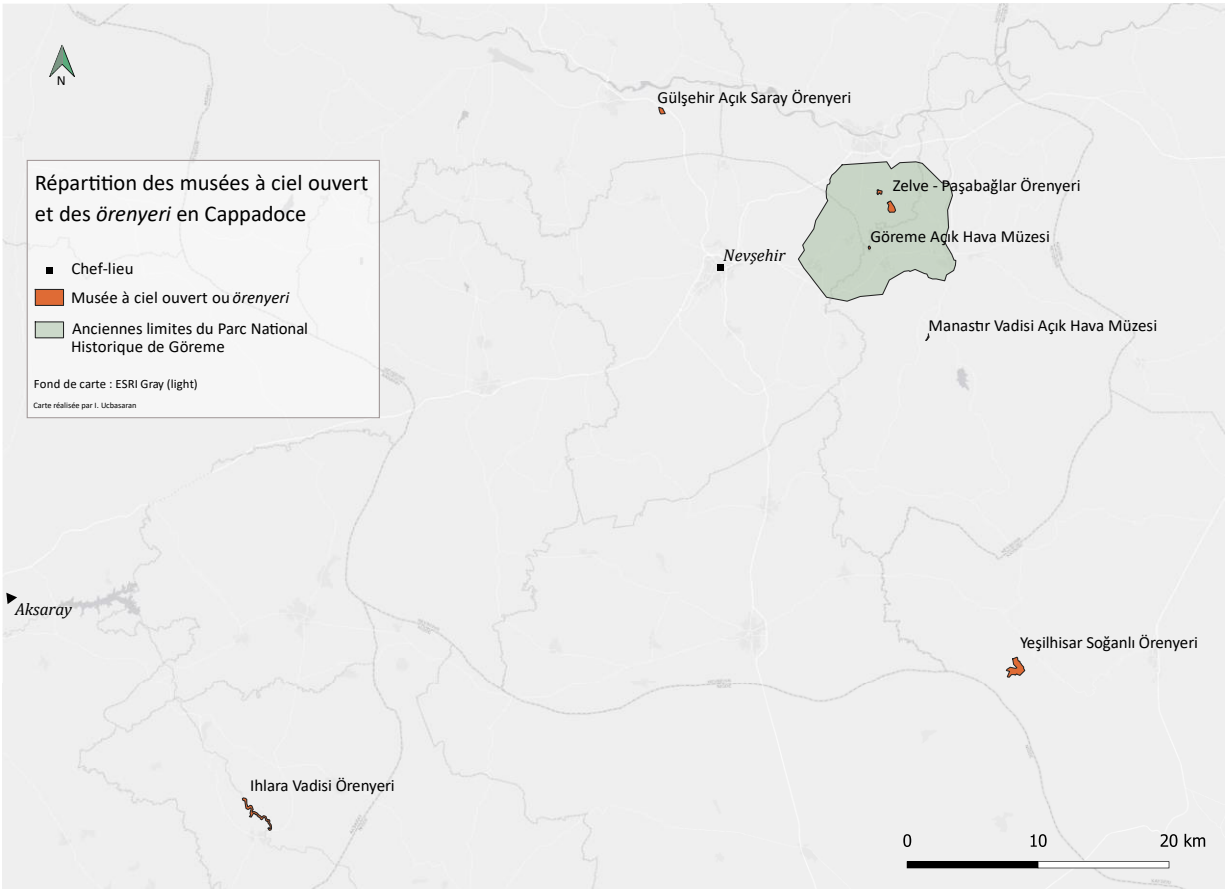
Zone qui gagne en attractivité pour les acteurs du tourisme.

Reconversion des anciennes habitations en hôtels et autres structures touristiques.

Figure 2 - Modélisation des dynamiques de la ville cappadocienne (I. Ucbasaran)

2. Le système muséal à ciel ouvert

Il est primordial de s'arrêter et d'observer de plus près le système de musée à ciel ouvert qui est constitutif de la destination Cappadoce. Le premier auquel nous pensons est le musée à ciel ouvert de Göreme, ce lieu qui symbolise à la fois la Cappadoce rupestre, les moines d'Orient et les églises byzantines à fresques. Le site de *Korama* est devenu un musée à ciel ouvert en 1950 (Emge & Tucker, 2010) et le site de Zelve, après avoir subi des éboulements qui ont coûté la vie à deux personnes dans les années 1950, a été totalement vidé en 1954 et devenu un musée à ciel ouvert en 1967 (Güngör, 2016). Aujourd'hui, on compte 7 musées à ciel ouvert ou « lieux de ruines » (*örenyeri*) en Cappadoce orientale et occidentale, avec une forte concentration en Cappadoce orientale comme on peut le constater sur la carte ci-dessous.



Carte 6 - Répartition des musées à ciel ouvert des örenyeri *en Cappadoce (I. Ucbasaran)*

2.1. Le musée à ciel ouvert de Zelve

Dans les années 1990, la sociologue H. Tucker a mené une étude entre le discours officiel de la visite du site de Zelve faite par un guide touristique ayant sa *kokart*[40] et la visite informelle faite par un ancien habitant du village. L'aspect marquant de la visite officielle est la lecture byzantino-chrétienne du site qui vient s'opposer au récit de l'habitant. Par exemple, selon le guide, les cuves visibles dans les habitations servaient à préparer le vin que les moines buvaient, tandis que selon l'ancien habitant, elles servaient à faire le *pekmez* (un sirop de raisin traditionnel). Le récit officiel fige Zelve dans un passé lointain, au temps où c'était un lieu sacré et spirituel. Le style de vie rupestre est donc attribué aux Byzantins et non aux Turcs de la région. Les touristes qui viennent visiter le site ne se doutent pas un instant, à moins qu'ils ne se fassent guider par un ancien habitant, que le village était habité par une communauté turque musulmane il y quelques années de cela et que ces mêmes personnes sont celles qui travaillent aujourd'hui dans les boutiques de souvenirs et les buvettes à l'entrée du musée.

C'est alors que le mot *örenyeri* prend tout son sens. Sans pour autant être remontée aux origines de l'emploi de ce terme, il ne sera pas faux de dire qu'il est utilisé depuis peu de temps. Le terme préféré autrefois était bien « musée à ciel ouvert » qui donnait un aspect plus monumental au passé et le plaçait sur la scène internationale (Tucker, 2000). Mais quel que soit le terme utilisé pour les désigner, l'approche à l'histoire et au lieu est le même. La muséification de ces quartiers/villages les fige dans le temps et permet de scénographier l'espace par son aménagement et le récit qui en est fait. Les demeures qui ne sont plus habitées finissent bien sûr par se dégrader et, ironie du sort, cela finit par légitimer le déplacement des populations à cause des éboulements.

Depuis l'étude sociologique menée par H. Tucker, le site de Zelve a été réaménagé : un parcours en pierre plates a été installé et des panneaux indicatifs ont été placés à l'entrée des églises, des vineries, moulin et pigeonniers. L'aménagement du site permet de diriger le touriste dans son parcours, de visiter les églises les unes après les autres, et avec l'avertissement que s'ils s'éloignent de la bande de pierres ils risquent de se retrouver en zone d'éboulement. Les panneaux qui signalent les points d'intérêts confortent ce que H. Tucker

[40] Guide touristique officiel formé en Turquie selon le programme souhaité par le l'Etat et reconnu par le Ministère de la Culture et du Tourisme.

appelle l'interprétation byzantine des lieux. De leur côté, les cappadociens voient les touristes européens comme des pèlerins qui viendraient voir la terre de leurs ancêtres (Tucker, 2000).

2.2. Le musée à ciel ouvert de Soğanlı

Le cas de Soğanlı est également très proche de celui de Zelve et des autres sites mis sous cloche. Situé au sud-est du Parc National de Göreme (voir sur la carte 6), le site n'est que très peu fréquenté bien qu'il réunisse toutes les caractéristiques d'un site cappadocien à succès : des églises rupestres byzantines avec des fresques, deux villages historiques « abandonnés », le tout dans une grande vallée qui se sépare en deux. Il s'agit également d'un des sept sites classés au patrimoine mondial de l'Unesco. Ici aussi, il existe une dissonance entre le discours officiel et le discours local, souvent contestataire. Sur les sites officiels, comme le Portail Culturel (*Kültür Portalı*), le site du Ministère de la Culture et du Tourisme ou celui de la Direction Régionale de Kayseri, l'installation de sociétés humaines chrétiennes remonte au 4^{e} siècle et les églises qu'ils ont construites sont parvenues jusqu'à nos jours. On retrouve généralement en dernière phrase une présentation des couseuses de poupées de chiffons : « elles sont les créatrices des belles poupées de Soğanlı faites à la main aux habits de toutes les couleurs et aux perles toutes plus belles les unes que les autres »[41]. Aucun des sites ne traite des habitants qui ont dû quitter de force leur logement et qu'il s'agissait d'une vallée habitée jusque dans les années 1960. Au contraire, dans le *Kültür Portalı*, la fiche est nommée « Vallée de Soğanlı » (*Soğanlı Vadisi*) et elle est rangée dans la section « Tourisme de nature » (*Doğa turizmi*) et dans le genre « Ruine » (*Harabe*).



Figure 3 - Capture d'écran du site du Kultur Portali (08/08/2020)

[41] « *rengarenk giysileri ve boncuklarıyla birbirinden güzel el yapımı Soğanlı bebeklerinin yaratıcıları onlar* », extrait de la fiche « Vallée de Soğanlı » sur le Kültür Portali, consulté le 08/08/2020 (https://www.kulturportali.gov.tr/turkiye/kayseri/gezilecekyer/soganli-vadisi).

Sur le site de la Direction Régionale de Culture et du Tourisme de Kayseri, la fiche est rangée dans la section « Tourisme de culture et d'histoire » mais elle n'évoque pas les populations déplacées. La présentation ne fait que conseiller de « surtout de visiter les maisons historiques abandonnées du village de Başköy (Ortaköy) »[42]. La perception des couseuses de poupées est toute autre : « ils ne nous font pas entrer dans nos maisons. C'est ridicule. Tous les matins on se réveille, on s'installe ici, on coud nos poupées devant nos maisons et on repart. Ici on a le droit de s'installer, mais pas en face »[43]. Pour les habitants de Soğanlı, l'incompréhension est d'autant plus grande que leur village n'est pas autant touristique que celui de Zelve et ils ont moins acquis les différents niveaux de protection et leur utilité :

> *« Idil : Pensez-vous qu'ils pensent restaurer les maisons ?*
> *F1 : Non, non, c'est passé en truc ici… c'était quoi déjà ? Eh ! C'était quoi déjà ici ?*
> *F2 : C'est devenu une zone de site »*

Les exemples de Zelve et de Soğanlı restent toutefois des exceptions en Cappadoce. La majorité des villages déclarés comme sinistrés en dehors du Parc National de Göreme n'ont fait l'objet d'aucune muséification ni de plan de protection. Quant aux villages se situant dans le Parc National, les zones sinistrées ont fait l'objet de plans de revalorisation pour être utilisées à but touristique.

3. Ce qui *fait* Cappadoce : la fabrique des incontournables

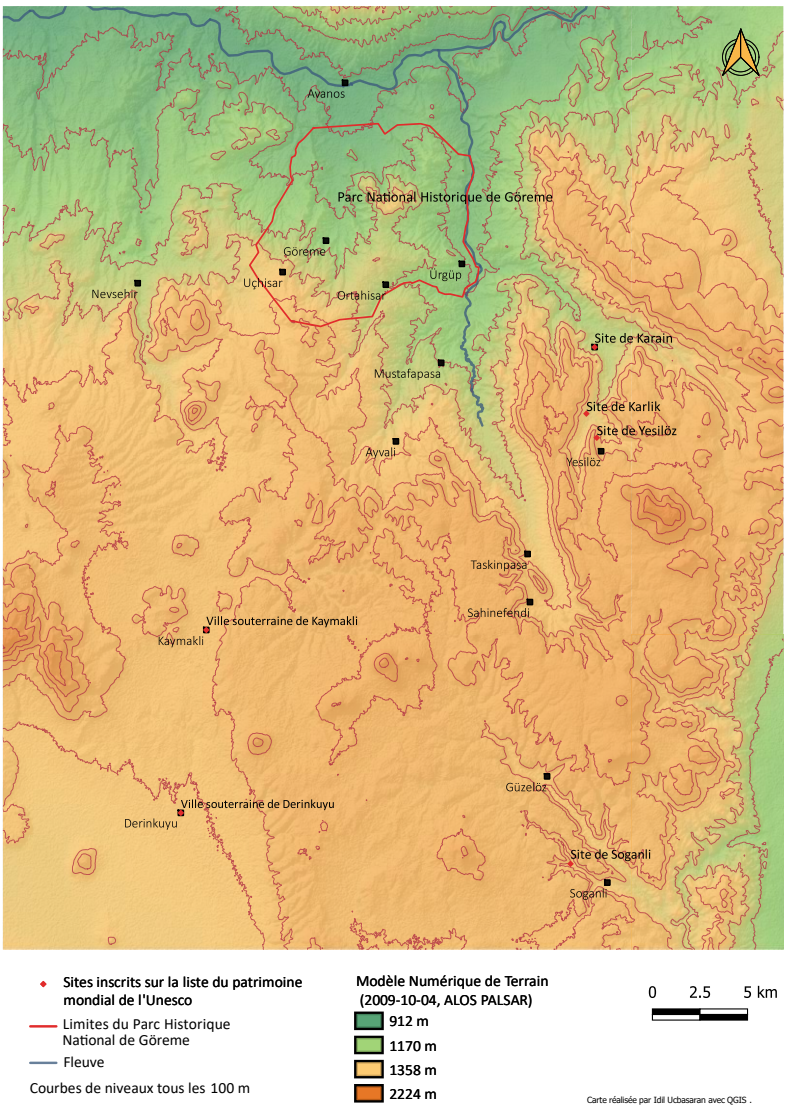
3.1. Des sites interdépendants

En 1955, la Direction Générale de la Presse de la Radiophonie et du Tourisme publie un livre de poche intitulé *Les Merveilles de Cappadoce, monastères et églises rupestres*. La démarche est révélatrice de l'attitude tournée vers l'Occident de la Turquie. Le livre est publié en français et uniquement en français. A part, l'introduction et les quatre premières pages rédigées par des auteurs turcs, les explications des sites sont des extraits des publications de C. Texier, G. de Jerphanion et de A. Clot. La destination est éminemment occidentale et semble n'exister que grâce à eux comme le sous-entend F.S. Duran, auteur du premier chapitre du livre : « depuis lors, les voyageurs européens nous ont donné des renseignements plus détaillés au sujet de ces merveilles » (Duran, 1955). Selon les données du projet de développement du

[42] « *Özellikle Başköy (Ortaköy) yerleşimindeki bir kısmı terk edilmiş tarihi evleri mutlaka ziyaret etmelisiniz.* », extrait de la fiche de présentation du site de la Direction Régionale de Culture et du Tourisme de Kayseri, consulté le 08/08/2020 (https://kayseri.ktb.gov.tr/TR-183202/soganli.html).
[43] Entretien non enregistré mais noté, octobre 2018.

Parc National de Göreme de 1968, en 1967 65,2% des visiteurs du site de *Korama* sont étrangers et européens contre 34,8% de Turcs. Dans l'ordre d'importance, la Cappadoce est fréquentée par des Français, des Allemands, des Anglais, des Américains, des Autrichiens, des Suisses, des Belges, des Scandinaves, des Italiens et des Hollandais.

Comme nous l'avons vu, l'influence des itinéraires pratiqués par les Occidentaux a un impact direct sur l'aménagement, la valorisation et la mise en tourisme de la région. Dès le projet de 1968, la destination Cappadoce est pensée de façon « polytopique » (Piriou, 2011) et son inscription au patrimoine mondial de l'Unesco va entériner ce polytopisme déjà sous-jacent. En effet, ce qui est inscrit au patrimoine mondial n'est pas un seul site ou un édifice, mais bien un Parc National et six autres « sites rupestres de Cappadoce ».



Carte 7 - Répartition des 7 sites inscrits rupestres au patrimoine mondial de l'Unesco (I. Ucbasaran)

Nous sommes donc face à un territoire morcelé, où une interdépendance se crée entre les sites et les communes : musée à ciel ouvert de Göreme est le point central du territoire mis en tourisme mais il n'existe pas seul. Les sites qui l'entourent, ceux qui sont inclus dans le Parc National Historique de Göreme, et les autres sites qui sont bien plus éloignés, comme les villes souterraines de Derinkuyu et de Kaymaklı, les vallées de Soğanlı et de Ihlara, viennent compléter l'offre touristique « Cappadoce byzantine ». Inversement, tous ces sites périphériques ne peuvent exister sans l'hypercentre Göreme parce qu'ils ne proposent pas de réelles structures d'accueil touristiques comme des hôtels, des restaurants, des cafés ou des supermarchés. Les communes de Derinkuyu et de Kaymaklı n'ont que leur ville souterraine à offrir, entourée de quelques restaurants locaux et boutiques de souvenirs. Mais c'est structures restent très localisées autour de l'attraction touristique. De même pour la vallée de Ihlara, dont le village même n'a rien à proposer touristiquement à par un restaurant. C'est le second village situé le long de la vallée, Belisırma, qui est un peu plus développé et qui propose plusieurs cafétérias et quelques pensions. Mais cela reste très éloigné de l'offre des centres urbanisés de Göreme, Uçhisar et Ürgüp.

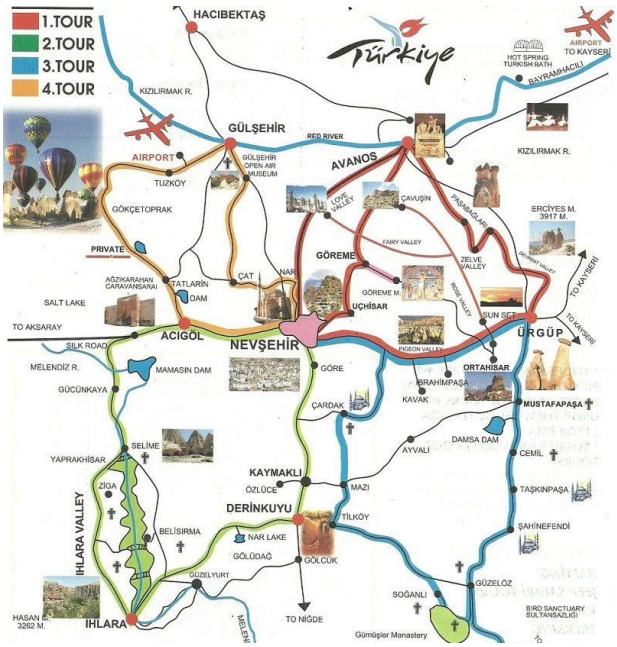
3.2. De Nevşehir à l'Eglise Sombre, un jeu d'échelle

Les cartes touristiques distribuées par tous les acteurs du tourisme et que l'on retrouve dans tous les hôtels, restaurants, offices de tourisme et à l'aéroport démontrent que le polytopisme est inhérent à la destination et à la pluralité de son offre touristique. Il s'agit d'ailleurs de la seule carte touristique de la région produite à ce jour et c'est celle qui est partagée sur les blogs de voyage et autres sites touristiques. Cette carte démontre bien comment les sites sont dépendants les uns des autres grâce aux trois principaux tours vendus dans la région[44] : le *red* tour, le *blue tour* et le *green* tour. Le *red tour* propose la quintessence de la Cappadoce en un jour, le *blue tour* se veut plus historique et enfin le *green tour* plus vert parce qu'il va jusqu'à Ihlara. Chacun de ces tours propose une offre touristique surtout basée sur le patrimoine byzantin. Seul le *blue tour* fait le détour dans des villages qui proposent un patrimoine *rum*, seldjoukide et romain et il s'agit du tour le moins vendu, justement parce qu'il ne répond pas

[44] Entretien avec une employée d'agence de voyage : « C'est pareil pour tout le monde : il y a une zone rouge, une zone verte… Le château de Uçhisar, le musée à ciel ouvert de Göreme, la vallée de l'amour, Avanos, Dervent, Paşabağ, les villes souterraines, la vallée de Ihlara et la cathédrale de Selime ».

Entretien avec une ancienne rédactrice de magazine touristique : « Il suffit d'ouvrir les programmes des tours et lire. Ils sont tous la copie des uns et des autres. C'est le *green tour*, le *red tour*, le *blue tour*. Même le nom des tours est le même. Il n'y a aucune créativité ».

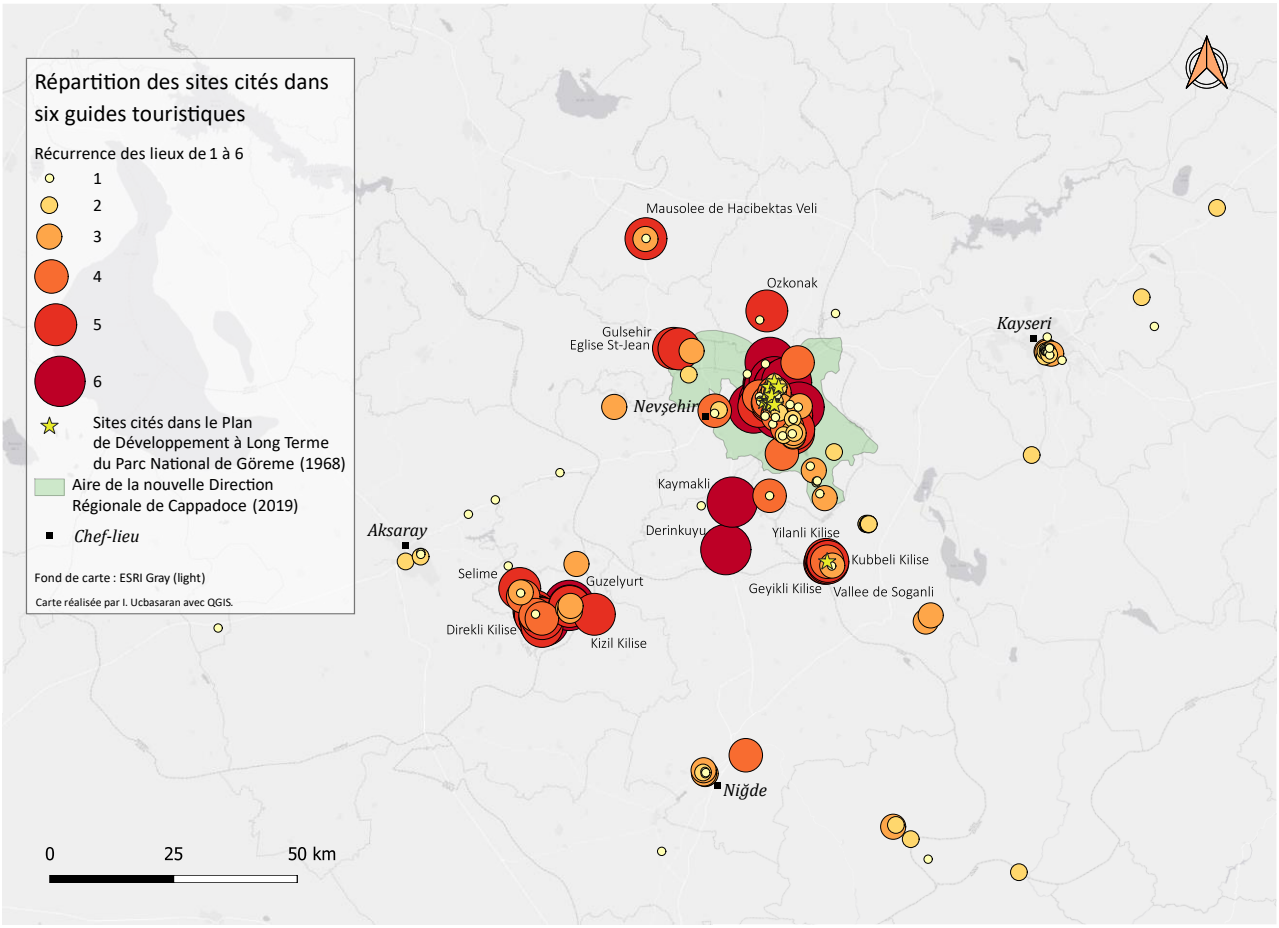
au désir de rupestre des touristes étrangers. Tous les tours commencent par Göreme ou Uçhisar[45] avant de s'éloigner de l'hypercentre touristique.



Carte 8 – Carte touristique typique de la Cappadoce (https://cappadocia4u.com/tr/kapadokya-haritasi/) [46]

Cette organisation spatiale de la destination induit donc une hiérarchisation entre les sites plus attractifs, qui deviennent des incontournables. On peut révéler cette hiérarchie grâce à un travail d'analyse de guides touristiques. Ici, l'analyse des récurrences s'est faite à partir de six guides touristiques français et internationaux dont un National Geographic, un Geoguide, un guide du Routard, un Guide Evasion, un Lonely Planet et un Guides Bleus Evasion. Ces guides datent d'entre 2014 et 2019, et un de 2004. Les valeurs vont de 1 à 6 pour chaque site, ce qui équivaut au nombre de guides dans lesquels ils ont été cités. Les résultats ont été cartographiés et comparés aux sites proposés initialement dans le Plan de Développement à Long Terme du Parc National de Göreme (1968).

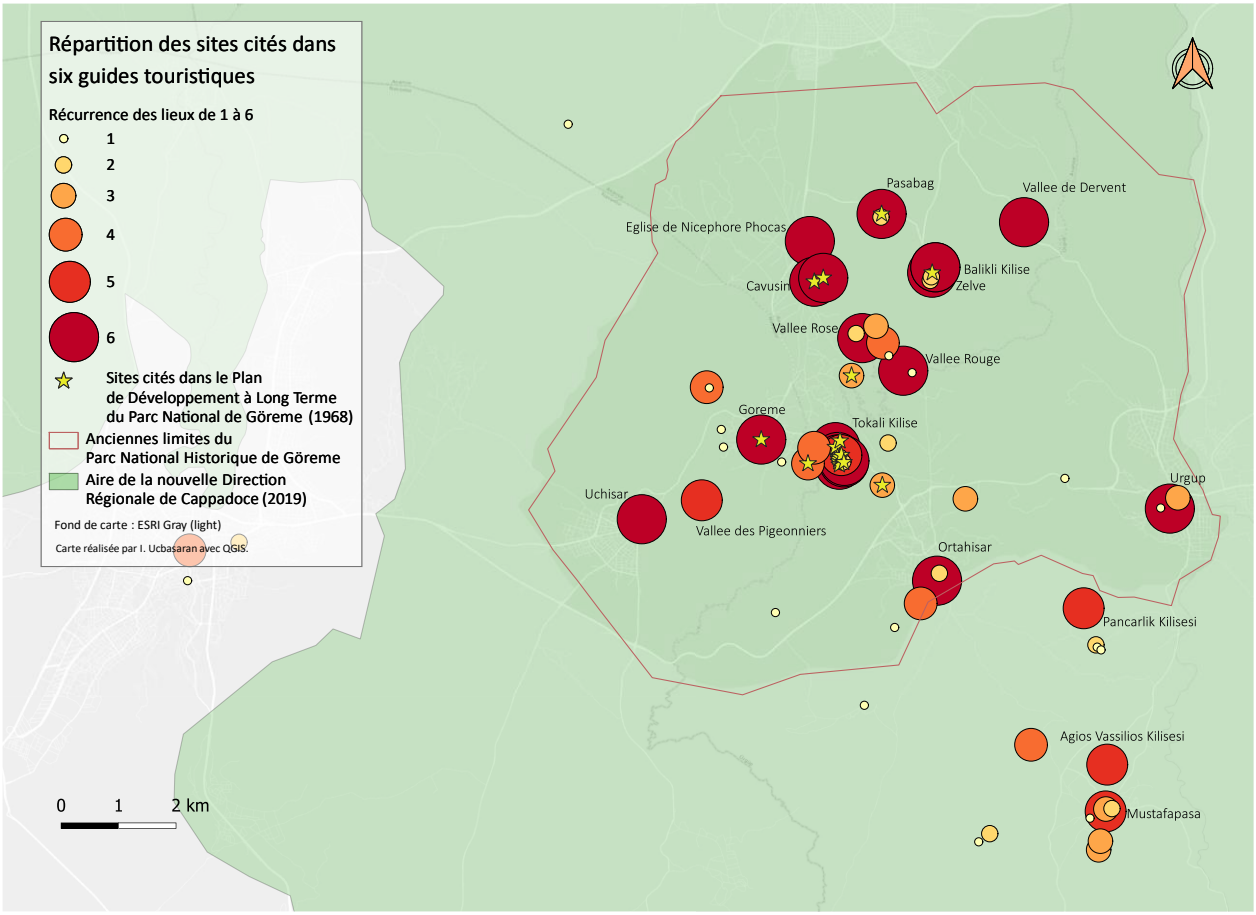
[45] Voir une compilation de brochures et de sites internet dans le dossier méthodologique.
[46] Voir toutes les autres cartes similaires dans le dossier méthodologique.



Carte 9 – Récurrence des lieux dans les guides touristiques comparés aux sites prévus dans le Plan de Développement à Long Terme de 1968 (I. Ucbasaran)

Dans cette première carte, nous pouvons à nouveau constater la séparation nette entre la Cappadoce orientale et la Cappadoce occidentale. La majorité des points se concentrent sur la zone de Göreme, au centre de l'aire en vert, et dans la zone de la vallée d'Ihlara, vallée monastique. Les provinces de Niğde et de Kayseri ne sont que très peu inclues dans ce qui est considéré comme « Cappadoce » dans les guides touristiques parce que ces grandes villes offrent un patrimoine ottoman, seldjoukide et arménien.

Dans la deuxième carte, zoomée sur l'hypercentre touristique, nous pouvons constater que Nevşehir (à l'Ouest) n'est pas recommandée par les guides touristiques. Ce qui est le plus mis en avant sont les zones de musées à ciel ouvert (Göreme et Zelve), les vallées (Çavuşin et Güllüdere), les forteresses (Uçhisar, Ortahisar et Ürgüp), et enfin Mustafapaşa pour son architecture différente du reste de la région.



Carte 10 – Plan rapproché sur le Parc National. Récurrence des lieux dans les guides touristiques comparés aux sites prévus dans le Plan de Développement à Long Terme de 1968 (I. Ucbasaran)

Ces deux cartes nous montrent qu'il existe donc un jeu d'échelle entre les lieux qui *font* plus Cappadoce que d'autres. A l'échelle de la Turquie, c'est la province de Nevşehir qui représente la Cappadoce et qui s'est accaparée l'étiquette : « *Lorsqu'un stand "Cappadoce" s'ouvre [dans une foire de tourisme], il n'y a que des gens de Nevşehir dedans. Parce que ceux de Nevşehir se voient comme la Cappadoce. […] Les habitants d'Aksaray ne peuvent pas ouvrir un stand Cappadoce par exemple. Ils ne pourront qu'ouvrir un stand "Aksaray". […] Jusqu'à aujourd'hui, Kayseri, Niğde, Aksaray et Nevşehir n'ont pas ouvert un stand ensemble* »[47]. Les autres provinces qui formaient la Cappadoce historique ne sont pas considérées comme faisant partie de la destination Cappadoce. A l'échelle de la province en revanche, la ville de Nevşehir ne *fait* pas du tout Cappadoce. C'est le site du Parc National Historique de Göreme qui *fait* Cappadoce. Enfin, à l'intérieur du site nous pouvons distinguer des géosymboles précis qui représentent la Cappadoce à eux-seuls. Pour les touristes internationaux, il s'agit du musée à ciel ouvert de Göreme et plus précisement l'église Sombre (*Karanlık kilise*) qui symbolise le

[47] Entretien avec une rédactrice de magazine touristique passé le 06/03/2019.

musée et la Cappadoce par synecdoque. Pour les touristes nationaux, ce sont les Trois Belles (*Üç Güzeller*), les trois cheminées de fées à l'entrée de Ürgüp qui symbolisent la Cappadoce en Turquie. A ce géosymbole s'ajoute l'incontournable *Asmalı Konak* (Maison aux Vignes) où a été tourné le feuilleton du même nom dans les années 2000 et qui a fait connaître la Cappadoce aux Turcs.

Chapitre 6 – Des répercussions territoriales

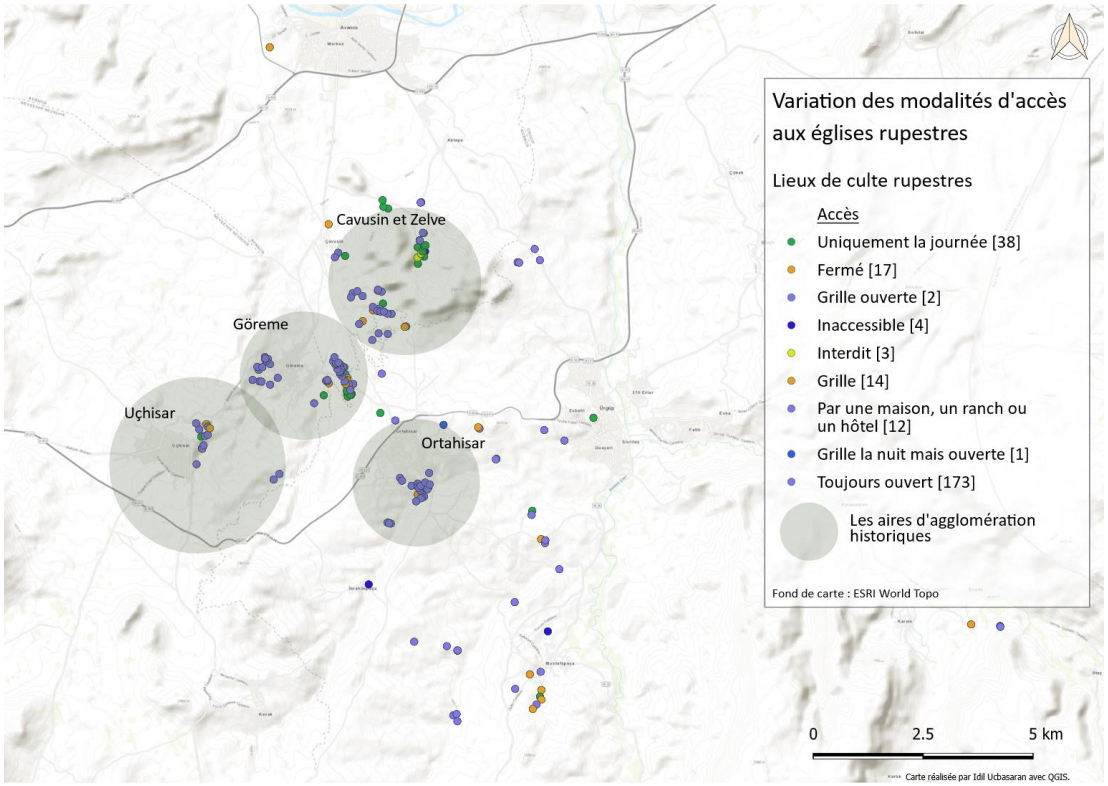
1. Des inégalités spatiales

1.1. Quelles protections pour quels patrimoines byzantins ?

Ce système polytopique et d'interdépendance entre les sites engendre certes une hiérarchisation, mais aussi des inégalités économiques, de développement et de flux touristiques. Ici, nous verrons qu'il n'y a pas d'effet de causalité entre inscription sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco et développement territorial, économique et touristique.

Bien que la destination touristique Cappadoce soit concentrée sur les lieux de culte rupestres byzantins, force est de constater que tous les sites ne sont pas égaux face à la conservation et à la promotion touristique. Sur la carte ci-dessous, les lieux de culte rupestres ont été discriminés selon leur type d'accès qui est un paramètre révélateur de leur condition de protection. La carte est centrée sur la région touristique de la Cappadoce, tandis que les nombres qui apparaissent dans la légende représentent la somme des lieux de culte relevés par GPS qui apparaissent à l'intérieur et au-delà des limites de la carte[48].

[48] La base de données complète d'environ 300 églises est disponible dans le dossier méthodologique. Chacune de ces églises a été recherchée et visitée. Tous les chiffres donnés et leur analyse sont donc basés sur ma recherche personnelle.



Carte 11 - Variation des modalités d'accès aux lieux de cultes rupestres (I. Ucbasaran)

Les lieux de culte accessibles « uniquement de jour » sont ceux qui sont transformés en musées, ou qui du moins sont payants, dont les portes sont ouvertes au matin et refermées le soir. On peut constater qu'ils ne sont qu'au nombre de 38. Le chiffre est minime comparé à toutes les églises du reste de la région. On peut ensuite distinguer les églises partiellement fermées par une barrière ou totalement fermées par une porte, voire scellées, qui sont au nombre de 31. Dans ce cas, on peut y voir une volonté de préservation en l'état mais pas de valorisation. Enfin, nous avons des églises dont la grille est ouverte, celles qui sont inaccessibles ou interdites d'accès parce que dangereuses, celles qui sont dans la propriété privée de particuliers et enfin celles qui sont laissées ouvertes nuit et jour. Ces églises-ci ne font l'objet d'aucune volonté de protection ni de valorisation et elles sont au nombre de 194.

Ainsi, 69 églises byzantines font l'objet d'une volonté de conservation et de mise en tourisme contre 194 églises qui sont abandonnées à elles-mêmes. Pourtant, beaucoup d'entre elles revêtent un intérêt artistique et architectural aussi important que les églises byzantines protégées officiellement. Les églises officiellement protégées et devenues des musées du Ministère de la Culture et du Tourisme bénéficient d'une grande visibilité parce qu'il faut générer le plus d'entrées possibles pour que ces musées soient économiquement viables. En effet, si les lieux sont muséifiés, c'est par pur pragmatisme économique. Comme nous l'avons

vu, les zones « sinistrées » et les musées à ciel ouvert coïncident grandement avec les lieux visités et archivés par les voyageurs puis les chercheurs, et enfin inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. Ce qui suscite moins d'intérêt ou qui est plus difficile d'accès est laissé pour compte.

La protection de ces églises dépend finalement de la bonne volonté des acteurs locaux et des autorités publiques locales. Un exemple frappant de ces initiatives personnelles (et isolées) est le cas du « Programme d'Apport de Services aux Villages » (*Köylere Hizmet Götürme Programı*) mis en place par la sous-préfecture de Ürgüp il y a trente ans de cela[49]. A l'époque, le sous-préfet se préoccupent de trois églises qui ont, selon lui, un fort potentiel touristique et qui pourraient assurer un revenu économique également au département de Ürgüp[50]. Un tout nouveau cadre légal est alors créé pour conserver l'église d'Aynalı (Ortahisar), de Pancarlık (Ürgüp) et le complexe monastique de Keşlik (Cemilköy). L'organisation est simple : le propriétaire de la parcelle qui entoure l'église (désormais propriété de l'Etat depuis les années 1970) a pour mission d'entretenir son terrain et l'église, d'ouvrir et de refermer la grille matin et soir, et de vendre le plus de tickets. Son salaire dépend du nombre de tickets qu'il vend. Environ 50% de la somme gagnée lui est reversé, ensuite la part restante se divise entre la sous-préfecture d'Ürgüp et le village où se trouve l'église[51]. Cette solution très locale a permis de créer une source de revenu touristique pour ces villages et d'entretenir les églises à moindre coût. Pourtant, depuis trente ans, ce sont toujours les trois mêmes églises qui font partie de ce programme, preuve que tout relève de la bonne volonté de quelques individus.

1.2. Être en marge du système touristique

A part ces trois églises, beaucoup de lieux restent mal connus parce que peu promus et peu fréquentés. Tous les entretiens passés avec des locaux révèlent une fièvre de vouloir « faire connaître ». Beaucoup d'acteurs du tourisme des zones non centrales dénoncent un travail de mise en tourisme bâclé et manifeste un sentiment d'injustice, à savoir la marginalisation du

[49] Entretien passé avec un fonctionnaire de la sous-préfecture de Ürgüp (*Ürgüp Kaymakamlığı*), noté mais pas enregistré. Ce fonctionnaire ne m'a pas autorisée à regarder dans les archives parce qu'il se méfiait de moi.
[50] Le village de Göreme, à l'époque le seul village touristiquement très développé, est relié à la sous-préfecture de Nevşehir.
[51] La redistribution des sommes n'est pas très claire. Comme je n'ai pas pu avoir accès aux archives, je ne peux que retranscrire ce que deux responsables d'église m'ont dit (et leurs réponses étaient différentes).

site sur lequel ils travaillent[52] par rapport à la centralité de Göreme. Ce sont des acteurs qui cherchent la consommation du lieu où ils se trouvent sans doute pour la reconnaissance de la valeur du lieu. Il ne s'agit toutefois pas d'un sentiment d'injustice par rapport à un attachement identitaire, mais par rapport à une conscience de la valeur d'un lieu qui serait injustement abandonné et qui, en conséquence, ne créerait aucune retombée économique. Pendant que ceux qui se situent sur les sites centraux profitent de la manne financière du tourisme, les autres luttent pour avoir la reconnaissance de la valeur de leur lieu. Les acteurs du tourisme, surtout ceux issus des classes les moins favorisées, regrettent le peu d'attention qui leur est consacrée au profit de la centralité Ürgüp-Göreme.

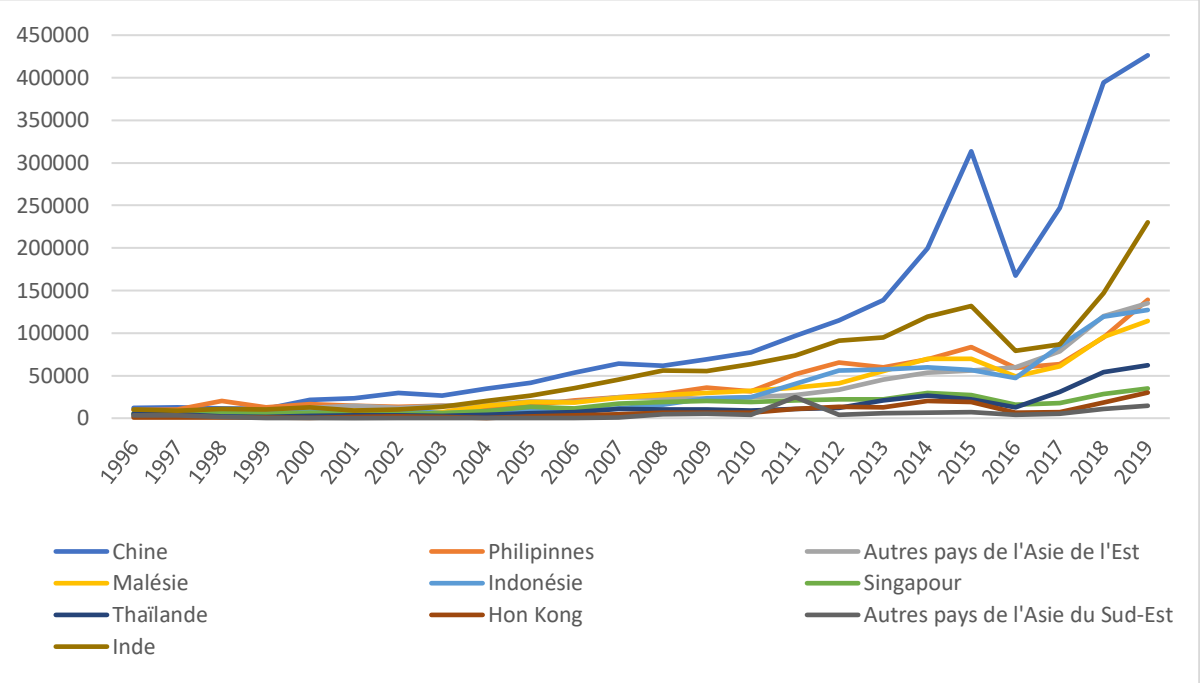
Pourtant, leur site se situent à l'intérieur de (l'ancien) Parc National Historique de Göreme ou font partie d'un des six autres sites inscrits au patrimoine mondial. Les couseuses de Soğanlı regrettent que personne ne vienne sur le site : « si seulement nous étions reliés à Ürgüp, à Nevşehir ». L'injustice spatiale ne relève pas seulement de la fréquentation touristique dans ce cas, mais également du traitement des populations en zones « sinistrées » : « à Ürgüp, sur le flanc de la roche (*la roche d'Esbelli, promontoire rocheux principal)* des pierres sont tombées et se sont écrasées. Même qu'un homme est mort. Mais regarde, ils peuvent encore y vivre. Nous ici ils nous enlevés (*de nos maisons*) ». Le site de Soğanlı n'est pas le seul du patrimoine mondial à être peu fréquenté. Les sites de Karlık, Karain et Yeşilöz sont complètement inexistants sur la carte touristique. Les villages ne sont nullement développés et sont complètement coupés du reste de la destination. Cette inégalité est peut-être due aux évolutions des pratiques touristiques. Le gardien de l'église de Yeşilöz regrette la situation touristique actuelle de son village par rapport à « avant, quand les groupes français et allemands venaient jusqu'ici ». Il est difficile de croire que ces trois villages accueillaient un grand nombre de touristes durant l'âge d'or du tourisme cappadocien, quand les européens randonnaient dans *toute* la Cappadoce (et faisaient presque penser aux grands voyageurs…). Mais il est vrai que l'évolution des pratiques touristiques mondiales ont contribué à accentuer les inégalités spatiales entre les différents sites de Cappadoce.

[52] C'est le cas des gardiens des églises de Pancarlık et de Keşlik, des couseuses de poupées et d'un propriétaire de pension de Soğanlı, et nombreux autres cappadociens qui n'ont rien à voir avec le tourisme (bibliothécaires, pharmaciens, imams, etc.).

2. Evolution des pratiques touristiques : la fin du « bon tourisme »

2.1. La Cappadoce « instagrammable »

Depuis les années 2010, la clientèle de la Cappadoce a drastiquement changé. Avec l'arrivée des touristes asiatiques qui ne cesse d'augmenter, c'est tout le paysage de la destination qui change. De nombreux restaurants chinois et indiens ont ouvert à Göreme et à Ürgüp et sur les devantures des agences de voyage on peut lire en chinois ou en coréen.



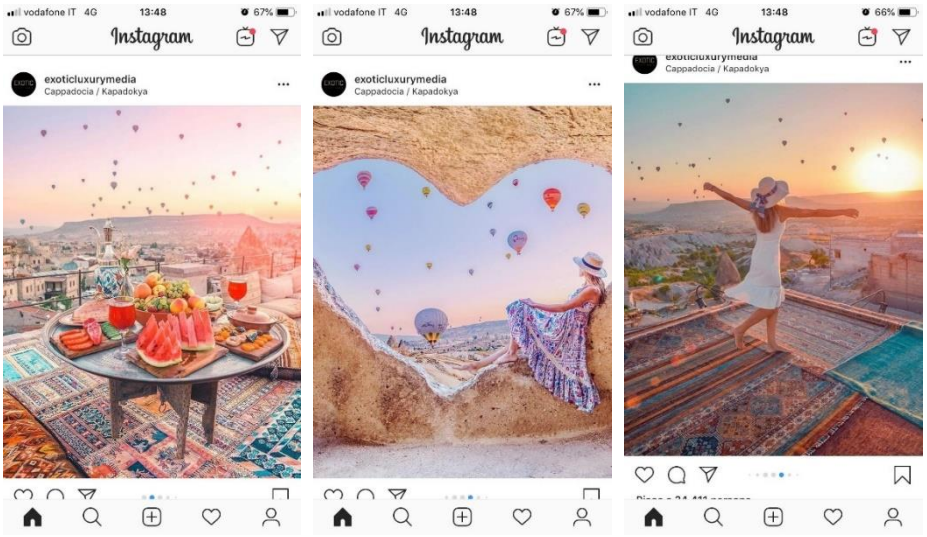
Graphique 2 - Evolution des arrivées des touristes asiatiques en Turquie entre 1996 et 2019. Données du TÜIK. (I. Ucbasaran)

Les pratiques de cette nouvelle clientèle sont totalement différentes de celles des occidentaux. Pour eux, la Cappadoce n'est pas cette terre avec un important passé chrétien mais une nature étrange et féérique. Les activités qu'ils pratiquent ne sont pas culturelles mais relèvent de l'expérienciel et des sensations fortes. Les activités telles que les tours en quad, en 4x4 et les vols en montgolfière ont augmenté avec l'arrivée de ces touristes. Les vallées deviennent alors des pistes de véhicules motorisés où randonneurs et cavaliers ont du mal à se faire une place. Le polytopisme de la région, structuré autour du patrimoine byzantin, évolue et se structure autour des meilleurs points de vue panoramiques et spots photographiques. Comme développé par J. Urry (1990), le regard du touriste se forme avec les images qu'un individu voit d'abord chez lui, son désir de partir en vacances dans cette destination et enfin de consommer cette image. L'impact d'Instagram sur la circulation des images de la destination est fondamental aujourd'hui. Une employée d'agence de voyage

explique qu'« e*n ce moment c'est beaucoup plus Instagram. Vous êtes un pas en avant* (si vous avez un compte). *Dessus, les gens peuvent voir vos photos, les commentaires. C'est mieux avec un compte. […] On ne l'utilise que pour la satisfaction client. C'est ce que j'essaye de refléter. Par exemple, si je m'entends bien avec de nouveaux arrivants, on prend une photo ou une vidéo et eux la commente. On partage leurs photos et eux ils partagent les nôtres. C'est comme ça* ». Un patron de trois hôtels et d'une agence de tours en 4x4 montre fièrement ses quatre comptes Instagram en expliquant leur contenu : *« disons que c'est plutôt la dimension commerciale que l'on donne à voir. Ce que l'on publie c'est ce que les gens vont percevoir en tant qu'image en fait… Nous on regarde ça comme des images. On partage des images. Elles ne sont pas forcément religieuses ou culturelles ou je ne sais quoi. Juste de belles images ».*

Si le polytopisme de la destination était avant tout construit sur les itinéraires des voyageurs et des chercheurs, aujourd'hui nous pouvons parler de polytopisme des points de panorama et de photos Instagram. Lorsque l'on recherche « cappadocia instagram », les premiers résultats sont « 15 Best Instagram Spot in Cappadocia » ou encore « 21 Magically Instagrammable Places in Cappadocia »[53]. Ce tourisme qui évolue sur les réseaux sociaux donne à voir une toute nouvelle image de la Cappadoce, bien loin des églises et des randonnées de découverte. Surtout, il contribue à créer des points plus importants que d'autres et ainsi à accentuer les fractures qui existaient déjà entre les différents sites. L'esthétique des photos, toutes semblables les unes aux autres, conforte l'orientalité avec une omniprésence de symboles orientaux tels que les tapis, les théières, les objets antiques et les effets de souk. La deuxième thématique est bien sûr le paysage lunaire, mais il est toujours en arrière-plan surplombé par des centaines de montgolfières. Il est très rare que le sujet photographié (généralement une femme jeune et blanche, occidentale, vêtue comme une mannequin et qui prend la pose) soit dans la vallée, en contact avec les formations géologiques. Lorsque c'est le cas, l'environnement est aseptisé rendant la nature moins naturelle. Cette nouvelle forme de tourisme n'est pas propre à la Cappadoce mais il s'agit d'une évolution des pratiques mondiales basée sur l'hyper-circulation et l'hyperconsommation des images.

[53] Voir en annexe la capture d'écran de la recherche.



Photos 1, 2 et 3 - Captures d'écrans des publicités promues sur Instagram par un hôtel, avril 2019.



Photo 4, 5 - Photos partagées sur Instagram, août 2020.

2.2. Critiques de l'hyperconsommation des images et de l'évolution du tourisme

La rédactrice du magazine touristique et culturel critique cette situation qui selon elle dessert la destination et les richesses patrimoniales qu'elle a à offrir : *« généralement sur les réseaux sociaux, si vous regardez Instagram, les gens n'aiment pas se cultiver mais plutôt s'approprier quelque chose. Dire "j'y suis allé, j'ai pris une photo là-bas. Moi aussi j'y étais, moi aussi j'ai fait ça" c'est suffisant »*. On retrouve régulièrement cette critique chez les acteurs du tourisme qui opposent cette façon « ignorante » de faire du tourisme à une façon plus savante, plus culturelle qu'ils proposent. Le témoignage de ce guide touristique est très révélateur de l'opposition qui se construit entre le bon tourisme et le tourisme ignorant, et de la nostalgie

qui envahit les acteurs du tourisme de l'époque où les européens venaient randonner, faisaient tout à pied et connaissaient ces lieux mieux que ses habitants-mêmes[54] :

> *« Bien sûr, lorsque les gens viennent ici ce qui est important, et bien sûr vous l'avez très bien fait, c'est de visiter la Cappadoce pas par pas, en laissant votre empreinte de partout, vous êtes allée d'église en église, vous avez vu les vallées. Vous êtes entrée en contact avec la vraie nature. Vous avez avalé sa vraie terre et sa poussière. Il y a certains profils de client, ce sont surtout les tours opérateurs qui font ça malheureusement, lorsqu'ils viennent dans la région une nuit et deux jours ou deux nuits et trois jours, ils ne visitent qu'en car. Leurs arrêts, les restaurants où ils vont manger, les sentiers qu'ils vont emprunter pour randonner dans les vallées sont programmés. Les tours sont totalement organisés, minute par minute, heure par heure, et malheureusement les touristes ne sont pas si libres que ça. […] Nous qu'est-ce qu'on cherche ? Un tourisme plus libre, plus « boutique », plus outdoor, en harmonie avec la nature, et si c'est possible de faire des tours en tente, à cheval, à pied ou en quad. Mais cette clientèle potentielle en Cappadoce ne doit concerner que 5% des visiteurs malheureusement. Et ces gens sont ceux qui restent plus de 3 nuits, qui veulent rester plus en tête à tête avec la nature, qui veulent voir la Cappadoce en marchant, en voyant beaucoup d'églises […] Selon moi, le vrai voyage c'est ça. Si les personnes prennent des photos sans descendre de leur véhicule, changent de point, prennent des photos sans descendre, cela n'a pas de sens. […] Si tu ne peux pas entrer en contact avec les habitants locaux des villages que tu visites, manger leur nourriture locale, apprendre leur culture, leurs traditions, leurs pratiques, alors tu es parti pour rien selon moi. Ce n'est que pour l'image. Ce n'est qu'un tour Instagram ».*

Dans ce témoignage, la répétition des termes « vrai », « nature » et « local » avec l'idée de lenteur et de découverte viennent s'opposer à l'idée de cars bondés, avec des touristes qui sembleraient presque emprisonnés dans leur véhicule et qui passeraient à côté de tout ce que la région a à offrir de culturel. Il s'agit ici de ce que S. Cousin appelle le « bon tourisme » (2008). Comme vu précédemment, il s'agit d'une région avant tout occidentale et prise dans le prisme occidental de la conservation et du tourisme. Ainsi, le bon tourisme est le tourisme culturel, celui qui valorise les autres cultures et qui a un apport économique bénéfique au pays qui l'accueille. En bref, il s'agit d'un tourisme qui vient s'opposer au tourisme de masse qui consomme et use les destinations, et qui a un impact économique dérégulateur.

3. Conserver ou développer ?

3.1. Puiser le potentiel économique…

Ces nouvelles pratiques des touristes de l'Asie du Sud-Est engendrent des problèmes quant à la conservation des sites à cause de la dimension économique. Par nouvelles pratiques, nous

[54] Ce sont des arguments que l'on retrouve dans la majorité des entretiens retranscrits, mais auxquels j'ai été confrontée tout au long de mon année de recherche. Lors de mes travaux de terrain, j'ai souvent été associée à une « bonne touriste » parce que j'étais française et que je randonnais.

entendons les « safaris » en jeep (qui s'apparentent plus à un rallye), les balades en quad, et toutes les autres formes de déplacement motorisé dans les vallées de la région. Comme les autorités s'approchent de façon très pragmatique à la Cappadoce, la région est avant tout vue comme une mine d'or dont il faut puiser les ressources. Bien que toute la Cappadoce soit zonée en différentes aires protégées souvent de premier degré, la préfecture ferme les yeux sur les activités nuisibles parce que « le tourisme c'est ça aujourd'hui ».





Photo 6, 7 - Affiches publicitaires d'agences touristiques à Göreme, août 2020 (I. Ucbasaran)

Bien que cette manne financière ne touche que les acteurs du tourisme de Göreme[55], tout le monde s'accorde pour dire que c'est le seul revenu possible aujourd'hui. Les vols en montgolfière sont également très nuisibles. Il s'agit de l'attraction phare et symbolique de la Cappadoce et surtout de Göreme, et on les retrouve sur toutes les photos et les guides touristiques. Pourtant, elles détruisent les sols où elles décollent et atterrissent. On retrouve le même schéma pour toutes ses activités nuisibles qui se concentrent exactement sur la centralité de Göreme. Plus de cinquante ans après la préparation du master plan du Parc National de Göreme, la situation semble ironique : alors que tout avait été préparé pour protéger au mieux le site Göreme et son environnement proche, la construction de cette centralité a fini par attirer des pratiques touristiques qui lui sont extrêmement nocives.

3.2. … d'une destination à risque

Le rapport du Comité National Turc pour l'UNESCO est univoque : le Parc National de Göreme et les sites rupestres de Cappadoce est le deuxième des sites du patrimoine mondial

[55] Enquête menée lors de la préparation du projet de développement touristique de Ortahisar, en annexe du rapport de stage

répertoriés en Turquie à haut risque et niveau de dégradation. Outre l'absence d'un plan synchronisé de développement, d'une aire de protection, d'un plan de gestion du territoire et des visiteurs qui s'y rendent, les facteurs relevés sont le dépassement de la capacité de charge, le vandalisme, la pollution visuelle et les dégâts causés à cause de constructions non réglementées (Unesco Türkiye Millî Komisyonu, 2009). Ces problématiques de conservation peuvent peut-être comprises si l'on remonte à la création du Parc National et à la succession des différents zonages qui pose un problème de paradigme : il faut conserver tout en développant. Il s'agit d'un exercice difficile dont la région n'est toujours pas venue à bout. En 1976 est institué le premier « Plan d'organisation territorial »[56] qui sera renouvelé à maintes reprises. Il s'agit d'un plan d'urbanisme au 1/100 000 qui zone les aires d'agriculture, de forêt et surtout les nombreuses aires de développement dont les centres de développement touristique, les aires de protection et de développement culturelles et touristiques, aires de protections naturelles, les aires de protection spéciales de l'environnement, les aires géologiques problématiques, etc. et les zones de développement urbain. Ce plan prévaut sur tous les autres, et surtout sur le « plan de développement urbain à but de protection »[57], plan local d'urbanisme censé conjuguer développement urbain et protection du paysage, du patrimoine et du tissu urbain historique. Pourtant, beaucoup de villages et communes touristiques de Cappadoce n'ont toujours pas de plan d'urbanisme[58], ce qui rend les régulations presque impossibles. Lors de ma recherche, beaucoup d'interviewés regrettaient qu'il n'y ait pas de « direction régionale » pour la Cappadoce, à savoir une entité publique avec une structure hiérarchique pyramidale qui permette de régler tous les problèmes de chevauchement de compétences qu'il existe entre le Ministère de la Culture et du Tourisme, le Ministère des Affaires des Eaux et de la Forêt, la Haute Commission de Protection des Biens Culturels et Naturels et tous les problèmes de constructions et de pratiques abusives que cela génère. Or, le 1er juin 2019, la création d'une Direction Régionale de la Cappadoce entre en vigueur et quelques mois plus tard, 22 octobre, le Parc National Historique de Göreme est supprimé. Presque un an plus tard, on peut constater que cette suppression n'a pas eu un impact démesuré sur la protection des sites. Elle était surtout symbolique, une façon de montrer que le site passait d'un régime à l'autre, mais surtout d'ôter les prérogatives du

[56] *Çevre Düzeni Planı*. Le dernier en vigueur date de 2006.
[57] *Koruma Amaçlı İmar Planı.* Il s'agit d'un plan d'urbanisme préparé et validé par le Ministère de la Culture et du Tourisme.
[58] Par exemple, celui d'Ortahisar est en préparation depuis plus de 20 ans.

Ministère des Affaires des Eaux et de la Forêt (Üçbaşaran & Lamesa, 2019). Cette nouvelle couche administrative annule tous les autres plans précédemment cités, seules les zones de site se maintiennent. La Direction Régionale de la Cappadoce reprend les limites de la Zone de Développement et de Protection Culturelle et Touristique du Plan d'organisation territoriale.

La gestion des sites protégés et leur promotion engendre une organisation formée autour de centralités, directement héritée des grands voyageurs et de la communauté scientifique. La première hypothèse formulée est donc vérifiée : le Ministère de la Culture et du Tourisme n'arrive pas à sortir de ce schéma, et au contraire continue de l'alimenter.

La seconde hypothèse a été en partie vérifiée. Il y a effectivement une corrélation entre les musées à ciel ouvert et le déplacement des populations pour sinistre, mais ce n'est pas la réalité de tous les villages de Cappadoce

Cette organisation territoriale génère une boucle de rétroaction dans la pratique touristique : si la Cappadoce se limite à quelques sites emblématiques, la visite peut être réduite à trois jours. Et en trois jours, comme il faut donner à voir la quintessence de la Cappadoce, l'offre touristique se spécialise sur des tours d'une journée.

Mais qu'en est-il des pratiques et de la valorisation touristique lorsque l'on sort des sites emblématiques et que l'on se dirige vers les marges ?

Partie 3 – Le patrimoine chrétien ottoman, entre tourisme alternatif et patrimoine invisible

Chapitre 7 – Trajectoires territoriales, trajectoires patrimoniales

1. La Cappadoce grecque orthodoxe

1.1. La découverte de la Cappadoce par les Grecs au 19ème siècle

Entre les trois temps majeurs de la découverte de la Cappadoce et des études sur la Cappadoce entre le 18ème et le 20ème siècle[59], on peut ajouter un quatrième temps qui est celui de la découverte de la Cappadoce par les Grecs au cours du 19ème siècle. Celle-ci est différente de celle effectuée par les européens occidentaux parce qu'elle est propre à une nation et emplie de lutte politique et identitaire.

L'ouvrage d'I. Anagnostakis et d'E. Balta (1994) retrace la découverte de la Cappadoce et surtout de ses traditions orales et folkloriques (chansons, récits, danses, etc.). Initialement lancé par l'Association de Philologie Grecque de Constantinople, les intellectuels grecs d'Anatolie et de Grèce vont ensuite s'emparer de ce nouveau champ d'étude : ils mettent à jour les communautés hellénophones de l'Anatolie centrale et leurs traditions, dont les origines remonteraient à la Grèce antique mais qui auraient été corrompues par la langue et la culture turque. Avec la montée de la *Megali* Idea, ces recherches vont faire l'objet d'un « récupérage idéologique » pour prouver l'enracinement des Grecs en Asie Mineure, « première patrie de la race grecque […] sous la domination turque » (Anagnostakis & Balta, 1994).

1.1. Le déracinement

Le *Mübadele* a été un épisode très traumatisant pour les populations musulmanes et chrétiennes de Grèce et de Turquie. Ce déracinement les a forcés à quitter leur maison, la terre qu'ils travaillaient mais également leurs cimetières et la mémoire de leurs aïeux (Aytaş, The Sad Legacy of the Population Exchange, 2018). Durant le long et difficile voyage pour « retourner » aux terres auxquelles ils devaient appartenir, la mort a eu raison d'un grand nombre d'échangés (Aytaş, 2018; Küçük Asya Araştıma Merkezi, 2001). L'arrivée sur place a également été une épreuve, où aucune des deux communautés n'était reconnue par les locaux comme de « vrais » chrétiens ou de « vrais » musulmans. Les communautés grecques qui ont dû quitter la Turquie étaient majoritairement turcophones ou parlaient un grec différent de celui des Grecs de Grèce, ce qui a donné lieu à une forte marginalisation et

[59] Développé dans la Partie 2, Chapitre 1.

animosité entre les communautés accueillantes et accueillies (Küçük Asya Araştıma Merkezi, 2001).

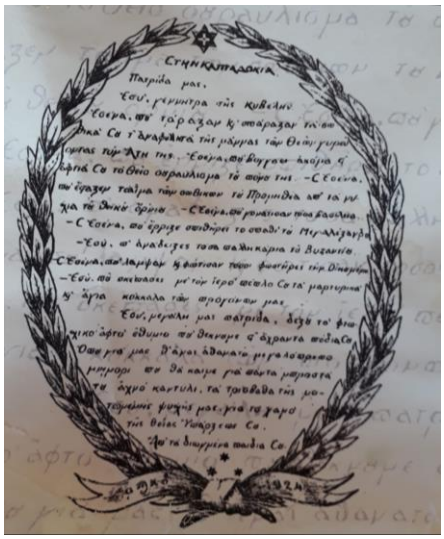
La traduction d'une inscription retranscrite par le Centre d'Etudes sur l'Asie Mineure laisse entendre tout le poids et le traumatisme d'avoir quitté son *memleket*[60], la terre de ses ancêtres.

A la Cappadoce

Notre patrie,
Toi qui as fait naître la Cybèle…

Toi notre grandiose patrie,
Accepte cette étrange mémoire
Que nous portons à tes pieds […],
Pour nous, ce sera à jamais un tombeau immortel et majestueux
Au plus profond de notre âme meurtrie
Devant lequel nous allumerons notre lanterne
A la mémoire de la perte ton existence sacrée.

Tes enfants chassés,
1924



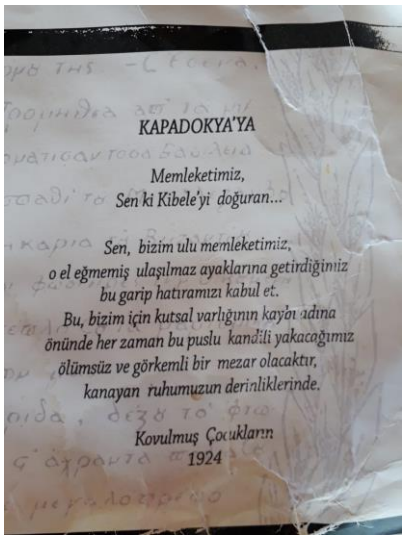


Photo 8 et 9 – Inscription originale en grec et sa traduction en turc à droite. Publié par le Centre d'Etude sur l'Asie Mineure, Athènes (Archive de M. Tokmak)

Les témoignages montrent que le déracinement a été également difficile pour les voisins des échangés qui ne pouvaient se résigner à laisser partir les voisins de toute une vie et voir arriver des étrangers s'installer dans leur maison. D'autres, en revanche, témoignent qu'ils étaient

[60] Ce terme signifie la terre d'où l'on vient, où l'on a grandi et d'où viennent les aïeux. Le mot porte en lui une approche très sentimentale du lieu et le lieu désigné est très ponctuel. Bien qu'il ne puisse pas être réellement traduit par le mot patrie en français, nous emploierons quand même ce terme dans la traduction qui suit.

comblés, qu'ils allaient enfin atteindre leur terre promise et qu'ils attendaient le départ avec impatience (Küçük Asya Araştıma Merkezi, 2001).

2. La difficile mémoire de l'échange, impacts et perceptions

2.1. Perceptions turques

Malgré le siècle qui s'est écoulé, la *Megali Idea* hante encore l'imaginaire collectif turc. On peut encore trouver des articles de presse récents et y lire que la mission des Grecs n'est pas terminée, ce que E. Copeaux relève : les croisades restent, « dans l'inconscient collectif, la métaphore de toute menace grave de la part de l'"Occident chrétien" » (Copeaux, 1999).

Le récit qui est fait de cette idéologie par un gardien d'église témoigne des animosités qui existaient au moment du *Mübadele* en Cappadoce, ou du moins de l'héritage mémoriel légué aux générations suivantes. Dans son récit, la tentative d'accomplissement de la Megali Idea fut une grande provocation de la part des Grecs, ce qui a mené à la dégradation de l'harmonie qui régnait entre musulmans et chrétiens en Cappadoce.

> *« Les Rums et les Turcs vivaient très bien ensemble en Cappadoce. Pourtant, les manipulations politiques, les ambitions des hommes et des politiciens ont fait démarrer des guerres. La Grèce, vous le savez, dépasse Izmir et commence à se diriger vers les régions intérieures. Ils essayent d'envahir la Turquie. Et ils arrivent à soulever les Rums qui habitent ici en leur envoyant des messages comme "A présent, ne baissez plus la tête face aux Turcs, parce qu'après cela il ne restera plus de Turquie, tout sera rum, tout sera grec"… ou encore "vous pouvez faire ce que vous voulez, on les anéantira jusqu'au dernier". Ces Rums qui vivaient si bien ici finissent par devenir insolents. Ils outragent les sentiments spirituels* (les croyances) *des personnes. Par exemple, ils grimpaient sur le seuil des mosquées pour y verser du vin, ils jouaient aux cartes dans la cour intérieure des mosquées… Je ne sais plus mais plein ont eu plein d'autres gestes déplacés envers les lieux sacrés parce que "il sera nôtre* (le pays)*" »*

Comme ce gardien, tous ceux qui témoignent des destructions engendrées à l'époque n'hésitent pas à dire qu'ils regrettent ces événements aujourd'hui. Ces propos sont le fruit d'une prise de conscience débutée au cours des années 2000, avec la réémergence de la mémoire de l'échange mais surtout les revenus économiques qu'engendrent la mise en tourisme de ces sites patrimoniaux.

2.2. Impacts du récit national sur la mise en tourisme

Pourtant, se remémorer la présence de communautés chrétiennes en Cappadoce ne s'effectue pas facilement du côté de ceux qui détiennent le discours officiel. Dans les brochures touristiques du Ministère de la Culture et du Tourisme ou des diverses institutions

proches de l'Etat, les récits se développent toujours de la même façon : la présence humaine et les premières agglomérations de Cappadoce remontent à l'empire romain, ensuite les Byzantins ont modifié ces agglomérations pour créer des églises. La présence chrétienne semble donc s'arrêter ici. Dans une autre brochure de l'Agence de Développement Ahiler, « l'histoire de la Cappadoce en deux minutes » résume très bien la façon dont la présence chrétienne durant la période ottomane est invisibilisée dans le discours officiel. Le dessin chronologique donne des détails sur les Hittites, les Phrygiens, les Perses et les Romains et les chrétiens qui avaient l'espoir de « diffuser leur religion ». Arrivent ensuite les Seldjoukides, les Ottomans et enfin, l'histoire de la Cappadoce se termine le 29 Octobre 1923, à la création de la République par Atatürk. On observe exactement cette même chronologie dans le Zelve Mapping. Il s'agit d'un court-métrage de 30 minutes projeté contre les formations rocheuses du musée à ciel ouvert de Zelve, organisé par le Ministère de la Culture et du Tourisme. Cet événement culturel débuté en 2016 est devenu de plus en plus fréquenté, surtout par les touristes étrangers. Accompagnée d'une bande-son uniquement musicale, la vidéo raconte l'histoire de la Cappadoce, de l'explosion du volcan Erciyes en passant par toutes les civilisations qui y ont vécu. La scène finale se termine sur le drapeau turc avec le portrait d'Atatürk. La présence chrétienne est donc symbolisée par l'empire byzantin, et semble cesser avec l'arrivée des Turcs en Anatolie. Faire comme s'ils n'avaient jamais existé en fait réagir plus d'un, comme le témoignage de *S.* :

> *« Mais enfin, à 5 km d'ici il y a une commune qui s'appelle Mustafapaşa, il y a Derinkuyu, Kaymaklı, Nar. Des années de cela, tu avais des concitoyens Rums ici. A cette époque, ils écrivaient les louanges des sultans… c'étaient des citoyens ottomans. Rum mais citoyen ottoman. Ils écrivaient des louanges comme « Longue vie à toi mon Sultan ». Et ils écrivaient en ottoman en plus. Mais maintenant, après le Mübadele, on fait comme si on n'avait jamais connu ces gens, on en a même apporté des nouveaux de là-bas. Comme ci ces gens n'avaient jamais vécu ici, comme s'ils n'avaient rien laissé ici, comme s'ils n'existaient pas… comme les autruches, on met la tête dans le sol et comme ça on ne voit plus. […] Les pierres qu'ils ont taillées, les œuvres, les églises qu'ils ont fait, les travaux fins, les niches, les décorations de plafond, les peintures issues de racines…que vous l'acceptiez ou non, elles ont créé une œuvre ces personne. Il aurait fallu que l'héritage culturel se fasse. Mais non, on a tout couvert, on n'a pas voulu voir et ce sont des sujets difficiles pour nous. »*

La marginalisation du patrimoine chrétien s'effectue aussi au niveau administratif. Dans l'inventaire culturel[61] publié par la Préfecture de Nevşehir en 2009 et préparé par la Commission de Protection des Biens Culturels et Naturels et la Direction Régionale du Ministère de la Culture et du Tourisme, « sur les 645 monuments actuellement répertoriés, 14 sont de la période seldjoukide, 166 sont ottomans, 118 datent de la République. La majorité des 347 monuments restants est byzantine, mais n'est pas répertoriée comme telle, rendant l'utilisation peu aisée. Parmi les 166 monuments ottomans classés, seule une dizaine – une proportion infime – est présentée comme des monuments ayant appartenu à des communautés chrétiennes (des églises et quelques chapelles) » (De Tapia 2015).

3. Trajectoires patrimoniales : la nationalisation des biens chrétiens

L'invisibilisation des communautés chrétiennes commence durant les premières années de la République. L'année 1924 marque le début du « *türkleşme* », littéralement de la turquisation (Onaran, 2013).

La loi sur les villages est une des premières lois établies sous la République de Turquie. Votée en 1924, elle établie qu'un village est une agglomération dense ou éparse comprenant « des biens communs tels qu'une mosquée, une école, un pâturage, […] »[62]. Un village n'est pas considéré comme tel s'il a un lieu de culte quelconque, mais uniquement une mosquée, ce qui exclut les minorités chrétiennes, juives mais également les musulmans alévis. Le message est clair : la nation turque est musulmane et sunnite.

En Cappadoce comme dans le reste de la Turquie, les villes et villages changent de nom s'il a une connotation grecque ou chrétienne. Ainsi, le village de *Sinasos* devient Mustafapaşa, *Babayan* se transforme en Ibrahimpaşa, *Prokopi* devient Ürgüp, *Tzalela* devient Cemilköy et ainsi de suite.

Après la première guerre mondiale, la République de Turquie procède à une série d'expropriations : on ne redonne pas leur propriété aux membres des communautés chrétiennes qui reviennent de la guerre, mais on leur donne la valeur du bien en argent, mais à la valeur monétaire d'avant-guerre. L'objectif de cette stratégie est de faire augmenter les

[61] *Kültür Envanteri*, 2009, Préfecture de Nevşehir.
[62] Article 2 de la loi n°442 sur les villages (*Köy Kanunu*) « *Cami, mektep, otlak, yaylak, baltalık gibi orta malları bulunan ve toplu veya dağınık evlerde oturan insanlar bağ ve bahçe ve tarlalariyle birlikte bir köy teşkil ederler*. »

biens de la Trésorerie d'Etat et d'expulser les chrétiens de l'Anatolie, terre turque et musulmane (Onaran, 2013). Le gardien du complexe monastique de Keşlik raconte que son grand-père a pu acheter ces parcelles par ce que « après le *Mübadele* de 1924, après que les Rums soient partis, une très grande partie de ces terres sont devenues la propriété du village et ont ensuite été mises à la vente ».

Dans les années 1930, la vaste campagne « citoyen, parle Turc ! » est lancée, dans la continuité de la « turquisation », afin d'obliger les minorités non turques à parler turc en public. Après ces épisodes et bien d'autres, au Parlement on se félicite qu'à présent 99% de l'Anatolie est musulmane (Onaran, 2013).

Chapitre 8 – L'invisibilisation du patrimoine chrétien ottoman

1. Un patrimoine qui s'impose difficilement dans l'organisation territoriale et les circuits touristiques

1.1. Le destin des églises ottomanes

Entre les années 1945 et 1960, le patrimoine *rum* fait l'objet de destruction massive et de vandalisme dans toute la Turquie. Il s'agit encore d'asseoir l'identité turque et musulmane en Anatolie et on peut placer ces événements dans la continuité des événements du 6 et du 7 septembre 1955[63] et du conflit chypriote. Aujourd'hui, on compte 32 églises bâties de la période ottomane dans toute la Cappadoce, dont 9 dans la province de Nevşehir, et 12 dans la province de Kayseri, 7 à dans la province de Nigde et 4 dans celle d'Aksaray (Sevim, 2014).

On peut retracer l'évolution des églises de Mustafapaşa dans les archives photographiques publiées par E. Balta dans *Sinasos, Images and Narratives* (Balta, 2009). L'église des Saints Constantin et Hélène arbore son encore son clocher en 1924, tandis que sur la photo de 1959 il a disparu. De même, de la monumentale église des Taxiarques, entière en 1924, il ne restait plus qu'un pan de mur en 1951. Aujourd'hui, il ne subsiste plus rien de l'église.

[63] Saccage du quartier grec d'Istanbul qui détermina le départ de nombreux Rums d'Istanbul.



Photo 10 - Eglise des Saints Constantin et Hélène, 01/11/2017 (I. Ucbasaran)

Les églises des autres communes ont subi le même sort. Les deux églises monumentales de Saint-Basile et de Saint-Jean le Russe de Ürgüp ont disparu, la porte de cette dernière étant devenue la porte de la mairie de Ürgüp. Leurs pierres et tout ce qui se trouvait à l'intérieur ont été dispersés, souvent pillés ou vendus.

L'église de la Croix sacrée de Cemilköy n'a pas été détruite et son clocher reste encore. En revanche, tout ce qui se trouvait à l'intérieur aurait, semble-t-il, brûlé :

> *« Après le Mübadele, lorsque ces lieux furent abandonnés, l'église était si belle, il y avait un parquet et des fauteuils si travaillés… "Cassez ! Brisez !". Et les gens ont cassé, brisé. Même le maître d'école envoyait les enfants l'hiver en disant "les enfants, l'école est froide, allez à l'église briser et ramener quelques choses qu'on allume notre poêle"… Vous vous rendez compte ? Même dans l'église ils ont cassé le parquet, les meubles avec cet acharnement. Le maître envoyait les enfants, penses-y ! L'état d'esprit de cette époque… les gens étaient si tendus »*





Photo 11 - Eglise de la Sainte Croix à Cemilköy, 01/11/2017 (I. Ucbasaran)
Photo 12 - Vue de l'intérieur de l'église de l'Assomption, 11/06/2019 (I. Ucbasaran)

Certaines églises empruntent une autre trajectoire, comme celle de l'Assomption, située dans le quartier historique de Nevşehir, transformée en prison pour dissidents politiques. La

trajectoire la plus commune reste toutefois la reconversion de l'église en mosquée ou son abandon.





Photo 13 - Eglise du village de Suvermez, près de Derinkuyu, 06/06/2019 (I. Ucbasaran)
Photo 14 - Eglise Saint-Dimitrios à Gülşehir, 22/05/2019 (I. Ucbasaran)
Photo 15 - Eglise transformée en mosquée de Özlüce, 06/06/2019 (I. Ucbasaran)

A Soğanlı, on ne retrouve aucune église chrétienne ottomane bâtie, bien qu'il y en ait eu une. Elle a subi le sort des nombreuses églises qui ont disparu : ses pierres ont été démontées et redistribuées. La discussion animée des couseuses de poupées de Soğanlı témoigne de la confusion qui règne autour de ce qu'est advenu à cette église et aux autres :

> *« **F3 :** Il y a une vieille photo d'ici. […] Il y avait l'église Blanche* (Ak Kilise) *ici, tu vois ce truc blanc en face qui ressemble à une maison ? L'église Blanche était là-bas.*
> ***F1 :** Ah oui, la terre a tout recouvert là-bas.*
> ***F3 :** Non ! Ils ont emmené toutes ses pierres à Yeşilhisar.*
> ***F4 :** Non, ils les ont emmenées au hammam.*
> ***F2 :** Mais non, à la mosquée, à la mosquée. Au hammam et à la mosquée. »*

Selon un habitant de plus de quatre-vingts ans de Mustafapaşa, l'église des Taxiarques a été détruite à la dynamite : « ils l'ont détruite à la dynamite, elle était si solide ! […] A l'époque du *muhtarlık*[64] ils disaient "ça appartient à des Rums, détruisez ! Détruisez !" ». Meunier à l'époque, il raconte également comment ils ont troué le plafond de l'église des Saints Constantin et Hélène pour faire sortir la cheminée du moulin. L'église a eu de nombreux usages[65] dont salle de cinéma et dépôt.

1.2. Un patrimoine qui se fond dans l'espace

Malgré la destruction massive des églises ottomanes, il en reste de nombreux exemples et on pourrait penser qu'une fois sur place, il serait difficile de ne pas les apercevoir. Il est vrai que les Rums se sont rendus extrêmement visibles sur leur territoire au 18ème siècle, grâce à l'autorisation donnée par le Sultan Abdülhamid Ier en 1774 de construire de nouveaux lieux de

[64] Avant que Mustafapaşa ne devienne une mairie, le village était représenté par un chef de village, le *muhtar*.
[65] Voir le rapport de la Commission des Biens Culturels et Naturels de Kayseri daté du 19.11.1987 en annexe.

cultes non-musulmans (ce qui était interdit depuis 1453 par le Sultan Mehmet le Conquérant) (Pekak, 2009). Il semblerait donc impossible de manquer ces grands édifices. Pourtant, rien n'est fait pour les mettre en avant, pas même les initiatives les plus simples à savoir un panneau d'indication marron ou une affiche d'information. Dans le tableau ci-dessus, plusieurs caractéristiques propres à la mise en tourisme d'un patrimoine ont été évaluées afin de montrer comment ce patrimoine se positionne dans l'espace et face aux touristes.

Nom	**Lieu**	**Typologie**	**Trajectoire**	**Payant**	**Signalétique**	**Pann. info**	**Traduction texte**	***Kültür Portalı***	**Accès**
Cumhuriyet Camisi	Derinkuyu	Mosquée	Eglise à mosquée.	Non	Non	Oui	Non	Non	De jour
?	Özlüce	Mosquée	Eglise à mosquée.	Non	Non	Non	Non	Oui	De jour
Eglise de la Croix Sacrée	Cemilköy	Eglise	/	Non	Non	Non	Non	Non	Scellée
Eglise des Saints Constantin et Hélène	Mustafapaşa	Eglise	Multiples utilisations, aujourd'hui église.	Oui	Non	Non	Oui	Non	De jour
Eglise de Saint Théodore Trion	Derinkuyu	Eglise	/	Non	Non	Non	/	Oui	Scellée
Eglise de Saint-Dimitri	Gülşehir	Eglise	/	Non	Non	Non	/	Oui	Scellée
Eglise de l'Assomption	Nevşehir	Eglise	Eglise à prison. Aujourd'hui abandonnée.	Non	Non	Non	/	Non	Scellée
Eglise Saint-Basile	Konaklı	Eglise	/	Non	Oui	Non	/	Oui	Scellée
?	Kaymaklı	Eglise	/	Non	Non	Non	Non	Non	Scellée
?	Suvermez	Eglise	/	Non	Non	Non	/	Oui	Toujours ouverte
Clocher de l'église du Yukari Mah.	Nevşehir	Clocher	Eglise à école. Aujourd'hui abandonnée.	Non	Non	Non	/	Oui	Toujours ouverte

Tableau 3 - Tableau des caractéristiques de la mise en tourisme des églises bâties ottomanes

Des 11 églises chrétiennes ottomanes visitées entre 2018 et 2019, deux ont été transformées en mosquée, deux transformées en prison et école puis abandonnées, et enfin les sept autres sont restées des églises mais aucun office religieux ne s'y tient[66]. Seules des églises transformées en mosquée sont en bon état de conservation et visitables de jour. Les deux églises qui sont « toujours ouvertes » sont abandonnées et en état de ruine (voir la photo 4). De l'église transformée en école il ne subsiste que le clocher. Toutes les autres églises sont scellées. La seule église payante et qui fait donc l'objet d'une véritable volonté de mise en

[66] Ces églises ne sont plus des églises en fonction. Je dis que ce sont encore des églises parce que leur fonction n'a pas évolué dans le temps et que leur architecture est restée la même. Toutefois, avec une demande au préalable au Ministère de la Culture et du Tourisme, des messes peuvent être effectuées mais les autorisations données semblent quelque peu arbitraires (De Tapia, 2015).

tourisme est celle des Saints Constantin et Hélène qui est également la seule à avoir une traduction en turc et en anglais de l'épitaphe écrite en grec à l'entrée de l'église.

Seule l'église restaurée de Konaklı a un panneau marron sur la route qui indique l'église. Seule l'église transformée en mosquée de Derinkuyu a une petite notice informative à montrer aux touristes. Mais comme le signale A. De Tapia (2015),

> *« la notice de la Mosquée de la République à Derinkuyu ne précise à aucun moment que l'édifice a été construit au 19e siècle comme église avant d'être converti en mosquée en 1949. Dans la notice, seules les notions de "nef" ou d'"abside" rappellent l'origine chrétienne du monument. Ces termes peuvent suffire à des spécialistes en histoire de l'art ou en architecture mais ce sont là de bien minces indices pour le grand public peu accoutumé à ces notions d'architecture chrétienne. […] l'entrée de la salle de prière est quant à elle dominée par une longue inscription en grec (non traduite, contrairement à d'autres sites) elle-même dominée par une inscription en turc datant de la conversion du monument : "Si le conquérant de Sainte Sophie est le Sultan Mehmet, le conquérant de celles-ci [ces églises] est Mustafa Kemal [Atatürk]" ».*

Enfin, ce qui est le plus étonnant, c'est la présence 6 églises sur 11 (soit plus de la moitié) sur le Portail Culturel (*Kültür Portalı)*. Il s'agit d'une initiative du Ministère de la Culture et du Tourisme de recenser sur une plateforme internet grand public les biens culturels et les endroits à visiter en Turquie, le tout classé par région, époque, et différentes typologies qui rendent l'accès à l'information très aisée. Donc, 6 églises chrétiennes ottomanes se trouvent sur le *Kültür Portalı*. Il n'offre pourtant pas une visibilité majeure.

Le Kültür Portalı

Sur le portail culturel en ligne[67], seules 31 églises (byzantines et ottomanes confondues) sont recensées comme telles pour la région de Nevşehir, en plus de deux chapelles du côté de Suvermez et du clocher de l'église transformée en école à Nevşehir, sans information à part qu'ils datent de la période ottomane. Pour les églises transformées en mosquée, la fonction originellement chrétienne de celle d'Özlüce est explicitement signalée, tandis que pour l'église transformée en mosquée de Derinkuyu, on retrouve la même notice d'information technique qui se trouve à l'entrée du site sans que le mot église ne soit écrit.

Les autres églises ottomanes sont nommées de façon générique comme « église orthodoxe », « église » ou encore « église *rum* ». L'« église orthodoxe » se réfère à l'église Saint Théodore

[67] Consulté le 11/12/2018 : https://www.kulturportali.gov.tr/turkiye/nevsehir/anitlar

Trion de Derinkuyu. L'« église » est celle en ruine de Suvermez, et enfin l' « église rum » correspond à Saint-Dimitri de Gülşehir. Il faut donc cliquer dessus pour avoir plus d'information à leur sujet et les informations sont variables. Ce sont des fiches très techniques qui ont été rédigées, mais aucune ne donne le nom de l'église. Parmi les églises *rum*, celle de Mustafapaşa ne figure pas alors qu'il s'agit de la seule qui bénéficie réellement d'un projet de mise en tourisme.

1.3. Un patrimoine trop « conventionnel » pour le tourisme ?

Le 09/06/1997, le conseil municipal de Mustafapaşa vote une décision visant à vendre l'église des Saints Constantin et Hélène « parce que la mairie est trop endettée », soit environ dix ans plus tard après qu'elle ait été classée par la Commission des Biens Culturels et Naturels[68] et qu'un projet de restauration ait été voté en 1988[69]. Ce que la Commission a refusé. Cette décision du conseil municipal, très étonnante, remet en question la place de cette église dans le village. Est-elle encombrante au point qu'on veuille s'en défaire ? Dans les années 1990, Mustafapaşa n'est pas encore le village à succès des années 2000 connu en devenant le théâtre de feuilletons télévisés turcs. Il semble qu'à cette époque une mise en tourisme de ce patrimoine soit impensable : les yeux du monde entier sont rivés sur les églises rupestres byzantines. Evaluer le potentiel touristique et économique de l'église, dernier recours pour valoriser un patrimoine, ne semble pas avoir été envisagé.

Aujourd'hui, le village de Mustafapaşa est totalement intégré au système touristique de la région. Il se pose en destination au patrimoine « alternatif » dans une destination rupestre et byzantine, et est devenu « le principal lieu de résurgence du passé chrétien orthodoxe de la Cappadoce ottomane » (De Tapia, 2015). Cela est du en partie à la foison d'exemples remarquables d'architecture civile mais aussi aux nombreuses informations qui sont parvenues jusqu'à nos jours, grâce au livre et à l'album photos intitulé *Sinasos, la perle de l'Anatolie* (1924), préparé par les villageois avant de quitter leur village, conscients que leur culture allait disparaître avec eux.

Parmi les trois tours classiques de la région (le tour rouge, bleu et vert), le tour bleu est le seul qui passe par différentes localités anciennement habitées par les communautés chrétiennes orthodoxes, à savoir Ürgüp, Mustafapaşa, Cemilköy, Soğanlı et Kaymaklı. Il s'agit du seul qui

[68] Voir la décision en annexe.
[69] Voir la décision en annexe.

vise à présenter un patrimoine différent de celui rupestre et byzantin, puisqu'il passe par Taşkınpaşa pour montrer son *medrese*[70] de l'époque seldjoukide et par la cité antique de Sobesos, qui est pour le moment l'unique vestige romain retrouvé de la région. Bien que le tour bleu donne à voir une Cappadoce fort différente de la Cappadoce byzantine, les guides touristiques n'arrivent pas forcément à sortir du modèle établi depuis de longues années. Lorsque l'on devient guide régional ou national, pour la Cappadoce les guides doivent apprendre surtout à raconter les fresques, les moments de la vie du Christ, les différentes versions de l'évangile et les insertions apocryphes dans les représentations. Les conférences et les formations qui ont lieu en Cappadoce durant l'année sont centrées sur le patrimoine byzantin, et je n'ai pas vu à ce jour d'événement culturel à but pédagogique sur la Cappadoce chrétienne ottomane.

Ainsi, le tour bleu commence par une présentation de la géologie et de la formation de la Cappadoce, généralement à Ürgüp, devant les *Trois Belles*. Selon le niveau d'engagement du guide, la lecture du paysage rupestre de la ville peut intégrer une explication sur le déplacement des populations dans les *afetevleri* et les conséquences que cela a eu sur leur vie. Après Ürgüp, arrivée à Mustafapaşa où l'on présente son ancien nom Sinasos et l'histoire de l'Echange. C'est le seul et unique endroit où il en sera question. Dans les étapes suivantes du tour, on ne fait plus référence à l'histoire de l'Echange. On cherche surtout l'exotique : Soğanlı devient alors une étape à valeur « rupestre », où on n'évoque pas l'échange « parce qu'on en a déjà parlé avant et il y a d'autres choses à raconter »[71]. Pourtant les couseuses de poupées de Soğanlı se rappellent : « A la fin, ils sont partis d'ici ma petite. Atatürk a fini par les dégager d'ici. Ils sont partis d'ici en train, entre les animaux, entre les vaches. La plupart sont morts à l'intérieur. C'est d'ici qu'ils sont partis en dernier, c'était le dernier endroit ici, Soğanlı ».

Le tour continue ensuite vers les villes souterraines de Kaymaklı ou de Derinkuyu. Dans les deux cas, des églises chrétiennes ottomanes se situent à proximité des villes souterraines. L'église de Kaymaklı se trouve une rue derrière la ville souterraine mais elle est scellée et utilisée comme dépôt. Le dernier processus que l'on peut relever est l'invisibilisation à travers l'aménagement du territoire. A Derinkuyu se trouve la monumentale église de Saint Théodore

[70] Ecole coranique.
[71] Discussion avec une guide touristique du tour bleu.

Trion, tout proche de l'entrée de la ville souterraine. Immanquable, donc. Pourtant, lorsque les touristes arrivent sur place, ils sont directement dirigés vers la ville souterraine, « évitant soigneusement le principal monument ottoman de la ville » (De Tapia 2015). Pour relativiser cet « évitement », il est important de noter que si les guides officiels ne mentionnent pas l'église à leur groupe et qu'aucun panneau marron « culturel » n'indique l'église avec son nom, toutefois les vendeuses ambulantes qui vont de voiture en voiture sur le parking pour vendre des objets divers indiquent toujours que « la ville souterraine est par là, l'église est juste ici ». Ce qui nous montre qu'il n'y a pas de malaise parmi la population locale face à la présence de ce patrimoine chrétien.



Photo 16 - Eglise de Saitn Théodore Trion, 27/08/2019 (FIB Haber)

Finalement les Rums sont associés à Mustafapaşa, et le tour bleu ne peut se permettre de sortir autant des sentiers battus. Le tour ne fait même pas partie des 20 tours les mieux notés et achetés de Cappadoce sur TripAdvisor[72], sans doute parce que le patrimoine rum est finalement trop conventionnel pour une promotion de la destination qui se base sur l'onirique, les cheminées de fées et le troglodytisme. En 2020, les agences de voyage de Göreme ont décidé de transposer le tour vert qui allait jusqu'à Ihlara sur le tour bleu, justement parce que Soğanlı est un peu plus proche et que le trajet demande moins de dépenses. Le tour bleu a

[72] Consulté le 30/08/2020 : https://www.tripadvisor.fr/Attractions-g297980-Activities-c42-Cappadocia.html

donc vocation à devenir à l'avenir un tour beaucoup plus byzantin avec l'espoir de mieux le vendre et à moindre frais.

2. L'invisibilisation par le langage et le marketing touristique

2.1. Un patrimoine réduit à l'architecture vernaculaire ?

L'étude sur le contenu promotionnel a été menée sur les publications d'organisations officielles, telles que l'Agence de Développement (Ahiler), le Ministère de la Culture et du Tourisme et l'Association de services et d'infrastructures pour la région touristique de Cappadoce (KAP-HIB). Ce sont des brochures que l'on retrouve le plus souvent dans les points d'information, les hôtels et les aéroports.

Dans ces brochures, Mustafapaşa est l'unique village dont on évoque l'ancien nom grec, « Sinasos ». Comme évoqué précédemment, la commune est devenue la marque du christianisme ottoman et beaucoup de personnes, guides touristiques, élite intellectuelle ou villageois turcs, continuent de l'appeler par ce nom (ou *Sineson*, une autre variante du nom). En revanche, dans la brochure « Cappadocia in your pocket » de l'agence Ahiler, bien que tous les anciens noms d'Ürgüp soient cités, le nom grec Prokopi n'est pas évoqué. Et c'est le cas pour tous les autres villages ayant eu un nom grec. Dans cette même brochure, la présence des chrétiens orthodoxes est évoquée uniquement dans la présentation générale de Mustafapaşa lorsqu'il est question de présenter l'église des Saints Constantin et Hélène. C'est la seule fois où cela est évoqué sur les cent pages du livret de poche. Il y a toutefois une différence entre la version anglaise et française de la brochure. Dans la version anglaise, dans le chapitre « Ottoman Period », il n'est pas question du christianisme. En revanche, dans la version française, on peut lire : « les Ottomans sont restés très tolérants vis-à-vis du christianisme. L'église de Constantin et Hélène à Ürgüp/Sinasos du XVIII ème siècle, l'église de Dimitrius à Gülşehir du XIX ème siècle et l'église orthodoxe de Derinkuyu sont les plus beaux exemples de la période ». Cette différence est sans doute due aux ajouts du traducteur de la brochure initiale, professeur d'histoire de l'art spécialisé en art byzantin.

Si l'on ne montre aucun patrimoine monumental de la période ottomane, on notera en revanche qu'il y a une conscience de l'existence d'un patrimoine architectural ottoman et civil, propre à la Cappadoce. Généralement une page ou deux y sont dédiées dans les brochures qui se veulent plus complètes. Toujours dans la brochure de l'agence Ahiler qui est la plus complète sur la Cappadoce, les exemples n'évoquent que l'architecture de Mustafapaşa et de

Ürgüp. Les maisons des Rums sont présentées, sans évoquer le nom de la communauté, comme des exemples d'architecture civile. L'exemple donné d'architecture civile à Ürgüp est en réalité un exemple d'architecture intérieure, d'une niche typique présente dans les maisons rums. Mais aucune explication n'est donnée.

L'architecture vernaculaire est également la plus visible et mise en scène sur le territoire. On retrouve régulièrement des inscriptions du type « Greek House », « Ancient Greek House » et d'autres dérivés qui signalent l'origine rum de la demeure. Ces grands *konaks* sont généralement transformés en hôtels ou en restaurant, comme le fameux « Old Greek House » qui a été la scène de la série *Asmalı Konak* (La demeure aux vignes) qui a rendu Mustafapaşa nationalement connu. Ces grandes demeures font l'objet de rachat et de restauration, généralement à but touristique, qui permet une réhabilitation des lieux. Ces inscriptions placardées à l'entrée des maisons montrent que la présence des communautés chrétiennes et l'histoire de l'échange ne sont pas (ou plus) taboues pour la société mais plutôt du côté de ceux qui détiennent le discours officiel.

Aujourd'hui, on constate une évolution dans ce qui est considéré comme « patrimoine » sans pour autant être un vestige byzantin, et même du côté du discours officiel puisque la valorisation de ce patrimoine prend de plus en plus d'ampleur (comme nous le verrons dans la partie suivante). Cela crée alors une tension entre la reconnaissance de la valeur historique et patrimoniale des exemples d'architecture civile, et la difficulté de parler librement de la cohabitation des communautés chrétiennes et musulmanes et de l'Echange dans les brochures touristiques.

2.2. Quand on parle de Rums

L'invisibilisation est un construit qui prend également place dans la langue. Le premier exemple relève des termes employés dans la littérature académique aussi bien du côté turc que du côté grec. Comme le relève A. De Tapia (2015), le terme *post-byzantin* pour parler des communautés chrétiennes présentes en Anatolie durant l'empire ottoman est « porteu[r] d'une idéologie forte, qu'elle soit utilisée dans le contexte grec ou dans le contexte turc ». Dans la littérature grecque, le terme permet de marquer une continuité de la présence grecque en Anatolie depuis l'Antiquité. Dans ce cas, loin d'une invisibilisation, le terme tend à visibiliser et légitimer les communautés grecques orthodoxe sur le territoire turc, dans le vaste

« l'espace géographique grec »[73] dans le sillon de la *Megali Idea*. En revanche, dans son usage turc, le terme post-byzantin permet de rattacher ces communautés chrétiennes à leur passé byzantin « décadent », mais aussi de les positionner comme des « restes » de byzantins qui seraient encore présent en Anatolie mais bien plus minoritaires que la communauté musulmane, ce que A. De Tapia appelle une façon de « des-ottomaniser » ces populations. Dans l'usage turc donc, *post-byzantin* est un terme commode qui permet d'évoquer les chrétiens tout en restant dans le sillon des récits nationaux turcs : les maintenir à l'écart du passé national anatolien tout en marquant l'altérité profonde qui sépare ces deux peuples.

Le second exemple relève d'une évolution des termes dans la langue orale et témoigne du dédain porté au patrimoine des communautés chrétiennes et qui s'inscrit également dans le processus d'invisibilisation. Il s'agit du nom turc donné au complexe des églises de l'Archange Gabriel et de Saint-Stéphane : *Keşlik Manastırı*, le monastère de Keşlik. « Manastır » est un mot transparent ici, et signifie « monastère ». C'est le terme de *keşlik* qui nous intéresse. Un monastère est un lieu habité par des moines, que l'on appelle *keşiş* en turc. Le complexe monastique semble alors porter le nom de « monastère des moines », ce qui aurait donné *keşişlik manastırı.* Pourtant il s'appelle le monastère de *keşlik*, qui n'est rien d'autre que la forme verbale de *keş*, qui signifie en argot selon la Fondation Turque pour la Langue[74] ivrogne ou fumeur de hachich. Dans les deux cas, le mot à une forte connotation d'addiction. Ce monastère autrefois abandonné a ainsi été rebaptisé localement comme « monastère de l'addiction » ou « monastère de la prise de drogue » plus littéralement. Ce glissement sémiotique révèle peut-être d'une part la vision très négative que se faisaient les musulmans des communautés chrétiennes, mais peut-être aussi les pratiques qui se sont instaurées en ces lieux abandonnés de tous.

Enfin, le dernier exemple revient à ce qui a été évoqué en première partie, à savoir l'utilisation de termes péjoratifs chrétiens pour insulter et rabaisser quelque chose ou quelqu'un. M. Şenel (2012) relève que l'insulte la plus courante à Nevşehir est « graine de Rum », à Niğde « sperme de Grec », à Kırşehir « graine d'Arménien » tandis qu'à Kayseri sept différentes insultes qui visent surtout les Arméniens sont employées. Cet exemple rejoint celui évoqué

[73] Termes employés par les auteurs de la *Nouvelle Géographie* (*Geographia Neoteriki*), Daniel Philippidis et Grigorios Konstantas qui espéraient « aider les Grecs à acquérir […] une conscience de l'espace géographique grec » (Anagnostakis & Balta, 1994)
[74] *Türk Dil Kurumu, TKD*.

précédemment qui, par l'emploi du mot « gâvur » et d'autres termes très péjoratifs vise à insulter volontairement une ethnie, surtout l'Autre chrétien, et à la mettre à distance de la majorité musulmane sunnite.

3. Un patrimoine victime des nouveaux projets urbains et touristiques

3.1. La transformation urbaine ou comment faire place au neuf

Le centre historique de Nevşehir était composé d'anciens quartiers rums. Considéré comme paupérisé et devenu dangereux, un projet de régénération urbaine est planifié en 2005 par TOKI. TOKI est l'administration du logement collectif qui érige des barres d'immeubles dans toute la Turquie. J.-F. Pérouse (2013) analyse remarquablement la politique autoritaire du logement et de la politique urbaine menée par cette administration. Depuis 2004, TOKI déploie une politique de transformation urbaine dans tout le pays et avec une modification de la loi en février 2011, l'administration a le droit d'élaborer les plans d'aménagement dans les zones de transformation urbaine.

Ainsi, en 2009 débutent les travaux d'assainissement du centre historique de Nevşehir qui va accueillir de nouvelles maisons modernes TOKI. Dans le quartier, 39 édifices sont « classés » par la Commission de Protection des Biens Culturels et Naturels. En 2011, un premier académicien lance l'alerte dans un article visant à prévenir que maisons, fontaines, hammams et églises risquent d'être fortement endommagées par le projet (Bayrakal, 2011). En effet, afin de pouvoir appliquer ce projet, les autorités locales n'ont pas hésité à « faire tomber » la zone de site de 1er degré au 3ème degré. Décision qui est suivie d'un nouveau déplacement de population : 11 quartiers sont vidés dans le courant de l'année 2012[75] et les habitants sont relogés en périphérie de la ville. Ce sont plus de 2400 édifices qui sont rasés pour faire place au projet de modernisation. En 2018, une étude menée par E. Eranıl et H. Halaç (2018) confirme les préoccupations formulées en 2011 : des 39 biens classés seuls 18 sont encore debout. On peut apercevoir les fondations de 6 édifices détruits, tandis que 13 édifices ont complétement disparu. Sept mois après avoir fait le premier terrain d'étude, les auteurs remarquent que de nouveaux édifices ont encore disparu. La transformation est rapide.

La destruction massive de maisons historiques qu'engendre le projet provoque le rassemblement de manifestants et la publication de nombreux articles dans la presse qui

[75] « La destruction autour du château continue », 27 août 2012, Arkitera, https://www.arkitera.com/haber/kale-etrafinda-yikim-suruyor/

accusent le maire de détruire l'histoire. Après de nombreux rebondissements dans l'affaire[76], le maire est obligé de stopper l'opération qui devait accueillir les TOKI, et la nouvelle tombe dans les journaux : on aurait découvert la plus grande ville souterraine de Cappadoce. Cette « découverte » (amplement remise en question par la communauté scientifique) donne alors lieu à une nouvelle interprétation de l'affaire : on n'agit pas pour détruire, mais pour faire ressortir à la surface du patrimoine plus ancien. Parmi les projets qui ont défrayé la chronique, il était question de reconvertir cette nouvelle « ville souterraine » en centre touristique accueillant hôtels, centre commercial, restaurants, etc. Finalement, l'optique était de recréer une centralité touristique uniquement vouée à la consommation, un non-lieu par excellence, sans mémoire ni esprit du lieu après le déplacement des populations et la destruction de l'architecture civile. Aujourd'hui, aucun de ces projets n'a avancé et la transformation urbaine a laissé le squelette béant du centre historique de Nevşehir.

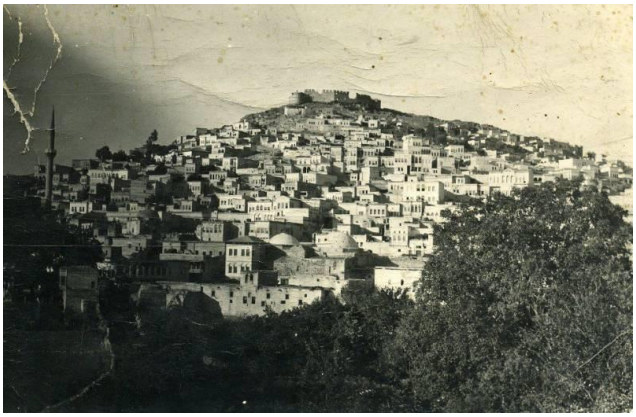


Photo 17 - Quartier historique de Nevsehir, date de la photo inconnue (FIB Haber, 22/05/2020)



Photo 18 - Photo parue dans l'article du Hürriyet le 13.03.2018[77]

[76] « Le Maire de Nevşehir Ünver : "On ne détruit pas l'Histoire mais on la révèle" », 06/02/2016, https://www.haberler.com/nevsehir-belediye-baskani-unver-tarihi-yikmiyor-8133770-haberi/

[77] Lien de l'article : https://www.hurriyet.com.tr/kampus/nevsehirde-dunyanin-en-buyuk-yeralti-sehri-ziyarete-aciliyor-40770213

3.2. Un projet touristique en territoire *rum*, un nouveau non-lieu ?

Un projet d'un autre genre touchant au patrimoine chrétien ottoman de Mustafapaşa est en train de se préparer. En Mars 2019, KAP-HIB (l'Association de services et d'infrastructures pour la région touristique de Cappadoce, directement liée à la Préfecture de Nevşehir) propose à l'Agence de Développement Ahiler un rapport de faisabilité pour le projet « Mini Kapadokya ».

Ce projet vient se positionner dans la continuité du projet de musée à ciel ouvert de la Vallée des Monastères en proche périphérie de Mustafapaşa, « porté par le maire de Mustafapaşa […] et [qui a] donné lieu à la restauration du monastère de St. Nicolas, dont une grande partie de l'architecture actuelle date de l'époque ottomane. Le monument restauré au début des années 2010 et a été inauguré le 27 mai 2012, en présence du patriarche œcuménique de Constantinople, et le musée à ciel ouvert a été homologué par la Direction du comité régional de la protection du patrimoine de Nevşehir » (De Tapia, 2015). Depuis, l'ancien maire de Mustafapaşa est devenu le directeur de KAP-HIB en 2014 (après que Mustafapaşa ait perdu son statut de mairie) et il continue de porter des projets pour sa commune mais cette fois avec le soutien de la Préfecture de Nevşehir. Initialement, le projet du nouveau musée à ciel ouvert, la restauration du monastère de Saint-Nicolas et la promesse de restauration des autres églises semblaient de bon augure : le tout promettait de renouer avec le patrimoine chrétien ottoman de la commune et « le maire de Mustafapaşa déclar[ait] clairement vouloir attirer un tourisme religieux tourné en particulier vers les visiteurs venus de Grèce (TRT Türk 25/06/2013) » (De Tapia, 2015).

Le logo du nouveau projet arbore « Mustafapaşa – Sinasos » témoignant de la volonté d'ancrer le projet dans la culture et le patrimoine chrétien ottoman. Pourtant, le projet semble assez confus. Dans sa présentation (*Partie 3.1. L'objectif du projet*) on peut lire « Mini Kapadokya vise à offrir aux visiteurs toutes les spécificités de la région réunies en un seul endroit ». En réalité, comme on peut le constater sur la « carte touristique » ci-dessous, le projet reprend surtout les codes des centres touristiques byzantins par excellence mais appliqués à la proche périphérie de Mustafapaşa.



Photo 19 - Extrait du rapport de faisabilité du projet Mini Kapadokya. "Carte touristique" du projet, annexe 12 (KAP-HIB & Ahiler Kalkınma Ajansı, 2019)

Le projet joue sur plusieurs registres « cappadociens » : l'ouverture au public d'une ville souterraine (sans doute la plus cappadocienne des thématiques aujourd'hui), d'un ranch, la possibilité de faire un vol en montgolfière, la présence de pigeonniers, de formations rocheuses et d'églises rupestres. La particularité de ces églises rupestres, c'est qu'elles étaient utilisées par les chrétiens de Mustafapaşa avant l'Echange et qu'elles ne sont pas décorées de fresques byzantines. Il s'agit d'un excellent condensé de la Cappadoce que le projet tente de mettre en œuvre. Mais ce n'est pas tout. Avant de voir la première église et les espaces naturels, le visiteur va d'abord arriver face à un grand parking. Ensuite il passera devant un « complexe de shopping » et des points d'information aménagés en amphithéâtre. Après avoir vu le monastère de Saint-Nicolas, le visiteur entrera dans un musée du tapis et plus loin il se retrouvera face à un amphithéâtre gréco-romain. Il passera par un point de vente « d'objets locaux » avant d'arriver sur la terrasse panoramique avec vue sur le ranch et la montgolfière.

Avec le musée du tapis et les amphithéâtres gréco-romains, en plus d'offrir un condensé de la Cappadoce touristique, le projet tente d'offrir un condensé des symboles de la Turquie, quitte à créer une confusion des genres… et à passer à côté du patrimoine chrétien ottoman.

Un tel projet touristique, sous couvert de valorisation patrimoniale, risque surtout de vider les lieux de leur sens. Organiser un tel parcours de visite pour les touristes, avec plus d'espaces

d'achat et d'activités ludiques que de points culturels (cinq lieux de culte à visiter contre sept attractions touristiques), vise avant tout à vouloir leur faire consommer un espace grâce à ces activités. L'envergure même du projet, des aménagements et des infrastructures dont il va nécessiter interroge également sur la consommation des sols en zone de site naturel et urbain. La photo ci-dessous a été prise du le monastère de Saint-Nicolas, le point 9 sur la carte touristique du projet.



Photo 20 - Vue depuis la terrasse du monastère de Saint-Nicolas sur le reste de la vallée, 01/02/2020 (Sözcü)

Avec un tel projet, il semblerait que la valorisation du patrimoine chrétien ottoman ait servi de prétexte les premières années pour amorcer un projet de plus grande ampleur qui, semble-t-il, ne lui laissera que peu de place au bout du compte.

4. Quelles perspectives pour le patrimoine *rum* ?

Cette sous partie aurait dû faire l'objet d'un chapitre à propos des initiatives de patrimonialisation et des débuts du tourisme de mémoire en Cappadoce. Toutefois, l'insertion du patrimoine rum dans les projets de patrimonialisation en Turquie et les dynamiques de tourisme des racines ont fortement ralenti depuis dix ans. Cela aurait été une erreur de ne pas évoquer ces formes de tourisme culturel et mémoriel qui ont directement touché le patrimoine chrétien ottoman autour des années 2010. Mais n'ayant pas pu mener ma recherche auprès des touristes transnationaux, je ne pourrai pas m'avancer sur ces sujets.

En 2019, les Grecs ne sont venus que quelques jours pour la Pâques orthodoxe, et il y avait peu de groupes. En 2020, l'épidémie du Covid-19 battait son plein au moment des fêtes religieuses et les vols étaient interdits en Turquie.

Le tourisme de mémoire a commencé vers la fin des années 1990 avec la redécouverte de la mémoire de l'échange (Anastassiadou, 2015). Pour les Grecs, la Cappadoce est le territoire qui enferme la mémoire des échangés et le témoignage de la splendeur de l'hellénisme oriental au Moyen-âge (Bruneau, 2002). Le mouvement prend de l'ampleur et le Patriarche Bartholomé vient régulièrement célébrer des offices à Mustafapaşa et dans d'autres communes de la région lorsque de nouvelles églises sont restaurées.

A l'époque où ces messes avaient lieu, le public était surtout composé d'échangés et de descendants d'échangés. Ces cérémonies ont une action aussi bien sur les descendants des échangés *rums* que sur les descendants des échangés musulmans des Balkans. Pour les locaux, la réappropriation, le temps d'une messe ou d'une cérémonie, des ruines orthodoxes permet de renouer avec des pans de leur propre mémoire collective, jusque-là enfouie (Anastassiadou, 2015). Pour les enfants et petits-enfants des échangés *rums*, c'est le soulagement de pouvoir mettre en images « leurs représentations mémorielles, construites uniquement à partir des récits des aïeux » (Anastassiadou, 2015). Pour les Grecs qui se déplacent en Turquie et participent aux cérémonies organisées par le patriarcat œcuménique, il s'agit d'un retour à la « patrie perdue », au *memleket*. Ce pèlerinage identitaire est dépourvu de toute volonté de reconquête : beaucoup ont recherché la maison familiale et ont rencontré les nouveaux habitants, mais aucun n'a revendiqué son droit sur les biens (Anastassiadou 2015).

Dans ce rituel de réoccupation de l'espace, le temps d'une cérémonie ou d'une visite de maison, s'opère une réappropriation de l'espace. Avec leur présence, les descendants d'échangés montrent leur intérêt pour la mémoire *rum*, et rendent justice aux *Rums* longtemps privés de leur mémoire. En d'autres termes, les communautés chrétiennes faisaient partie de ceux qui n'avaient qu'une « mémoire vivante », c'est-à-dire un passé et une histoire qui ne peuvent s'inscrire que sur les corps et être transmis par la parole pour pouvoir exister, contrairement aux membres dominants et légitimes de la société qui ont accès à « conservatoire de l'espace » et qui ont droit à une « mémoire morte », c'est-à-dire un passé qui s'inscrit dans les espaces, les choses et les écrits (Verret, 1995).

Plusieurs rencontres et festivals s'organisaient également pour célébrer l'amitié gréco-turque (De Tapia, 2015), mais il ne s'agit plus d'une réalité aujourd'hui.

L'étude de la marginalisation du patrimoine chrétien ottoman nous montre qu'à cause des récits nationaux, des tabous et des animosités qui entourent le concept même de christianisme, il est difficile d'intégrer le patrimoine chrétien « récent » dans une réelle dynamique touristique. La mémoire de l'Echange semble parfois moins difficile et moins taboue de la part des habitants de la Cappadoce que des représentants des institutions étatiques. La troisième hypothèse est donc en partie vérifiée : la destination étant prise dans un tourisme systémique et dans le récit national actuel, l'intégration du patrimoine rum semble impossible uniquement du côté des acteurs nationaux. Localement, le patrimoine n'est pas si dérangeant tant qu'il peut être mis en tourisme et garantir un revenu économique.

Face à ces deux Cappadoces et aux faibles actions gouvernementales pour tenter de protéger, sauver de la destruction ou intégrer pleinement ces *autres* patrimoines, d'autres acteurs se mobilisent. Ce sont des individus locaux, des gens des villes (Istanbul, Ankara, etc.) ou encore des étrangers qui se sentent concernés par la patrimonialisation de la région et qui n'acceptent pas la marginalisation d'un pan de la culture anatolienne au profit d'une autre. Ils développent alors une rhétorique, une expertise, des instruments et des projets pour dépasser l'espace de consommation vendu par les opérateurs touristiques.

Pourtant, ils sont eux-mêmes animés par des objectifs différents, souvent à but touristique.

Partie 4 – Sortir de la Cappadoce byzantine, réflexions et réflexivités territoriales

Dans cette partie, nous aborderons un aspect particulier des dynamiques de conservation du patrimoine matériel et immatériel de la Cappadoce. Voyant le paysage et les patrimoines s'éroder peu à peu, de nombreuses initiatives locales, indépendantes des autorités publiques, vont développer des projets ou encore des stratégies pour palier le peu d'initiatives de l'Etat. Nous appellerons ces acteurs des « **conservateurs informels** ». Il en existe une myriade que l'on peut distinguer par la variété des patrimoines matériels et immatériels qu'ils tentent de faire protéger et par la variété de leurs actions. Ces acteurs développent une rhétorique qui permet de justifier leurs actions et leur appartenance à ce territoire. A l'issue de la discussion entre les différents niveaux de conservation informelle et de ce qu'ils impliquent en tant que légitimité sur le territoire et de conscience patrimoniale, la symbolique que revêt le territoire pour les différents acteurs sera discutée plus en profondeur à travers la notion de haut lieu et de haut lieu touristique.

Chapitre 10 – « Si je ne le fais pas, qui va le faire à ma place ? »

1. La présence absente de l'Unesco

La « présence absente » de l'Unesco a été théorisée par D. Berliner et M. Istasse dans une étude sur la complexification des centres historiques de Fès au Maroc et de Luang Prabang au Laos après qu'ils aient été inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Ce phénomène se traduit par la visibilité de l'institution dans l'espace public, le fait qu'il soit utilisé comme un argument d'autorité culturel (et commercial) d'une part, et de l'autre par son invisibilité ou opacité autour de ce qu'est l'Unesco et le rôle qu'il doit assumer dans ces espaces propulsés sur la scène internationale (Berliner & Istasse, 2013).

1.1. « 94% des locaux ne savent pas »

En Cappadoce, il s'agit d'une réalité du territoire. Les panneaux de route et ceux qui sont à l'entrée des musées à ciel ouvert, des églises ou des villes souterraines arborent fièrement un panneau très reconnaissable à sa forme, avec la date de l'inscription du patrimoine.



Photo 21 - Panneau "World Heritage" à l'entrée de l'église rupestre El Nazar, non loin du Musée à ciel ouvert de Göreme

Mais il s'agit du seul marqueur visible laissé par l'institution. Pour le reste, le rôle de l'institution reste opaque pour les habitants. Dans le rapport du Comité National de Turquie pour l'Unesco réalisé en 2009, une étude de terrain a révélé que 94% des locaux ne savait pas qu'ils se trouvaient dans un site du patrimoine mondial. Parmi les interrogés on compte des vendeurs à la sortie des villes souterraines de Kaymaklı et de Derinkuyu, un employé de musée et des chefs de village (*muhtar*). Le Directeur du Musée de Ürgüp ignorait totalement que les

sites de Karlık, Karain et Yeşilöz étaient sous sa responsabilité (Unesco Türkiye Millî Komisyonu, 2009). Afin de nuancer les résultats effarants mis à jour dans cette étude, il est important de noter que l'étude a été menée sur des sites qui sont soit en marge de la mise en tourisme (Karlık, Karain, Yeşilöz) soit en coupure avec le reste de la commune (Derinkuyu, Kaymaklı). C'est le résultat concernant les quatre habitants de Göreme qui est étonnant et difficilement justifiable. Il ne s'agit toutefois que de quatre personnes. J'apporte ici de nouveaux points de vue de la population locale afin d'enrichir les nuances qu'il existe dans les perceptions de l'Unesco et l'opacité qu'il règne autour. Pour une jeune employée d'agence de voyage à Göreme, l'Unesco est un argument de vente mais aussi de garantie de sécurité pour les voyageurs étrangers. Il est intéressant de voir qu'elle n'envisage pas l'Unesco de façon « classique », à savoir une institution censée protéger le patrimoine envers et contre tous, mais plutôt comme un label international qui garantit des standards occidentaux : « pour un endroit, étant donné l'Unesco est un lieu *(sic.)* mondialement connu, lorsqu'il est amené à être conservé cela éveille la curiosité des gens qui viennent pour voir. Et ils se sentent plus en sécurité ». Pour le gardien du complexe monastique de Keşlik, que l'on peut considérer comme un site en marge du territoire touristique dans un village de 200 habitants, l'Unesco représente une équipe de restaurateurs internationaux. L'église qu'il garde n'est pas inscrite sur la liste du patrimoine mondial mais a fait l'objet d'une restauration dans les années 1990[78].

1.2. Attirer l'attention de l'Unesco

La présence absente se manifeste par un second biais, majoritairement par une tranche de la population qui a un niveau d'étude supérieur. Il s'agit de l'incompréhension de l'inaction de l'Unesco face aux dérives du tourisme. Aussi bien pour la rédactrice du magazine touristique que pour un ancien président d'association de protection et promotion du patrimoine originaire d'Avanos, l'Unesco est une organisation passive avec un siège national qui ne fonctionne pas. Cet habitant d'Avanos déplore le manque d'action de la façon suivante :

> *« Moi, ce que je dis à l'Unesco c'est "s'il-vous-plaît, occupez-vous d'ici. Votre siège d'ici ne fonctionne pas". Le siège de l'Unesco Turquie de fonctionne pas. La Cappadoce est un site qui a été inscrit selon quatre critères. Mais il n'y a pas de contrepartie. Tous les jours ils la détruisent cette région ».*

[78] Je n'ai pas trouvé de référence exacte de l'équipe qui a restauré l'église de l'Archange, mais le gardien affirme qu'il s'agit de l'Unesco. Doit-on y voir une énième preuve de la méconnaissance et de l'opacité qui entoure l'institution ?

De même pour la rédactrice du magazine qui affirme avoir écrit à l'Unesco à plusieurs reprises sans avoir de réponse. Ces personnes, qui se sentent responsables du sort du patrimoine de la région, ont une attitude active sur le territoire. Leurs appels à agir restant sans réponse, il se crée une distance entre les protecteurs locaux et l'Unesco. Finalement, seul le professeur de géographie de l'Université d'Ankara qui a préparé le rapport de l'Unesco de 2009 sait que l'institution n'a aucune responsabilité envers la région.

Ce manque d'action, aussi bien de la part de l'Unesco que des institutions véritablement responsables de la gestion du patrimoine amène les locaux à développer une expertise sur la patrimonialisation des lieux, les modalités de conservation, de valorisation et de mise en tourisme. On peut distinguer deux types d'action principales : les initiatives individuelles qui souhaitent avoir un impact sur un espace très localisé, et les initiatives plus importantes qui ont vocation à dépasser l'espace de l'action menée, ce que nous verrons dans les deux parties suivantes.

2. Les initiatives locales et individuelles

2.1. S'engager dans la conservation

La conservation et la restauration d'églises d'habitations dépend bien souvent de la bonne volonté des autorités locales… lorsqu'elles sont sollicitées par les citoyens. Ce concept de conservateur informel peut régulièrement se déceler dans le discours des personnes en Cappadoce. Par exemple, dans un entretien mené avec un guide touristique national, lorsque je lui ai demandé si selon lui il y avait des évolutions dans les politiques de conservation en Cappadoce, il a tout naturellement répondu : « il y a des gens qui essayent de restaurer certaines choses, qui font même des investissements. Ils le font en connaissance de cause ». Dans sa réponse il n'est pas questions de la politique des autorités qui évolue, mais bien des actions individuelles, de personnes qui ont plus conscience que l'Etat de la valeur du patrimoine cappadocien.

Le gardien du complexe monastique de Keşlik est le propriétaire des parcelles qui entourent les formations rupestres qui ont été excavées entre le 8ème et le 11ème siècle. Avant que le cadastre de la région ne soit refait dans les années 1970 et que les formations rocheuses ne deviennent propriété de l'Etat, les églises faisaient également partie de la propriété de sa famille. Serait-ce ce changement majeur qui a éveillé en lui une conscience patrimoniale ? En effet, c'est lui-même qui réclame que les deux églises soient protégées :

« Dans les années 1975-1976, pensez-y c'était il y a 42 ans, j'ai envoyé de nombreuses requêtes aux Directions des musées[79] en disant que ces lieux nécessitent une protection, une protection urgente parce qu'ils s'écroulent de jour en jour, ils se délabrent et tombent en ruine. J'ai écrit des requêtes en disant que j'étais prêt à m'engager dans la protection de ces lieux, que je me portais volontaire dans cette tâche. Je n'ai pas eu de réponse. J'ai écrit trois ou quatre requêtes très sérieuses, mais ils n'ont répondu à aucune. En 1979 je suis rentré de l'armée et j'ai à nouveau écrit. Mais pas de réponse. J'ai réécrit en 1980, pas de réponse à nouveau. J'ai laissé tomber et j'ai commencé à travailler dans les hôtels. […] En 1987, alors que je travaillais, la sous-préfecture de Ürgüp s'est rendu compte de la valeur de ces lieux et ainsi le travail de nettoyage a commencé ».

Depuis les années 1990, il est devenu le gardien des lieux mais également le guide et le promoteur. Il a installé les premiers panneaux de route dès le village de Mustafapaşa, 11 km au nord du site, afin d'attirer les visiteurs. Ses efforts pour promouvoir le site son remarquables : il n'existe pas un seul article sur internet, dans les livres ou dans les journaux qui n'évoquent pas le monastère de Keşlik sans parler de son gardien.

2.2. Partager son expertise

Dans le cadre du Chapitre 26 de l'Agenda 21 (Nations Unies, 1992), avec la mairie de Mustafapaşa et l'aide d'une « starchitecte » de Cappadoce, S. Aytaş (auteure du livre sur le *Mübadele* à Mustafapaşa) a préparé un livret sur les bonnes et les mauvaises pratiques de restauration des habitations traditionnelles *rums* et turques du village de Mustafapaşa. Le public visé sont les habitants du village propriétaires d'édifices historiques inscrits ou non[80]. Le but est de vulgariser et de familiariser les habitants avec les contraintes imposées par les lois de régulation sur la construction en zone de site. Le titre du livret utilise un « nous » inclusif : « Ce que *nous* devons savoir pour protéger Mustafapaşa », afin d'éveiller un sentiment de responsabilité et d'appartenance au village. On peut également y voir un moyen de rendre l'exercice moins formel et plus proche de la population en employant un langage plus oral et plus courant. Beaucoup de Cappadociens ne comprennent pas ce qu'est une zone de site imposée par le Ministère de la Culture et du Tourisme, ils sont distants (et peut-être

[79] Les Directions Muséales sont rattachées au Ministère de la Culture et du Tourisme. Elles existent à l'échelle des préfectures et des sous-préfectures.

[80] Il s'agit du statut de *tescilli* ou *tescilsiz* en turc. Le mot signifie littéralement « inscrit ». Dans le vocabulaire légal, le terme fait référence à une construction inscrite pour sa valeur historique et architecturale par le Comité de Protection des Biens Culturels et Naturels, et en conséquence qui ne peut pas faire l'objet de modification ou de restauration sans demande d'autorisation au préalable.

tenus à distance ?) de ces régulations patrimoniales et ils se sentent dépossédés de leurs propriétés, à l'instar des habitants de Fès et de Luang Prabang (Berliner & Istasse, 2013). Afin de combler cette distance, les auteurs du livret ont dirigés des ateliers directement dans les *kahve*[81] du village pour s'assurer de toucher tous les habitants, même ceux qui n'ont pas accès à la culture patrimoniale. La raison qui a motivé cette initiative est le manque de prise en considération de l'architecture vernaculaire si particulière de Mustafapaşa par les conservateurs officiels : « c'est moi qui vis ici, qui mange cette nourriture, qui respire cet air, qui marche dans ces rues, qui connaît ces gens. Si ce n'est pas moi qui le fait, qui le fera pour moi ? ». Ceci pour dire que si les civils ne se responsabilisent pas, des pans entiers de la culture anatolienne risquent de disparaître. Mue par ce sentiment d'urgence, S. Aytaş n'a de cesse d'archiver les chants, les contes et les plats traditionnels que les *muhacir* ont amené avec eux lors du *Mübadele*.

Certains habitants ont développé une véritable expertise de la restauration des habitations historiques et des procédures administratives pour faire valider son dossier. Un habitant d'Avanos raconte que « la majorité de la population ne connaît pas ces procédés bureaucratiques […] ils ont tout fait pour les gens n'en voient pas le bout ! C'est plein de pièges. Il faut débloquer tout ça. Je suis plutôt bon sur ce sujet, c'est moi qui prépare toutes les requêtes et les papiers administratifs de ces gens. Je fais cela aussi. J'aide, je montre la voie, je l'ouvre, et s'il le faut je m'y engouffre. Je rentre dans le tas et j'aide les gens, je ne le fais pas que pour moi. […] Il faut que j'aide ». Cet habitant a développé toute cette expertise grâce aux maintes activités qu'il a exercées, dont la plus importante a été l'« activisme culturel » mené pendant plusieurs années dans la région. Il a créé une association de protection du patrimoine de Cappadoce qui visait à signaler les patrimoines en danger, parfois les sauver, mais aussi dénoncer les pratiques destructrices pour le patrimoine et souvent illégales. Ses actions les plus connues sont les rassemblements de protestation lors de la destruction du quartier historique *rum* de Nevşehir et les nombreux procès ouverts contre les autorités locales pour avoir autorisé la construction d'immeubles ou d'hôtels en zone de site naturel ou archéologique de premier degré.

[81] Il s'agit de cafés turcs généralement situés sur la place principale du village et fréquentés uniquement par des hommes, généralement retraités, qui s'y retrouvent toute la journée pour jouer au backgammon, discuter ou regarder la télévision. Il s'agit d'une pratique et d'un lieu inhérents à la culture turque et à l'organisation spatiale (genrée) des villages. (Emge, Old Order in New Space. Change in the Troglodytes' Life in Cappadocia, 1992, p. 6)

Les points communs entre ces actions locales sont le but à atteindre, les moyens employés et les espaces d'action circonscrits. Chacun de ces conservateurs informels apostrophe les autorités locales voire nationales (en écrivant des requêtes au siège turc de l'Unesco) pour que des sites précis soient protégés et que les mauvaises pratiques cessent. Le but est de conscientiser et de familiariser les locaux sur le patrimoine qui les entoure, quitte à adopter des initiatives plus pédagogiques pour les aider à mieux comprendre ce qu'est un espace ou un édifice protégé et comment aborder les procédures bureaucratiques.

3. Des musées privés et des festivals

Cette autre catégorie de conservateurs informels se distingue des précédents par la forme que prend leur action sur le territoire. D'une part, ce sont des acteurs qui investissent de l'argent et qui sont donc à la tête d'une activité économique, de l'autre il s'agit de programmes culturels qui sont à visée aussi bien locale que touristique.

3.1. Créer un musée pour montrer une autre Cappadoce

Au sein d'un territoire qui regorgent de musées, trois musées privés se sont fait une place entre les années 2000 et 2010. Ce qu'ils donnent à voir de la Cappadoce est radicalement différent des musées à ciel ouvert et des villes souterraines qui se focalisent sur la Cappadoce chrétienne byzantine. Le Güray Müze, qui se situe à Avanos, est un musée sur la poterie et les arts de la céramique. La poterie et la céramique sont très importantes dans la culture de la Cappadoce, et surtout constitutive de celle d'Avanos (Yıldırım Y. , 2006) qui puise ses ressources en argile dans les terres environnantes. Le musée a une collection permanente d'objets antiques et d'art contemporain, et accueille régulièrement des expositions d'arts différentes de la céramique (peinture, photographie, etc.) et des conférences. Cette deuxième catégorie d'activités culturelles s'adresse principalement à l'élite intellectuelle locale et non aux touristes, qui sont généralement redirigés vers les ateliers « touristiques »[82] du centre historique. Le Güray Müze est donc un lieu important de la culture en Cappadoce, où les architectes, guides touristiques et académiciens peuvent venir assister aux conférences et aux expositions. Le contenu du musée se coupe de la Cappadoce byzantine en mettant à l'honneur une culture traditionnelle de la vie quotidienne des anatoliens de Cappadoce. Enfin, il se

[82] Une des principales attractions de la Cappadoce sont les ateliers de poterie et de céramique d'Avanos qui proposent aux touristes de s'essayer à la céramique. La demande est telle que beaucoup d'artistes et d'artisans, qui n'exercent pas leur métier à but touristique, proposent tout de même un espace pour les touristes dans leur atelier.

distingue en proposant de l'art moderne, « du neuf » qui vient s'opposer à toutes les antiquités que proposent les musées à ciel ouvert et ceux plus conventionnels.

Au début des années 2000, un musée ethnographique d'un nouveau genre ouvre ses portes dans le petit village de Ortahisar, le *Culture Museum*[83]. Il s'agit d'un musée d'un nouveau genre parce qu'il donne à voir des scènes de la vie quotidienne cappadocienne entre les années 1950 et 1960. Le musée s'organise autour d'un couloir le long duquel se développent à droite et à gauche des salles mettant en scène des moments clés de la vie traditionnelle de la Cappadoce. Parmi les 12 reconstructions, on retrouve le métier de tailleur de pierre avec tous les instruments nécessaires pour excaver la roche, la vie agricole, le tissage de tapis mais également des scènes telles que la visite officielle pour demander la main de la fiancée ou encore le *kına gecesi* [84]. L'idée de créer un tel musée est venue des interrogations que se sont posées les deux fondateurs en arrivant à Ortahisar. Dans les années 2000, aucun musée ni étude ne s'intéressait à la vie menée par les Cappadociens musulmans, et comme le raconte un des fondateurs :

> *« En vivant proche d'eux (les habitants d'Ortahisar), tu poses forcément des questions avec beaucoup de curiosité comme "comment faisiez-vous à l'époque ? Que faisiez-vous quand il n'y avait pas l'électricité, la radio ? Quels sont vos anciennes coutumes ?". On a écouté de très belles histoires, de la part des anciens surtout. A cette époque, on s'asseyait dans les maisons de thé du village pour discuter avec les anciens et on prenait des notes. Ils nous racontaient "on demandait la main des filles comme cela, le kına gecesi se déroulait comme ceci, avant les bayrams*[85] *on avait coutume de faire cela, on fêtait le départ de nos soldats ainsi, on accueillait ceux qui rentraient du hadj comme cela". C'étaient de très belles histoires. Et puis deux personnes sont venues nous trouver (avec l'idée de faire un musée). Nous avons discuté avec eux en disant "Nous pouvons faire un musée, mais le musée ne doit pas seulement exposer des choses. Il faut le rendre vivant avec des statues, en montrant comment ces outils étaient utilisés et il faut raconter cette culture" ».*

Aujourd'hui, il s'agit du seul musée de Cappadoce qui montre la vie traditionnelle cappadocienne avant la modernisation fulgurante de la région.

[83] « Kültür Müzesi ».
[84] Il s'agit d'une cérémonie festive effectuée la veille du mariage de la fille, avant son départ de la maison où elle a grandi. Littéralement, le terme signifie « nuit du henné » parce que l'on brûle du henné ce jour-là.
[85] Les *bayrams* sont les jours de fête religieuse ou républicaine. Pour les fêtes religieuses plusieurs jours sont fériés et les familles se retrouvent pour célébrer ensemble.

Enfin, le dernier musée privé est le *Cappadocia Art & History Museum*[86] qui s'est installé à Mustafapaşa en 2006 dans un ancien *konak*[87] *rum*. Ce musée est intéressant par deux aspects : d'une part, il fait revivre l'architecture par conséquent la culture des *Rums* échangés de Mustafapaşa, et de l'autre la culture de la poupée en gomme adragante : « Ces poupées sont faites en gomme adragante[88]. Nulle part au monde des poupées ne sont faites avec ce matériau. Cette gomme adragante est l'extrait d'une plante qui pousse en Anatolie centrale […] Lorsque je travaille les poupées, j'utilise exactement les mêmes techniques *(traditionnelles)* : j'utilise du papier, du coton entièrement cultivé sur ces terres, des papiers naturels. Je n'accepte aucun matériel synthétique ». Le musée s'organise entre les différentes pièces de la grande demeure et propose des scènes de l'histoire de Turquie et du folklore turc. Contrairement au nom du musée qui évoque un ancrage cappadocien, on ne retrouve aucune scène cappadocienne à part les poupées de quatre personnages qui ne reflètent pas les différentes dimensions de la culture locale mais bien la période ottomane et républicaine [89].





Photo 22 - L'intérieur d'une salle avec la décoration typiquement rum.
Photo 23 - Une des nombreuses scènes représentant Atatürk lors de la guerre gréco-turque.
Photo 24 - La seule "scène" représentant quatre personnes cappadociennes : Nevşehirli Damat İbrahim Paşa, Karavezir Mehmet Paşa, Dellalzade Hacı Osman Efendi, Ismail Hakkı Atamulu.

[86] « *Kapadokya Sanat ve Tarih Müzesi* ».
[87] Le *konak* est une grande demeure construite par une famille aisée. Le mot porte en soi la notion d'ancienneté de l'édifice. En français, on peut le rapprocher du terme « maison de maître ».
[88] En turc elles sont appelées « *kitre bebek* ».
[89] Les références sont intéressantes : Damat İbrahim Paşa, gendre du Sultan Ahmed III est le fondateur de Nevşehir (la nouvelle ville littéralement), Karavezir Mehmet Paşa était vizir sous Abdülhamid Ier, Dellalzade Hacı Osman Efendi devenu député après la guerre d'Indépendance, et Ismail Hakkı Atamulu était un sculpteur qui a réalisé une statue d'Atatürk de 13,5 m de hauteur.

3.2. Un festival pour faire vivre le patrimoine

Enfin, il est important de parler du festival de musique classique *Klasik Keyifler* (« Plaisirs Classiques ») qui propose chaque été des concerts de musique de chambre effectués par des musiciens turcs et internationaux, dans des endroits insolites. Les lieux des concerts sont des vallées, des églises, des monastères, des caravansérails, des musées ou encore des restaurants rupestres. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'un festival qui fait territoire par sa longévité (chaque année depuis 2008) certes, mais surtout par son mode opératoire. Installer des musiciens et un public dans une église ou dans une vallée change la perception du lieu et lui redonne vie. Les concerts sont gratuits pour les habitants du village où il se déroule, ce qui pousse ces habitants à fréquenter des lieux où ils ne se seraient jamais rendus sans cet événement culturel. Ce festival valorise des lieux et crée une conscience patrimoniale chez les locaux en sublimant des lieux de leur quotidien auxquels ils ne font pas attention d'habitude.

Ces trois musées et le festival de musique classique ont choisi des lieux « alternatifs » de la Cappadoce pour proposer un contenu alternatif, qui sorte de la Cappadoce byzantine et de la valorisation classique du patrimoine que l'on retrouve dans la région. Ils peuvent être considérés comme des conservateurs informels parce que leurs initiatives sont personnelles et qu'ils se sont heurtés à beaucoup de difficultés avant de faire accepter leur projet. Chacun d'eux permet de faire vivre des pans différents de la culture cappadocienne ou des espaces généralement restés plus en retrait du système touristique. Il existe quelques autres initiatives que nous ne détaillerons pas parce qu'elles n'ont pas eu autant d'impact que les quatre précédemment citées.

Toutefois, beaucoup de ces initiatives culturelles et patrimoniales restent critiquables sur bien des aspects notamment par rapport aux relations qu'entretiennent leurs créateurs (ou ces « experts » du patrimoine devrait-on dire ?) avec la population locale, leur vision de la Turquie et la façon dont ils scénarisent la culture locale. Entre grands investisseurs et petits acteurs locaux, il existe une tension dans leur discours qui s'articule, de façon sous-jacente, autour de l'authenticité du patrimoine.

Chapitre 11 – Qui « mérite » la Cappadoce ? La *conscience* du lieu

1. Les architectes face aux ruines des villages sinistrés[90]

Parmi les conservateurs informels, on retrouve deux argumentations générales qui relèvent de deux façons de s'approprier le territoire et son histoire.

1.1. Un discours légitimisant

Le premier discours est celui des investisseurs turcs ou étrangers et des architectes, qui ont la part belle dans les projets touristiques, culturels et urbains. Les architectes, tout particulièrement, sont les acteurs visibles (présents sur le terrain) au service des individuels ou des grands groupes qui rachètent des biens fonciers et leur en confient la restauration, pour en faire généralement des hôtels de luxe. Les deux cas les plus emblématiques sont à Uçhisar et Ürgüp. Deux grands investisseurs se sont emparés de quartiers « sinistrés » et fait restaurer les maisons pour les transformer en hôtels de luxe au fil des années. Ces projets monumentaux sont encore en cours aujourd'hui. La lecture qu'ils font de leur projet et de son intégration dans le territoire est très « patrimoniale ». Ils (les architectes et investisseurs) se posent comme des « sauveurs » du territoire et du tissu urbain vernaculaire de la Cappadoce parce qu'ils ont su voir ce que les habitants n'avaient pas vu jusque-là, à savoir la beauté de l'architecture régionale[91]. La lecture qu'ils font du déplacement dans les *afetevleri* est différente de ceux qui l'ont réellement vécu et se rapproche beaucoup du discours officiel[92] : les habitants ont expressément demandé à l'Etat des logements modernes pour partir des maisons rupestres et accéder à un confort de vie à l'occidentale. De plus, ce sont ces mêmes habitants qui ont détruits leurs habitations de leurs propres mains. Dans la logique de ce discours, les locaux sont donc la cause de l'écroulement de quartiers entiers et les architectes sont alors ceux qui leur réinsuffle la vie. De façon sous-jacente, le discours nous dit que les locaux n'ont aucune conscience patrimoniale. Mais pourquoi les architectes en auraient-ils

[90] Dans ce chapitre, les noms des investisseurs, des architectes et de leurs projets ne seront pas évoqués.
[91] Tous ces arguments ont été relevés lors de différentes rencontres avec des architectes, notamment lors d'une conférence donnée par une « starchitecte » de la région à des étudiants en architecture de cinquième année venus de l'Université de Lyon, de Matera et de diverses universités turques, et lors d'une rencontre avec un riche investisseur local pendant quelques heures. Nous retrouvons également ces arguments dans les interviews données à des journaux d'architecture (voir l'article de (Sudaş, 2015).
[92] Voir dans le dossier méthodologique les extraits d'une publication de la mairie de Göre qui raconte l'histoire du village et de la volonté des habitants de partir habiter dans des maisons modernes.

une ? Parce qu'ils font dans le traditionnel, ils construisent et restaurent comme cela a toujours été fait (Berliner & Istasse, 2013). Ils sont donc plus authentiques et remédient à la pollution visuelle, la laideur, et donc à tout ce qui a trait l'inauthenticité du lieu « depuis le développement du tourisme ». A travers ce discours, les architectes s'approprient la conscience patrimoniale et la tradition de construction. Ils s'approprient également l'espace public par l'ampleur de leur projet et par le langage. Dans les deux cas, les rues qui sillonnent ces quartiers-hôtels font partie de l'espace public et peuvent être empruntées de tous. Mais dans les faits, un quartier-hôtel a barré la route pour empêcher que les clients ne soient « embêtés » par les passants et les curieux, tandis que l'autre a fortement marqué sa présence en changeant les pavés des rues qui entourent les chambres-maisons, en postant un gardien à l'entrée principale de la rue et en modifiant la décoration de rue qui donne tout de suite l'impression d'être dans l'hôtel et non dans un espace public. L'appropriation par le langage est forte dans l'exemple d'Uçhisar : le quartier entièrement restauré a pris le nom de l'hôtel (qui est aussi le nom du cabinet d'architecture) et non pas son nom historique, ce qui contraste avec l'objectif initial du projet qui était de rendre au village sa silhouette initiale (avant qu'elle ne soit détruite par ses habitants). L'objectif de ces projets n'est pas de réhabiliter les anciennes zones considérées comme sinistrées pour les habitants locaux mais pour une population aisée et saisonnière, les touristes. Ces projets et leurs acteurs deviennent alors des acteurs de la gentrification de la région.

1.2. Des actions gentrificatrices

Le cas de l'hôtel-quartier d'Ürgüp[93] illustre très bien cette dynamique. Au départ, il s'agit d'un projet qui veut faire territoire, à savoir réintégrer le quartier déclaré comme sinistré, abandonné et tombé en ruine dans le tissu urbain de la ville. Les lois d'encouragement au tourisme des années 1980 et le véritable développement du tourisme dans les années 2000 offrent l'opportunité de restaurer le quartier rupestre traditionnel à des fins touristiques. Avec le soutien du maire démocrate de l'époque, une société anonyme est créée avec différents experts sur la Cappadoce et acteurs du tourisme. Un partenariat public-privé est mis en place entre la mairie de Ürgüp qui louera pendant 49 ans le quartier, devenu propriété de l'Etat depuis 1969, à la société anonyme. Le 20 novembre 2000, le statut de « zone sinistrée » est retiré du quartier et naît alors le « Projet de Protection et de Revitalisation Culturelle et

[93] Une description plus en détail du projet est disponible dans le dossier méthodologique.

Naturelle » qui vise la valorisation du tissu urbain historique et des zones naturelles. Le nom du projet fait écho à l'interconnexion qu'il existe entre les espaces résidentiels et les espaces de production en Cappadoce (Şakar, 2017). Les architectes en charge du projet ont décidé de prendre en compte toutes ces dimensions de la vie rupestre cappadocienne pour protéger le site dans son ensemble et créer un « patrimoine territorial » (Kabaoğlu & Yıldırım, 2006). Divisé en zone d'hébergement touristique, zone dédiée aux touristes excursionnistes (avec un espace commercial, culturel et sportif entre autres) et une zone agricole, le projet a la vocation d'apporter « un nouveau modèle économique » à Ürgüp en y intégrant les petits commerçants, en créant de l'emploi et en assurant la redistribution des richesses. Mais cette belle utopie s'essouffle et les travaux s'arrêtent. Le projet est récupéré et relancé par un grand investisseur hôtelier de Ürgüp qui décide d'en faire l'hôtel le plus luxueux qu'il existe en Cappadoce à ce jour. Initialement, le groupe hôtelier annonce que la dimension culturelle et patrimoniale du projet restera en créant un itinéraire de découverte entre les édifices culturels et quelques maisons transformées en musées. Pourtant, l'hôtel se referme sur lui-même et finit par devenir une bulle touristique coupée du reste du territoire : l'accès au quartier est interdit aux visiteurs et régulé par des agents de sécurité intransigeants.

Malgré tout, l'hôtel participe à la patrimonialisation du lieu et au maintien de l'histoire du quartier en restaurant les maisons des anciens habitants « en l'état » et donnant le nom des anciens habitants aux maisons transformées en chambre. Cette idée leur est sans doute apparue alors que des activistes et d'intellectuels régionaux se mobilisaient pour empêcher le changement du maître d'ouvrage du projet (et du maître d'œuvre). Durant cette période, ils décident de publier régulièrement un bulletin qui relaie les évolutions du chantier avec beaucoup de pages consacrées aux descendants des propriétaires des maisons du quartier pour prouver que l'hôtel garde (et garderait) un ancrage territorial fort (Tuna, Özgül Katlav, & Dinler, 2017).

Les discours et les actions de ces « grands » acteurs visent à légitimer leur présence sur le territoire mais également à se l'approprier. Ils participent à la gentrification du territoire et l'offrent à la consommation en créant une marque. En conséquence, cela crée des conflits dans l'usage de l'espace et dans la perception du territoire par la population locale et les acteurs du tourisme moins puissants.

2. Conflits de légitimité entre les acteurs

L'autre catégorie de conservateurs informels (pour rappel, des individus qui perçoivent le patrimoine et sont concernés par la patrimonialisation des lieux) lutte contre l'appropriation du territoire par des acteurs qui transforment leurs espaces de vie en produit destiné à la consommation. Leurs actions visent à condamner les acteurs qui accélèrent la gentrification, qui excluent les populations locales des espaces qu'ils veulent destiner à la commercialisation et à faire prendre conscience aux locaux de leurs droits. Ces actions sont généralement portées par un discours critique de la modernité et de l'uniformisation des cultures.

2.1. La modernité, une menace pour la région ?

Comme les architectes, les acteurs locaux regrettent que la population n'ait pas de « conscience du lieu ». Cela est palpable lorsque ces acteurs disent « on perd notre culture, on perd notre Cappadoce »[94], ou encore « une personne consciente[95] ne ferait jamais ça. Elle n'irait pas un bon matin au pied d'une cheminée de fée pour y construire un appartement de 130 m² ».

Pour un propriétaire de ranch touristique qui exerce son activité depuis plus de vingt ans, beaucoup de vignes et de jardins-potagers ont été laissés à l'abandon depuis que les chevaux et les ânes ne sont plus le premier moyen de locomotion de la région, depuis que le tourisme a amené la modernisation occidentale. Cette modernisation change les pratiques de l'espaces et de consommation :

> *« Il y a 15/20 ans, cet espace que tu vois là, tout blanc[96], l'aire de décollage des montgolfières, ici tout n'était que des arbres fruitiers, des poiriers et des abricotiers. Ils les enlèvent tous pour les montgolfières, tout est parti au nom du tourisme. Et du coup, c'est notre vie naturelle[97] qui a péri. A cause des gaz émis par les montgolfières rien ne pousse : ni les tomates, ni le raisin. Rien ne pousse. […] Que pour l'argent, que pour l'argent. Alors qu'à l'époque, il n'y avait pas une seule montgolfière dans la région. Tout le monde avait un âne, un cheval, allait au jardin, moi j'allais étendre le raisin et les touristes venaient nous aider. On ne payait rien. […] De toute façon, les gens de la ville ne savent même pas ce qu'est une graine. Et ils ont réussi à le faire oublier aux*

[94] Propos du Directeur Régional de Nevşehir du Ministère de la Culture et du Tourisme. Entretien non enregistré passé en octobre 2018.
[95] En turc, le même vocable sert à signifier « conscient » et « être en connaissance de cause ».
[96] Lorsque la terre est érodée, il ne reste plus que le sol rocheux blanc et la poussière qu'il génère.
[97] L'exercice de traduction est difficile ici. Le locuteur entend par là leur mode de vie en harmonie avec la nature et également leurs modes de consommation « bio » comme on dirait aujourd'hui.

gens des villages. Si t'en donnes une à un jeune d'aujourd'hui, il ne saurait même pas quoi en faire. C'est pour ça que le tourisme ce n'est pas si bien finalement pour Göreme… parce que dans le tourisme, il ne faut pas oublier la culture. […] Mais ils nous l'ont faite oubliée. Ils nous éloignent de la culture »

Son argumentaire est une critique de la modernité d'une part mais aussi des nouvelles formes de tourisme et un mode de vie inadapté à la région. A cela s'ajoute une critique de l'uniformisation de la culture engendrée par l'entrée dans le tourisme de la région : « ils nous ont fait oublier comment nous vivions ». Il est difficile de définir ce « *ils* » dont il n'est pas le seul à parler. Il pourrait représenter les grands investisseurs ou les acteurs du tourisme enrichis en proposant des activités qui vont à l'encontre de l'idéal « Cappadoce » que partagent beaucoup de Cappadociens. Mais il pourrait représenter l'Etat et sa part de responsabilité dans le manque de protection des espaces protégés et dans les politiques d'encouragement à l'investissement et au développement lourd. Ce qui est certain, c'est que ce « *ils* » représente une menace extérieure sur laquelle les Cappadociens ne peuvent avoir aucun contrôle, qui leur fait perdre leur culture et en conséquence toute conscience patrimoniale : « ici c'est une zone de site de premier degré, tu ne peux pas construire ça. Tu dois utiliser cet espace tel qu'il est ».

Pour un habitant d'Avanos, c'est purement à cause de l'Etat que cette conscience ne peut pas exister : « le système, l'Etat, ne t'enseigne pas l'histoire. Il n'y pas de cours sur ça *(la culture locale)*. A l'époque de l'association, je suis allé avec mes propres efforts dans les écoles privées pour tenter de créer une conscience du lieu. En une demi-heure je leur expliquais ce qu'était la culture, l'histoire, ces formations géologiques ». Le même discours est tenu par le fondateur du *Culture Museum* : « ils ne savent pas encore comment s'est formé le territoire sur lequel ils vivent. Ils n'ont aucune conscience de la géographie dans laquelle ils se trouvent […] On n'est même pas encore arrivé à la question des Rums et des Arméniens… on n'est pas encore arrivé à la culture ». Selon la rédactrice du magazine touristique, les locaux ne comprennent pas que la Cappadoce soit un patrimoine mondial, « parce que s'ils le comprenaient, ils ne traiteraient pas aussi mal le territoire qu'ils habitent ».

Pourtant, tous ces individus qui dénoncent le manque de conscience territoriale et patrimoniale et qui tentent d'y remédier à travers des actions très variées (des cours pour les enfants, la création d'un musée, la publication d'un magazine qui proposent d'autres pans de

la culture locale, des tours à cheval dans la Cappadoce traditionnelle, etc.), sont la preuve même qu'il existe une conscience du lieu. Mais ce discours sur les « conscients » et les « inconscients » cache en réalité une dispute sur la légitimité de tout un chacun sur le territoire.

La Cappadoce est divisée en deux parties bien nettes sur la question des activités touristiques, entre ceux qui soutiennent les activités de plein air polluantes et ceux qui les condamnent haut et fort en les opposant justement à la Culture, les rendant responsables de tous les maux de la région.

2.2. Dénoncer les « inconscients » du lieu

Le propriétaire de ranch s'indigne du sort des vallées depuis que les balades en quad sont devenues la norme : « de toute façon, les quads… une fois le soir venu, ils partent d'ici pour aller voir le coucher du soleil, comme des fourmis. Si tu voyais la poussière qu'ils soulèvent en été, tu ne peux pas marcher *(dans la vallée)* […] Ici, cette Cappadoce, ce sont les sentiers de randonnée. Les gens ont toujours randonné ici. […] Ils randonnaient. […] Qu'est-ce que tu fais toi sur ton quad, dans la poussière ? Tu fais connaître ton pays comme ça ? ». Le propriétaire du ranch justifie l'existence de son entreprise et la légitimité de son ranch par l'identité que s'est construite la Cappadoce autour des chevaux : « ils me disent "mais qu'est-ce que tu vas faire de ces chevaux, débarrasse-toi d'eux". Mais enfin, le sens même de la Cappadoce est le pays des beaux chevaux ! Tous les étrangers qui viennent les cherchent avidement, parce qu'ils viennent au pays en ayant lu *(dans les guides touristiques)* ». Or, il s'agit d'une signification du mot « Cappadoce » controversée. Beaucoup de guides affirment qu'il s'agit d'une invention de plus faite par l'un de leur collègue pour les touristes. Dans son livre, G. Korat (2003) confronte toutes les hypothèses qui tentent de remonter à la signification de « Cappadoce », mais aucune ne peut être totalement confirmée.

Les montgolfières ne sont pas légitimes sur ce territoire parce qu'elles empoisonnent et détruisent l'environnement uniquement pour des raisons économiques. De plus, les agences qui proposent des vols en montgolfière et des tours en quad et en 4x4 ne sont arrivées que « bien après ». De leur côté, les agences de montgolfière se défendent en disant que sans elles il n'y aurait pas de tourisme en Cappadoce et que l'économie de la destination s'écroulerait. « Ce n'est pas qu'une question de montgolfière. Les pensions, hôtels, restaurants ou autres qui trouvent des clients pour les montgolfières prennent une commission. Il y a un circuit

d'argent très rapide. Sa situation économique *(de Göreme)* est bonne à présent » affirme l'ancien maire démocrate de Göreme. Quant aux chauffeurs de 4x4, loin d'être « inconscients » de l'activité qu'ils mènent, ils déclarent que si leurs « touristes ne venaient pas ici[98], des mecs vont venir ici pour boire, allumer des feux, faire la fête… c'est vrai, c'est vrai. Ou il va venir ici et en faire une étable. C'est très probable. Mais tant que les touristes viennent, il y a plus d'attention qui est portée à ces lieux ». Ce qu'eux font est beaucoup moins grave que les constructions illégales tolérées par l'Etat, et que bien au contraire, leur activité a un effet positif sur le territoire parce que s'il n'y avait pas ce tourisme, ces sites ne seraient pas protégés. Finalement, ce qui s'abîme aux abords de ces sites ne sont que des dégâts collatéraux d'un processus bon pour le patrimoine. Tandis que la rédactrice du magazine : « Si vous les prenez et que vous les mettez à Yozgat[99], ils feront la même chose. Il n'y a strictement aucune différence entre le faire en Cappadoce ou à Yozgat ». On pourrait changer ces « inconscients » de territoire « qu'ils finiraient par s'y assimiler au bout d'un moment ». De façon très explicite, l'argument de l'inconscience du territoire est utilisé pour délégitimer la présence de ces acteurs du tourisme sur le territoire cappadocien.

La problématique de la conscience du lieu permet de dénoncer ces « inconscients », ceux qui ne connaissent pas la valeur de leur territoire, son histoire et sa richesse patrimoniale. Dans cette course à la légitimité, les conclusions sont vite tirées : celui qui ne connaît et ne respecte pas, ne mérite pas le territoire.

Ces disputes territoriales sont d'autant plus compréhensibles si elles sont lues à la lumière du concept de territorialité réflexive. Selon P. Melé (2009), il y a :

« *une mutation des relations des populations à l'espace : la diffusion du patrimoine et de l'environnement comme valeurs et cadres d'action, et la multiplication de situations de conflits, controverses ou transactions dans lesquels des résidents mobilisent ces valeurs pour défendre certaines qualités de leur espace proche*. »

[98] L'entretien s'est déroulé devant le monastère de Hallaç, un des points phares des tours en 4x4.

[99] Faire référence à la ville de Yozgat est très courant dans la langue turque. Cette ville illustre tous les stéréotypes les plus dégradants : elle représente la ville « paumée » avec des habitants pas très fûtés (que nous appellerions « crétins des Alpes » en français) dont on se moque dans les blagues. Somme toute, la ville est réputée pour être le pire endroit de Turquie.

C'est dans le conflit de l'espace de vie, de la façon dont il est donné à être consommé et la faible intervention des autorités que les acteurs « conscients » développent cette narration pour justifier et légitimer leur présence sur le territoire.

3. Sentiments d'appartenance au territoire et au(x) patrimoine(s)

3.1. Se raconter dans le territoire

Un objet, un édifice ou un paysage devient patrimoine à partir du moment où une narration est créée autour de ces derniers par une société donnée, expliquant leur valeur historique, culturelle ou sociale et leur rôle dans la société. Or, comme nous l'avons développé tout au long de cette étude, à priori rien du discours officiel ni de l'éducation scolaire ne devrait permettre aux populations turques de s'identifier aux patrimoines non-turcs et non-musulmans et donc d'envisager une quelconque approche patrimoniale.

Pourtant, tous les exemples très localisés de conservation informelle nous montrent qu'il existe malgré tout une forme d'assimilation, d'appropriation et de préoccupation envers ces patrimoines. C'est pour comprendre cette dynamique qu'il nous faut plus que jamais mobiliser la notion de territorialité réflexive.

Les activités touristiques et les constructions en Cappadoce étant faiblement régulée par les autorités et ne contraignant pas les acteurs du territoire comme le voudraient les lois de conservation du patrimoine et de l'environnement, des zones de site et des plans d'urbanisme, les conservateurs informels développent une expertise du territoire et de son patrimoine. Ils entrent en contact avec les instances régionales, nationales et internationales de régulation qui ont des prérogatives sur leur espace de vie. Dans son analyse, P. Melé montre que :

« Les conflits de proximité peuvent être analysés comme une manifestation de réflexivité sociétale. En effet, des « profanes » se réapproprient des savoirs experts et (re)construisent, à partir de ceux-ci leur relation à l'espace et aux actions des pouvoirs publics. Ils réalisent également une critique des objectifs de l'intervention publique et semblent exiger de la part des acteurs publics une capacité de réexamen permanent du cours et des impacts de l'action. »

3.2. Partager un patrimoine mais pas une même mémoire

Il s'agit de formes d'action que les conservateurs informels emploient comme évoqué précédemment. Dans cette opposition aux acteurs publics donc, les conservateurs informels vont construire un discours pour raconter leur territoire et se raconter dans le territoire.

L'action de narrer son territoire, ses valeurs et l'importance qu'il revêt aussi bien pour ses habitants que mondialement, « constitue un processus de territorialisation » (Melé, 2009) et crée un sentiment d'appartenance à un patrimoine qui n'est le « sien » au départ. Littéralement, le patrimoine est ce dont on hérite, quelque chose qui nous a appartenu en tant qu'individu ou en tant que société, nation au sens plus large. Il prend alors la fonction de lieu de mémoire. Mais dans le cas de la Cappadoce, les héritiers de la mémoire du patrimoine chrétien ottoman et du patrimoine byzantin ne vivent plus dans ce territoire. Bien qu'il existe des tentatives de patrimonialisation à distance, depuis la Grèce, avec des descendants d'échangés, qui tentent de maintenir vivante la mémoire d'une vie passée sur ces terres (le *memleket*[100]), ce sont finalement ceux qui y vivent et qui côtoient ce patrimoine qui maintiennent la mémoire, idéalisée, de l'époque où chrétiens et musulmans vivaient en harmonie, dans le respect les uns des autres.

La Cappadoce a cela d'hors du commun : les Cappadociens d'aujourd'hui, musulmans et turcs pour la grande majorité, bien qu'ils ne partagent pas la même mémoire de l'histoire et des lieux que les Cappadociens orthodoxes, et en conséquence n'ont aucun sentiment d'appartenance à cette mémoire, ont tout de même un sentiment d'appartenance au patrimoine matériel du territoire. Certes, l'intensité du sentiment varie dans la société locale et les conservateurs informels ou l'élite intellectuelle, « conscients » du patrimoine de la région, ont un sentiment d'appartenance beaucoup plus fort que d'autres. En effet, les Cappadociens turcs musulmans ne portent pas en eux la mémoire des grecs orthodoxes et ne reconnaissent pas dans le patrimoine byzantin un héritage de leurs ancêtres. Toutefois, eux-mêmes héritent de la mémoire de leurs aïeux et vivent ces terres, « espaces des origines et de l'affectivité » (Di Méo, 1994). En abordant la question dans le sens inverse, si les formations géologiques et les églises venaient à disparaître du paysage culturel, ce ne serait plus *leur* territoire. Ici, « le chaînon du paysage » (Di Méo, 1994) prend tout son sens : il devient l'objet symbolique et l'articulation entre territoire (espace vécu des turcs musulmans) et patrimoine (d'un Autre mais constitutif du paysage, de l'organisation spatiale de la région et de sa culture).

[100] Le *memleket* signifie la terre d'où l'on vient, où l'on a grandi et d'où viennent les aïeux. Le mot porte en lui une approche très sentimentale du lieu et le lieu désigné est très ponctuel.

4. Un haut lieu en Turquie et haut lieu du tourisme dans le monde ?

Un haut lieu est un système de valeurs avec un fort ancrage spatial dans lequel une communauté s'identifie et se reconnaît. Selon Debarbieux (1993), il s'agit d'un « lieu érigé délibérément et collectivement au statut de symbole d'un système de valeurs territoriales ». L'échelle du haut lieu n'est pas donnée à priori. Elle varie selon l'ancrage et le rayon de diffusion spatial de la communauté qui l'a érigé en tant que tel. Le haut lieu peut donc être très localisé, comme le quartier du Panier à Marseille qui est le haut lieu de l'histoire de l'émigration de la ville, de portée nationale, comme le Panthéon (pour reprendre un exemple de Debarbieux) ou au contraire être mondial, comme les sommets de l'Himalaya, haut lieu pour les alpinistes du monde entier. Ainsi, à la fois lieu et symbole pour une communauté ou une nation donnée, le haut lieu fait également l'objet d'appartenance.

Or, que se passe-t-il lorsque de nouveaux acteurs et capitaux s'imposent ? Comme établit précédemment, il y a différents types d'acteurs « conscients » de la valeur patrimoniale de la Cappadoce dont le discours légitime leurs actions. Certains participent à la gentrification des lieux et tendent à culpabiliser la population locale plus pauvre, qui n'a pas les moyens intellectuels ni financiers de sauvegarder son patrimoine. A la lumière de l'évolution de l'aménagement territorial et du tourisme en Cappadoce, de ce que Debarbieux (1993) définit comme haut lieu et de ce que J. Bonnemaison (1981) définit comme géosymbole, nous allons tenter d'expliquer la situation de la Cappadoce en tant que haut lieu à l'échelle locale, nationale et internationale. Cette analyse permettra d'éclairer les enjeux d'appartenance au territoire, les différentes approches qui existent et les conflits d'intérêts qu'ils suscitent.

4.1. Perceptions nationales et locales

A l'échelle nationale et dans l'imaginaire collectif, la Cappadoce est avant tout le Parc National Historique de Göreme. Or, un parc national peut être un haut lieu de l'écologie politique comme le Parc National de Yellowstone l'est pour les Etats-Unis. En Turquie, malgré l'aboutissement du projet de parc national, la Cappadoce reste mal connue et peu visitée parmi les turcs[101]. Comme nous l'avons vu avec les problèmes de conservation qui menacent son patrimoine et sa nature, la Cappadoce n'accède pas au statut de haut lieu de l'écologie ni de paysage national. Cela est dû en grande partie au pragmatisme économique, une approche

[101] Par rapport à la fréquentation internationale.

« classique » de l'Etat turc à ses atouts touristiques. Celle-ci est très bien résumée dans une vidéo humoristique réalisée par deux jeunes turcs. Dans la vidéo, les deux interprètes dénoncent le peu de conscience écologique des autorités mais aussi les problèmes de mise en tourisme du lieu, en imitant un directeur du tourisme :

> *« Vous savez, lorsqu'on dit Nevşehir, on pense à Cappadoce. On a un petit projet par rapport à ça. La Cappadoce est une grande région… les touristes locaux et internationaux s'y perdent et se demandent « Mais où est exactement cette Cappadoce ? ». Nous avons commencé à travailler pour rendre la Cappadoce plus simple, plus esthétique, et plus facilement visitable. On a choisi les trois meilleures cheminées de fée et on va raser toutes les autres. Ce sera une architecture post-moderne qui rappellera Hasankeyf*[102]*. »*[103]

En opposition à cette approche, nous pouvons affirmer que la Cappadoce est un haut lieu pour ses habitants. Ce qui fait haut lieu pour les Cappadociens, au-delà de la renommée mondiale de la région pour son patrimoine byzantin, ce sont les quartiers rupestres qui représentent leur ancrage territorial si spécifique, l'organisation du quartier et des maisons qui reflète leur façon de vivre en Cappadoce (un système de valeurs donc) et qui « contribue[nt] à l'identité du groupe et à son inscription spatiale » (Debarbieux, 1993). Après le déplacement dans les *afetevleri*, ces quartiers se sont encore plus élevés dans l'échelle de valeur : le *mahalle* (le quartier) devenu alors un lieu du passé où l'on projette sa nostalgie d'une vie qui était bien meilleure que dans les maisons modernes. Pour les Turcs non-cappadociens, il ne s'agit que d'une série de roches : « c'est de la roche partout, c'est partout pareil ! » s'exclame un entrepreneur agricole originaire d'Adana (sud de la Turquie). Cette affirmation sarcastique avec une pointe de sincérité a vexé et plongé dans l'incompréhension une jeune femme originaire de Ortahisar ayant vécu toute sa vie dans la région : « il peut dire ce qu'il veut, la Cappadoce est belle et chacune des roches est différente. Les gens viennent du monde entier pour voir la région ! Je ne comprends pas pourquoi il a dit ça ». Cette réaction témoigne de

[102] Il s'agit d'un village qui regorgeait de vestiges de l'époque romaine et qui a été inondé (voire sacrifié) pour un projet de barrage. Le reste du village a été entièrement bétonnisé. Tout cela a fait couler beaucoup d'encre dans la presse turque (https://dokuz8haber.net/ekoloji-cevre/kenthakki/12-bin-yillik-tarihin-sonu-hasankeyf-betonla-kaplandi/)

[103] KURCALA, 2020, *Alternatif Tatil Mekanlari* [les destinations alternatives de vacances] https://www.youtube.com/watch?v=hQApf_JdxQk&feature=youtu.be

l'ancrage spatial de la culture locale dans laquelle se reconnaissent les Cappadociens ou, selon les termes de J. Bonnemaison, du troisième niveau qui constitue le territoire à savoir l'espace culturel « chargé d'affectivité et de significations » (Bonnemaison, 1981). Cette symbolique se retrouve également à l'échelle transnationale, avec une dimension affective et empreinte de nationalisme de la part des Grecs orthodoxes érigeant la Cappadoce au statut de haut lieu de l'hellénisme en Anatolie.

4.2. Perceptions internationales

Enfin, à l'échelle internationale, la Cappadoce est incontestablement un haut lieu pour les chrétiens occidentaux parce que la région porte en elle les vestiges de la vie monastique orientale et qu'elle devient un lieu de pèlerinage (à travers le voyage) vers les sources du christianisme. Avec cette interprétation, on revient donc à la définition première du haut lieu qui a une connotation éminemment sacrée. Randonner dans les vallées et visiter les églises une à une permet d'établir le rapport entre symbolique et imaginaire et cela concours à créer le haut lieu. Le paysage spirituel projeté par les voyageurs du 19ème et du 20ème siècle se perpétue premièrement entre eux : chacun suit des itinéraires différents pour voir le plus de monuments, vérifier les dires des précédents et ajouter de nouvelles découvertes aux archives. La Cappadoce devient un modèle esthétique que chaque voyageur, puis chercheur, va décrire de façon plus ou moins lyrique ou romantique. Le fait que cette contrée nouvellement redécouverte devienne une place forte des études byzantines va engendrer une nouvelle organisation territoriale. Des villages entiers vont se reconvertir au tourisme et le nombre de lits ne va cesser d'augmenter. Dans cette dynamique de touristification des lieux et de l'économie, la promotion touristique va se faire à travers l'utilisation de géosymboles du paysage cappadocien tels que les Trois Belles (Üç Güzeller), la forteresse d'Uçhisar, Kızılçukur, le Temenni Tepesi et la cheminée de fée creusée par le stylite St-Syméon. Toutefois, nous pouvons également y voir une dynamique d'appropriation du patrimoine historique de l'Anatolie par les Occidentaux. En racontant comment ces terres ont vu émerger leur culture monumentale et en confrontant la grandiosité des prouesses accomplies par leurs Ancêtres gréco-romains à la culture nomade et destructrice des Turcs, à travers des articles touristiques les Occidentaux réussissent non-seulement à s'approprier le patrimoine anatolien, mais également à en déposséder les sociétés locales (Tutal, 2003). On retrouve cette tendance

également dans l'utilisation des toponymes francisés par certains chercheurs qui vont encore parler de *Césarée* et du *Mont Argée* plutôt que de *Kayseri* et du *Erciyes*.

Mais est-ce un haut lieu qui subsiste aujourd'hui ? Selon Debarbieux, « le haut lieu subsiste si le rassemblement perdure ». Or, avec le changement de la clientèle touristique et des activités proposées dans la région, il est difficile de confirmer si la Cappadoce subsiste en tant que haut-lieu de la culture byzantine. L'association conventionnelle entre site et symbole censée être stable et durable ne l'est plus, pas pour les touristes, mais pour les acteurs du tourisme et ceux qui se sont habitués à la fréquentation des « bons touristes ». En soixante ans de fréquentation touristique, les Cappadociens avaient absorbé la notion de haut lieu à travers le prisme européen, la reprojetaient sur leur lieu de vie et paysage. Le changement de la fréquentation touristique a été accompagné d'un certain malaise chez les Cappadociens pour qui l'imaginaire spatial s'est écroulé avec la baisse de l'arrivée des touristes culturels et l'essor des activités de plein air destructrices. Mais la destination, en son sens plus large de lieu fréquenté par des touristes, est pleinement intégrée dans les pratiques mondiales avec une image de la destination très forte symbolisée par le vol en montgolfière. Il s'agit donc d'une destination qui subsiste et, par sa pérennité, le « "haut-lieu touristique", […] est un lieu d'excellence du tourisme » (Piriou, 2011). La destination est également reconnue par ses acteurs qui l'aménagent et y investissent des capitaux, *quid* des dégâts environnementaux et paysagers que cela cause. On retrouve le triangle aménageurs (l'Etat), prescripteurs (acteurs du tourisme) et pérégrinateurs (les touristes) (Piriou, 2011) qui concourt à créer le système touristique de la destination qui est vécu et partagé parmi les touristes.

En définitive, les Occidentaux ont contribué à créer un haut lieu de la chrétienté d'Orient devenu un haut lieu du tourisme en Turquie aujourd'hui. A l'échelle locale, nous pouvons également parler d'un haut lieu par le paysage, la morphologie et les systèmes spatiaux des villages cappadociens qui reflètent une façon et une mémoire d'habiter le lieu par les Cappadociens. Seul l'échelon national manque, avec une très faible (voire inexistante) reconnaissance de la Cappadoce en tant que paysage et culture représentatifs du centre Anatolie. Cela peut être compensé dans une moindre mesure par l'irruption de la Cappadoce dans les foyers turcs grâce aux *dizi* (feuilletons turcs) au cours des années 2000.

La forte centralité qui s'est construite autour de Göreme, caractérisé par une concentration de formations géologiques surprenantes et de patrimoine byzantin, à travers l'important flux touristique et les nombreuses activités de plein air qui nuisent à son environnement engendre des inégalités spatiales et économiques. Les actions des autorités pour répartir ces flux (humains et économiques) et les limiter les pressions environnementales et urbaines n'étant pas suffisantes (voire inexistantes), des individus seuls, des associations ou des grands groupes vont construire une narration servant à justifier leur présence sur le territoire et leurs actions. Ces actions prennent place en dehors de la centralité de Göreme, là où la marge de manœuvre est plus grande et les autorités locales disposées à accueillir ces projets qui pourront les intégrer à la manne financière du tourisme.

Qu'ils soient des acteurs de vulgarisation du savoir ou de gentrification touristique, ils réactivent chacun dans leur domaine des pans de la culture cappadocienne, souvent de l'histoire récente, qui ne sont pas explicitement mis en valeur dans le discours officiel, au profit de la culture byzantine. La quatrième hypothèse est donc confirmée.

Conclusion

La Cappadoce est un territoire qui a été mis en tourisme et continue de l'être en s'appuyant sur ce qui a intrigué les premiers voyageurs puis exploité par la communauté scientifique. Cet engouement pour la Cappadoce par les Occidentaux et les politiques touristiques explicitement portée vers le monde occidental ont permis l'émergence d'un patrimoine chrétien byzantin en terres anatoliennes et la construction d'une destination éminemment chrétienne.

La mise en tourisme des territoires s'est basée sur deux mouvements de populations, qui ont été vécu soit comme un déracinement, soit comme un accès à la modernité (pour les *afetevleri*, les maisons de la catastrophe) ou à la terre sacrée des origines (pour la Grèce). Dans les deux cas, cela a engendré des recompositions spatiales aussi bien dans la façon d'habiter le territoire que dans son organisation pour accueillir les touristes.

Toutefois, la patrimonialisation de l'héritage chrétien byzantin s'est faite au détriment de celui ottoman. Les conflictualités avec la Grèce étant encore trop récentes, cela reste difficile pour la Turquie de considérer cet autre patrimoine chrétien qui vient contredire les récits nationaux théorisés depuis le début de la République et les actions menées pour « musulmaniser » le territoire national. A cela s'ajoute le fonctionnement systémique de la destination qui s'est construite une image et un imaginaire onirique sur les cheminées de fées et les moines d'Orient, rendant encore plus difficile l'intégration d'églises chrétiennes bâties qui restent plus conventionnelles que les églises rupestres.

Discuter la notion de haut-lieu de la Cappadoce permet de comprendre comment se superposent différentes Cappadoce et les dissonances qu'il existe entre l'échelle locale, nationale et internationale. Il s'agit d'un haut-lieu pour les populations locales déplacées pour qui la Cappadoce représente leur identité rupestre et leur façon d'habiter un lieu qui semblerait à priori inhabitable. Il s'agit d'un haut-lieu pour les touristes occidentaux qui y projettent le « paysage spirituel » hérité de Paul Lucas et des autres voyageurs. Mais c'est également un haut-lieu de l'hellénisme pour les Grecs qui y voient la preuve de l'établissement hellène pluriséculaire en Anatolie. Ce n'est finalement qu'à l'échelon national que le patrimoine byzantin de Cappadoce se réduit à une valeur marchande et que le patrimoine

chrétien ottoman reste gênant, témoin de la cohabitation des communautés chrétiennes avec les communautés musulmanes.

Ces interprétations de la Cappadoce qui se superposent sont révélatrices des enjeux identitaires et territoriaux qui se jouent au sein de la destination touristique. L'organisation polytopique de la destination et la construction des « incontournables » engendrent des déséquilibres spatiaux auxquels les acteurs territoriaux et les conservateurs informels répondent différemment. Que les sites soient trop fréquentés ou pas assez, les actions divergent. Certains acteurs vont contribuer à alimenter l'identité de la destination byzantine pour faire augmenter la fréquentation déjà élevée des sites centraux, tandis que d'autres s'engagent dans des actions de patrimonialisation qui visent à protéger les sites avant qu'ils ne succombent à la surfréquentation. Pour les sites moins fréquentés, les actions visent généralement à valoriser et à recentrer les patrimoines et les territoires marginalisés de la destination touristique, afin de s'intégrer à la manne financière. Entre réelle volonté de protéger son territoire des agressions extérieures et pragmatisme économique, les acteurs du tourisme développent des narrations « légitimisantes » qui visent avant tout à délégitimer les *autres*, à savoir les habitants et les autres acteurs du tourisme.

Que ce soit aux débuts de la République, au moment de la modernisation du pays, ou dans l'organisation spatiale qui procède de la mise en tourisme, le territoire cappadocien a toujours été disputé et recomposé à des fins identitaires : tantôt pour consolider l'identité musulmane, tantôt pour se débarrasser de l'identité de « troglodyte », et plus récemment pour s'approprier l'identité « Cappadoce » ou encore pour affirmer une identité cappadocienne en harmonie avec l'environnement.

Nous sommes finalement face à une destination en conflit identitaire, où tout ce qui a été répudié par le jeune Etat-Nation est constamment scénographié pour les touristes : la muséification des églises byzantines, la mise en scène des quartiers historiques rupestres à travers les musées à ciel ouvert mais également la transformation de tous les anciens tissus urbains « sinistrés » en hôtels, restaurants, cafés et boutiques qui donnent à voir la Cappadoce « troglodyte » sous toutes ses coutures.

Table des illustrations

Carte 1 - Les arrivées internationales en Turquie entre 1995 et 2017 (I. Ucbasaran) 9
Carte 2 - Principaux attentats en Turquie entre 2015 et 2016 (AFP).....11
Carte 3 - Le tourisme culturel en Turquie (I. Ucbasaran).....13
Carte 4 - Les délimitations de la Cappadoce touristique (I. Ucbasaran) 36
Carte 5 - Répartition des quartiers de la catastrophe dans la Cappadoce orientale (I. Ucbasaran). 47
Carte 6 - Répartition des musées à ciel ouvert des örenyeri en Cappadoce (I. Ucbasaran) 54
Carte 7 - Répartition des 7 sites inscrits rupestres au patrimoine mondial de l'Unesco (I. Ucbasaran)58
Carte 8 – Carte touristique typique de la Cappadoce (https://cappadocia4u.com/tr/kapadokya-haritasi/) 60
Carte 9 – Récurrence des lieux dans les guides touristiques comparés aux sites prévus dans le Plan de Développement à Long Terme de 1968 (I. Ucbasaran) 61
Carte 10 – Plan rapproché sur le Parc National. Récurrence des lieux dans les guides touristiques comparés aux sites prévus dans le Plan de Développement à Long Terme de 1968 (I. Ucbasaran).....62
Carte 11 - Variation des modalités d'accès aux lieux de cultes rupestres (I. Ucbasaran) 64

Figure 1 - Gravure des « Pyramides ». P. LUCAS, Voyage du Sieur Paul Lucas fait par ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique, Premier Tome, 1712. 39
Figure 2 - Modélisation des dynamiques de la ville cappadocienne (I. Ucbasaran).....53
Figure 3 - Capture d'écran du site du Kultur Portali (08/08/2020) 56

Graphique 1 - Tourisme international en Turquie entre 1995 et 2018 (données de l'OMT, I. Ucbasaran) 10
Graphique 2 - Evolution des arrivées des touristes asiatiques en Turquie entre 1996 et 2019. Données du TÜIK. (I. Ucbasaran).....67

Photos 1, 2 et 3 - Captures d'écrans des publicités promues sur Instagram par un hôtel, avril 2019. .69
Photo 4, 5 - Photos partagées sur Instagram, août 2020. 69
Photo 6, 7 - Affiches publicitaires d'agences touristiques à Göreme, août 2020 (I. Ucbasaran) 71
Photo 8 et 9 – Inscription originale en grec et sa traduction en turc à droite. Publié par le Centre d'Etude sur l'Asie Mineure, Athènes (Archive de M. Tokmak) 76
Photo 10 - Eglise des Saints Constantin et Hélène, 01/11/2017 (I. Ucbasaran).....81
Photo 11 - Eglise de la Sainte Croix à Cemilköy, 01/11/2017 (I. Ucbasaran) 81
Photo 12 - Vue de l'intérieur de l'église de l'Assomption, 11/06/2019 (I. Ucbasaran) 81
Photo 13 - Eglise du village de Suvermez, près de Derinkuyu, 06/06/2019 (I. Ucbasaran).....82
Photo 14 - Eglise Saint-Dimitrios à Gülşehir, 22/05/2019 (I. Ucbasaran) 82
Photo 15 - Eglise transformée en mosquée de Özlüce, 06/06/2019 (I. Ucbasaran) 82
Photo 16 - Eglise de Saitn Théodore Trion, 27/08/2019 (FIB Haber) 87
Photo 17 - Quartier historique de Nevsehir, date de la photo inconnue (FIB Haber, 22/05/2020).....92
Photo 18 - Photo parue dans l'article du Hürriyet le 13.03.2018 92
Photo 19 - Extrait du rapport de faisabilité du projet Mini Kapadokya. "Carte touristique" du projet, annexe 12 (KAP-HIB & Ahiler Kalkınma Ajansı, 2019).....94

Photo 20 - Vue depuis la terrasse du monastère de Saint-Nicolas sur le reste de la vallée, 01/02/2020 (Sözcü) 95
Photo 21 - Panneau "World Heritage" à l'entrée de l'église rupestre El Nazar, non loin du Musée à ciel ouvert de Göreme 99
Photo 22 - L'intérieur d'une salle avec la décoration typiquement rum. 106
Photo 23 - Une des nombreuses scènes représentant Atatürk lors de la guerre gréco-turque. 106
Photo 24 - La seule "scène" représentant quatre personnes cappadociennes : Nevşehirli Damat İbrahim Paşa, Karavezir Mehmet Paşa, Dellalzade Hacı Osman Efendi, Ismail Hakkı Atamulu..... 106

Tableau 1 - Les sites les plus visités en Turquie en 2018 (Ministère de la Culture et du Tourisme) 13
Tableau 2 - Nombre de zones de sites dans la province de Nevşehir 34
Tableau 3 - Tableau des caractéristiques de la mise en tourisme des églises bâties ottomanes 83

Glossaire

Afetevleri : littéralement « maisons de la catastrophe ». Construites par l'Etat dans les années 1960, elles sont « modernes » et à l'occidentale. Les populations vivant dans des habitations rupestres sont obligées d'abandonner leur habitat traditionnel pour déménager dans ces nouvelles maisons.

Imar affı : littéralement « pardon de construction ». Il s'agit d'une politique de régularisation des constructions abusives qui a eu lieu entre début juin et octobre 2018. Cette annonce a fait couler beaucoup d'encre, surtout pour la Cappadoce.

Konak : c'est une grande demeure construite par une famille aisée. Le mot porte en soi la notion d'ancienneté de l'édifice. En français, on peut le rapprocher du terme « maison de maître ».

Megali Idea : terme grec qui définit l'idéal nationaliste grec de réunir tous les Grecs dans un Etat-Nation dont la capitale serait Constantinople.

Memleket : l'étymologie du mot remonte à langue arabe et aux mots propriété, royaume ou encore pays. En turc, il prend la signification la terre d'où l'on vient, où l'on a grandi et d'où viennent les aïeux. Le mot porte en lui une approche très sentimentale du lieu et le lieu désigné est très ponctuel. Il ne peut être traduit par les mots patrie, pays ou village en français.

Mübadele : nom turc donné à l'échange de population de 1924 entre chrétiens et musulmans de Turquie et de Grèce. L'équivalent grec du terme est la *Megali Kastrofi*, la grande catastrophe.

Rum : nom donné aux membres de la minorité grecque orthodoxe de Turquie, descendants de l'empire romain d'Orient (la *Romania*), c'est-à-dire l'empire byzantin.

Sit alanı : littéralement « zone de site ». Ce sont des zones de protection établies par l'Etat turc selon la loi 2863 sur la protection des biens naturels et culturels. Les zones de protection peuvent être archéologiques, naturelles, urbaines, et mixtes (mélangeant plusieurs de ces catégories). Elles sont gérées par les Hautes Commissions de Protection des Biens Culturels et Naturels.

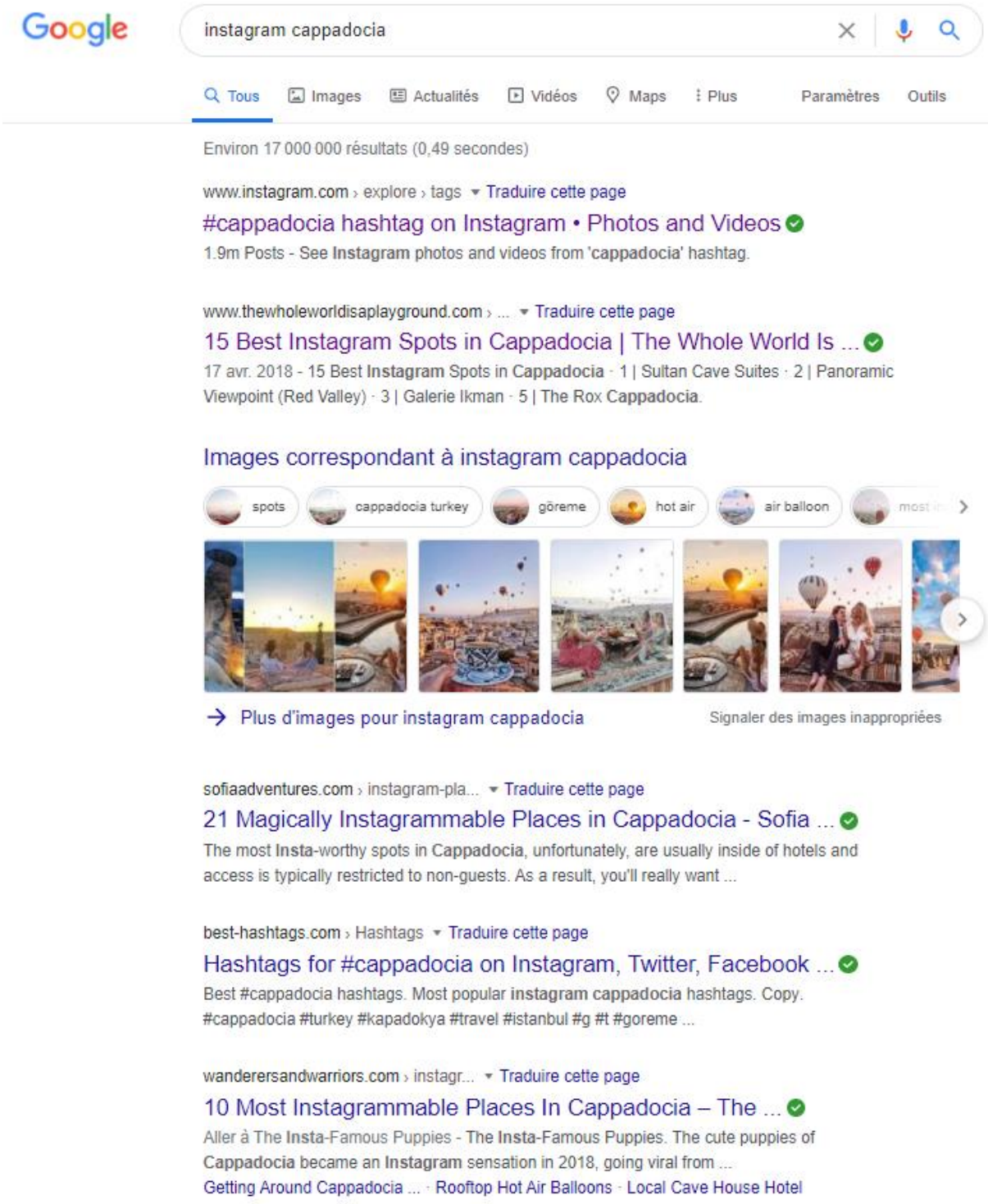
Annexes

1. *Tableau des zones de sites retranscrit le 20/12/2018*

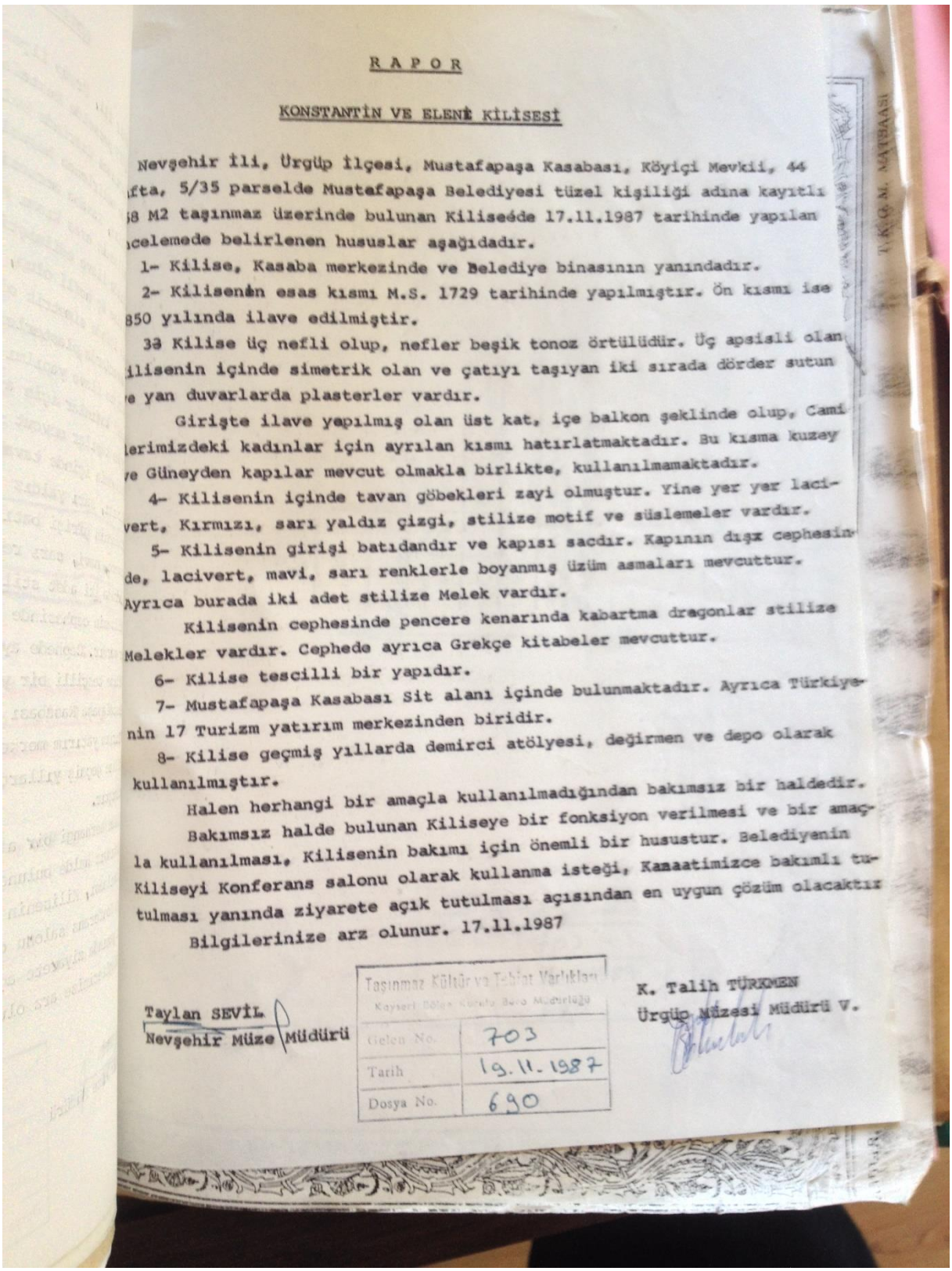
Zones de sites	**Sous-catégories**	
Zones de sites archéologiques		138
Zones de sites urbains		11
Zones de sites urbains et archéologiques		1
Zones de sites croisés (avec des sites naturels)	*Zones de sites archéologiques et naturels* *Zones de sites urbains et naturels* *Zones de sites naturels et historiques* *Zones de sites naturels-historiques-urbains* *Zones de sites urbains-naturels-archéologiques*	4 6 3 1 1
Zones de sites mixtes	*Zones de sites archéologiques et urbains* *Zones de sites archéologiques-historiques-urbains*	1 1
Total		**167**

Source : http://www.kulturvarliklari.gov.tr/TR-44974/illere-gore-sit-alanlari-istatistigi.html

2. Recherche des mots-clés « cappadocia instagram » sur Google le 16/08/2020



3. *Rapport de la Commissions des Biens Culturels et Naturels de Kayseri sur l'état de l'église des Saints Constantin et Hélène à Mustafapaşa, 19/11/1987*



RAPOR

KONSTANTİN VE ELENİ KİLİSESİ

Nevşehir İli, Ürgüp İlçesi, Mustafapaşa Kasabası, Köyiçi Mevkii, 44 ıfta, 5/35 parselde Mustafapaşa Belediyesi tüzel kişiliği adına kayıtlı ;8 M2 taşınmaz üzerinde bulunan Kiliseede 17.11.1987 tarihinde yapılan ıcelemede belirlenen hususlar aşağıdadır.

1- Kilise, Kasaba merkezinde ve Belediye binasının yanındadır.

2- Kilisenen esas kısmı M.S. 1729 tarihinde yapılmıştır. Ön kısmı ise 850 yılında ilave edilmiştir.

3- Kilise üç nefli olup, nefler beşik tonoz örtülüdür. Üç apsisli olan ilisenin içinde simetrik olan ve çatıyı taşıyan iki sırada dörder sutun e yan duvarlarda plasterler vardır.

Girişte ilave yapılmış olan üst kat, içe balkon şeklinde olup, Cami lerimizdeki kadınlar için ayrılan kısmı hatırlatmaktadır. Bu kısma kuzey ve Güneyden kapılar mevcut olmakla birlikte, kullanılmamaktadır.

4- Kilisenin içinde tavan göbekleri zayi olmuştur. Yine yer yer laci-vert, Kırmızı, sarı yaldız çizgi, stilize motif ve süslemeler vardır.

5- Kilisenin girişi batıdandır ve kapısı sacdır. Kapının dışx cephesin-de, lacivert, mavi, sarı renklerle boyanmış üzüm asmaları mevcuttur. Ayrıca burada iki adet stilize Melek vardır.

Kilisenin cephesinde pencere kenarında kabartma dragonlar stilize Melekler vardır. Cephede ayrıca Grekçe kitabeler mevcuttur.

6- Kilise tescilli bir yapıdır.

7- Mustafapaşa Kasabası Sit alanı içinde bulunmaktadır. Ayrıca Türkiye-nin 17 Turizm yatırım merkezinden biridir.

8- Kilise geçmiş yıllarda demirci atölyesi, değirmen ve depo olarak kullanılmıştır.

Halen herhangi bir amaçla kullanılmadığından bakımsız bir haldedir.

Bakımsız halde bulunan Kiliseye bir fonksiyon verilmesi ve bir amaç-la kullanılması, Kilisenin bakımı için önemli bir husustur. Belediyenin Kiliseyi Konferans salonu olarak kullanma isteği, Kanaatimizce bakımlı tu-tulması yanında ziyarete açık tutulması açısından en uygun çözüm olacaktır

Bilgilerinize arz olunur. 17.11.1987

Taşınmaz Kültür ve Tabiat Varlıkları
Kayseri Bölge Kurulu Başkanlığı
Gelen No. 703
Tarih 19.11.1987
Dosya No. 690

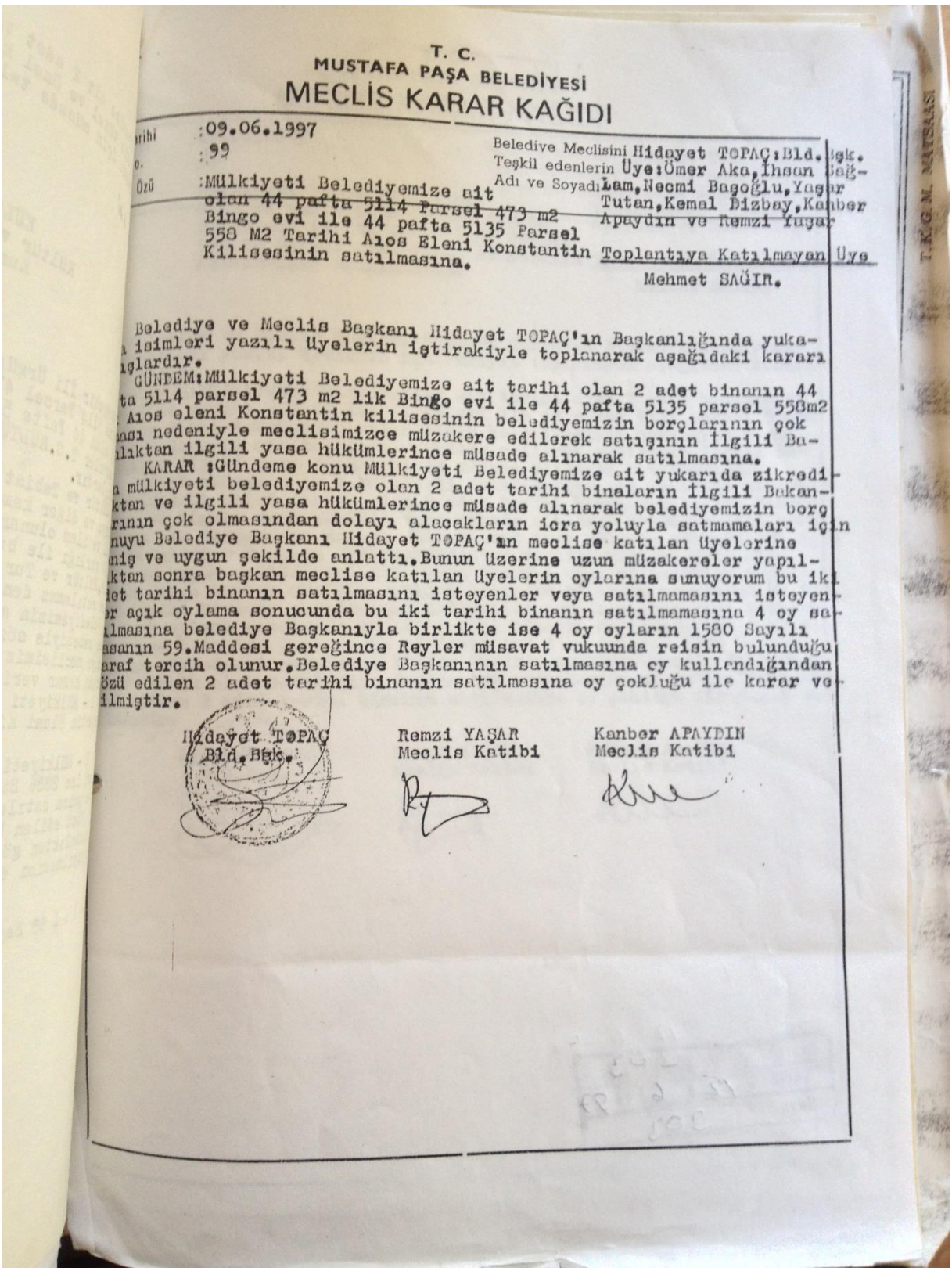
Taylan SEVİL
Nevşehir Müze Müdürü

K. Talih TÜRKMEN
Ürgüp Müzesi Müdürü V.

T.K.G.M. MATBAASI

Document 1 extrait des archives d'E. Eranıl.

4. *Vote de la décision de vente de l'église des Saints Constantin et Hélène par le conseil municipal de Mustafapaşa, 09/06/1997*



T. C.
MUSTAFA PAŞA BELEDİYESİ
MECLİS KARAR KAĞIDI

Tarihi :09.06.1997
No. :99
Özü :Mülkiyeti Belediyemize ait ~~olan 44 pafta 5114 Parsel 473 m2~~ Bingo evi ile 44 pafta 5135 Parsel 558 M2 Tarihi Aios Eleni Konstantin Kilisesinin satılmasına.

Belediye Meclisini Hidayet TOPAÇ:Bld. Bşk.
Teşkil edenlerin Adı ve Soyadı Üye:Ümer Aka,İhsan Sağlam,Necmi Başoğlu,Yaşar Tutan,Kemal Dizbay,Kanber Apaydın ve Remzi Yaşar

Toplantıya Katılmayan Üye
Mehmet SAĞIR.

Belediye ve Meclis Başkanı Hidayet TOPAÇ'ın Başkanlığında yukarıda isimleri yazılı Üyelerin iştirakiyle toplanarak aşağıdaki kararı alınmıştır.

GÜNDEM:Mülkiyeti Belediyemize ait tarihi olan 2 adet binanın 44 pafta 5114 parsel 473 m2 lik Bingo evi ile 44 pafta 5135 parsel 558m2 Aios eleni Konstantin kilisesinin belediyemizin borçlarının çok olması nedeniyle meclisimizce müzakere edilerek satışının İlgili Bakanlıktan ilgili yasa hükümlerince müsaade alınarak satılmasına.

KARAR :Gündeme konu Mülkiyeti Belediyemize ait yukarıda zikredilen mülkiyeti belediyemize olan 2 adet tarihi binaların İlgili Bakanlıktan ve ilgili yasa hükümlerince müsaade alınarak belediyemizin borçlarının çok olmasından dolayı alacakların icra yoluyla satmamaları için mevcut Belediye Başkanı Hidayet TOPAÇ'ın meclise katılan Üyelerine kısa ve uygun şekilde anlattı.Bunun üzerine uzun müzakereler yapıldıktan sonra başkan meclise katılan Üyelerin oylarına sunuyorum bu iki adet tarihi binanın satılmasını isteyenler veya satılmamasını isteyenler açık oylama sonucunda bu iki tarihi binanın satılmamasına 4 oy satılmasına belediye Başkanıyla birlikte ise 4 oy oyların 1580 Sayılı Kanunun 59.Maddesi gereğince Reyler müsavat vukuunda reisin bulunduğu taraf tercih olunur.Belediye Başkanının satılmasına oy kullandığından Özü edilen 2 adet tarihi binanın satılmasına oy çokluğu ile karar verilmiştir.

Hidayet TOPAÇ
Bld.Bşk.

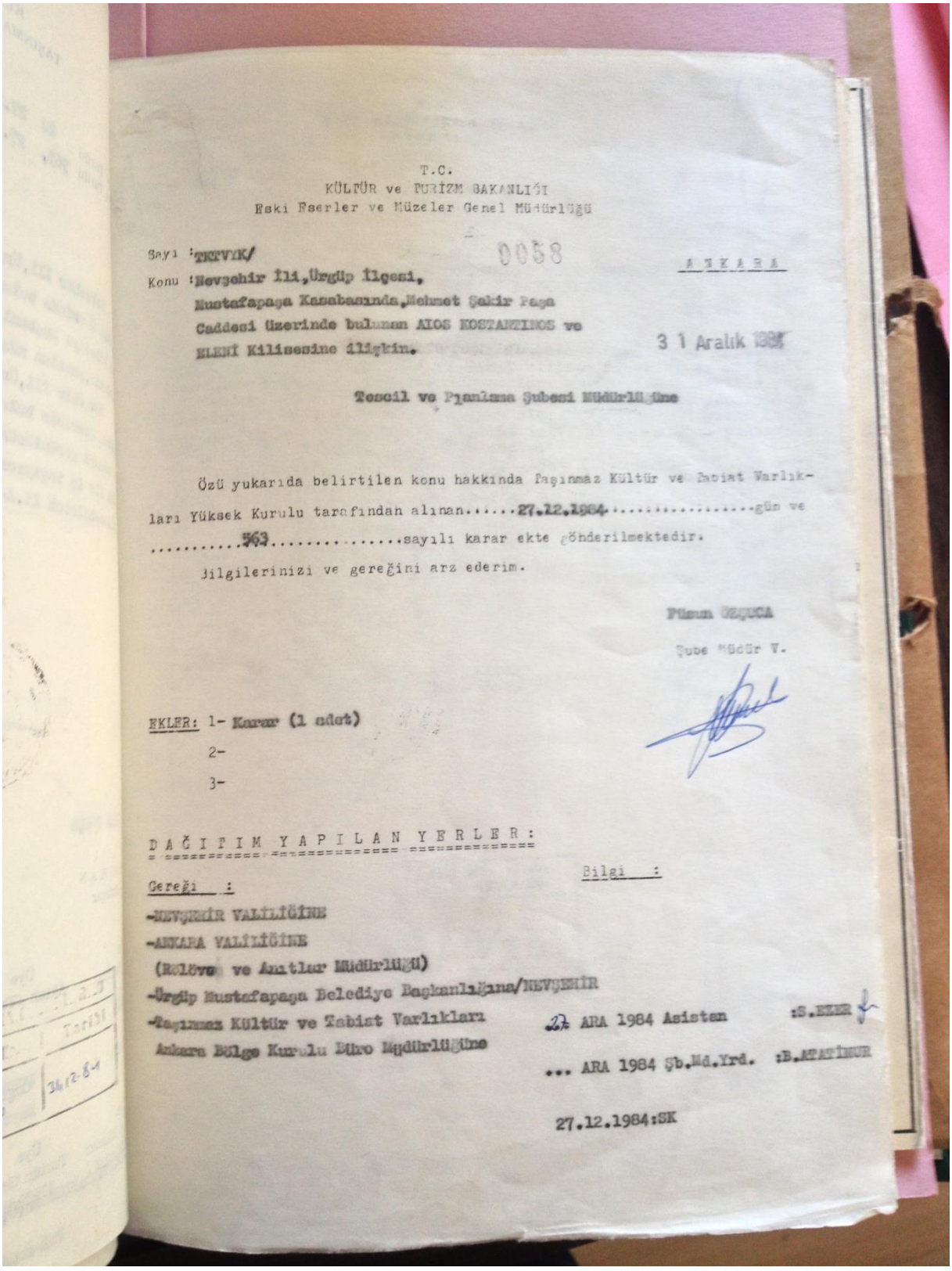
Remzi YAŞAR
Meclis Katibi

Kanber APAYDIN
Meclis Katibi

T.K.G.M. MİRASI

Document 2 extrait des archives d'E. Eranıl

5. *Acte de la « classification » de l'église, 31/12/1984*



T.C.
KÜLTÜR ve TURİZM BAKANLIĞI
Eski Eserler ve Müzeler Genel Müdürlüğü

Sayı : TKTVYK/ 0058 ANKARA

Konu : Nevşehir İli, Ürgüp İlçesi, Mustafapaşa Kasabasında, Mehmet Şakir Paşa Caddesi üzerinde bulunan AIOS KOSTANTINOS ve ELENİ Kilisesine ilişkin. 31 Aralık 1984

Tescil ve Planlama Şubesi Müdürlüğüne

Özü yukarıda belirtilen konu hakkında Taşınmaz Kültür ve Tabiat Varlıkları Yüksek Kurulu tarafından alınan.....27.12.1984.....gün ve .....563.....sayılı karar ekte gönderilmektedir.

Bilgilerinizi ve gereğini arz ederim.

Füsun ÜÇÜNCÜ
Şube Müdür V.

EKLER: 1- Karar (1 adet)
2-
3-

DAĞITIM YAPILAN YERLER:

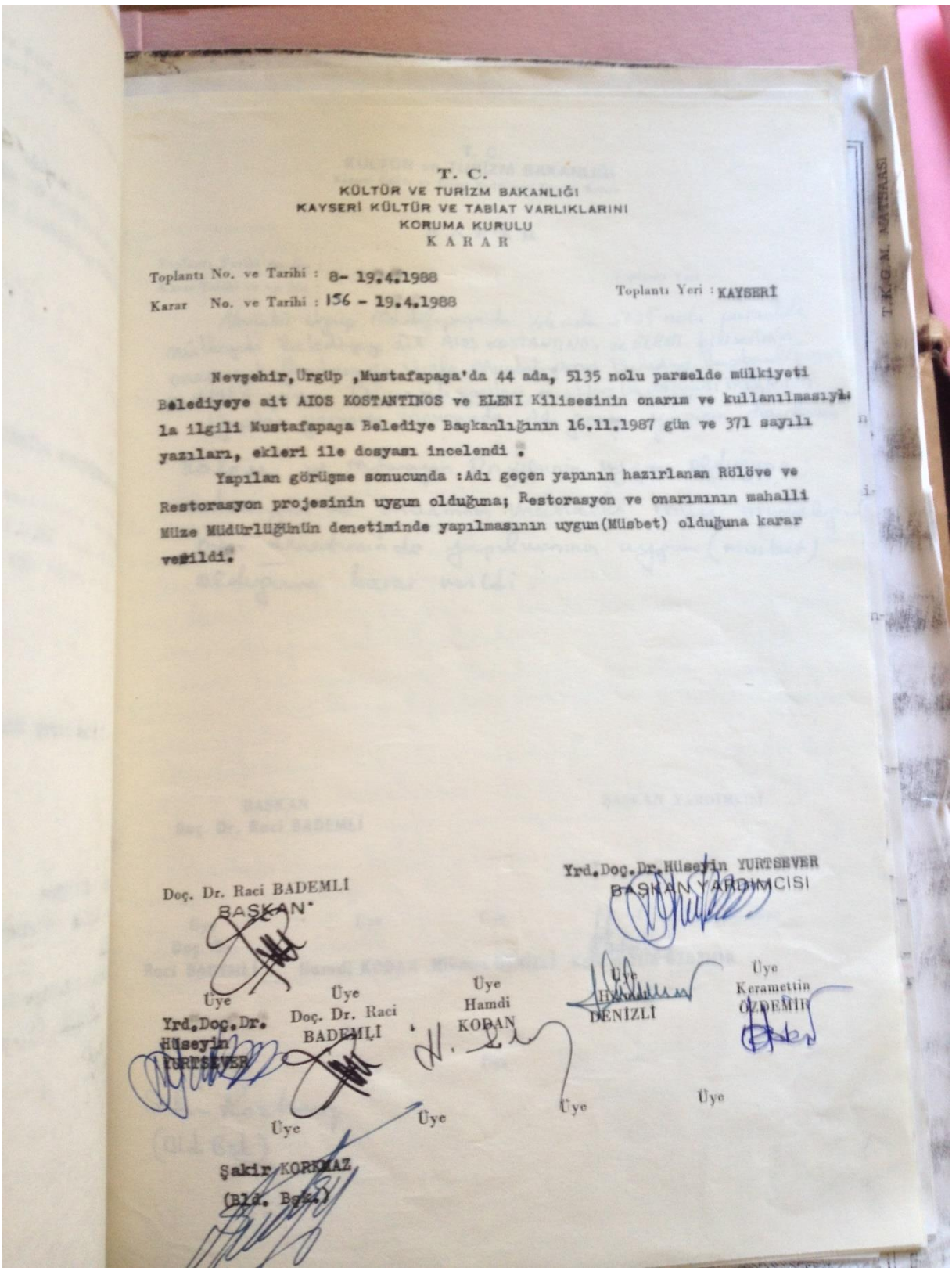
Gereği :
-NEVŞEHİR VALİLİĞİNE
-ANKARA VALİLİĞİNE
(Röleve ve Anıtlar Müdürlüğü)
-Ürgüp Mustafapaşa Belediye Başkanlığına/NEVŞEHİR
-Taşınmaz Kültür ve Tabiat Varlıkları Ankara Bölge Kurulu Büro Müdürlüğüne

Bilgi :

27 ARA 1984 Asistan :S.EKER
... ARA 1984 Şb.Md.Yrd. :B.ATATİMUR
27.12.1984:SK

Document 3 extrait des archives d'E. Eranıl.

6. *L'autorisation de mener un projet de restauration pour l'église donnée par la Commission de Protection des Biens Culturels et Naturels de Kayseri, 19/04/1988*



T. C.
KÜLTÜR VE TURİZM BAKANLIĞI
KAYSERİ KÜLTÜR VE TABİAT VARLIKLARINI
KORUMA KURULU
K A R A R

Toplantı No. ve Tarihi : 8- 19.4.1988
Karar No. ve Tarihi : 156 - 19.4.1988
Toplantı Yeri : KAYSERİ

Nevşehir, Ürgüp ,Mustafapaşa'da 44 ada, 5135 nolu parselde mülkiyeti Belediyeye ait AIOS KOSTANTINOS ve ELENI Kilisesinin onarım ve kullanılmasıyla ilgili Mustafapaşa Belediye Başkanlığının 16.11.1987 gün ve 371 sayılı yazıları, ekleri ile dosyası incelendi.

Yapılan görüşme sonucunda :Adı geçen yapının hazırlanan Rölöve ve Restorasyon projesinin uygun olduğuna; Restorasyon ve onarımının mahalli Müze Müdürlüğünün denetiminde yapılmasının uygun(Müsbet) olduğuna karar verildi.

Doç. Dr. Raci BADEMLİ
BAŞKAN

Yrd.Doç.Dr.Hüseyin YURTSEVER
BAŞKAN YARDIMCISI

Üye
Yrd.Doç.Dr. Hüseyin YURTSEVER

Üye
Doç. Dr. Raci BADEMLİ

Üye
Hamdi KORAN

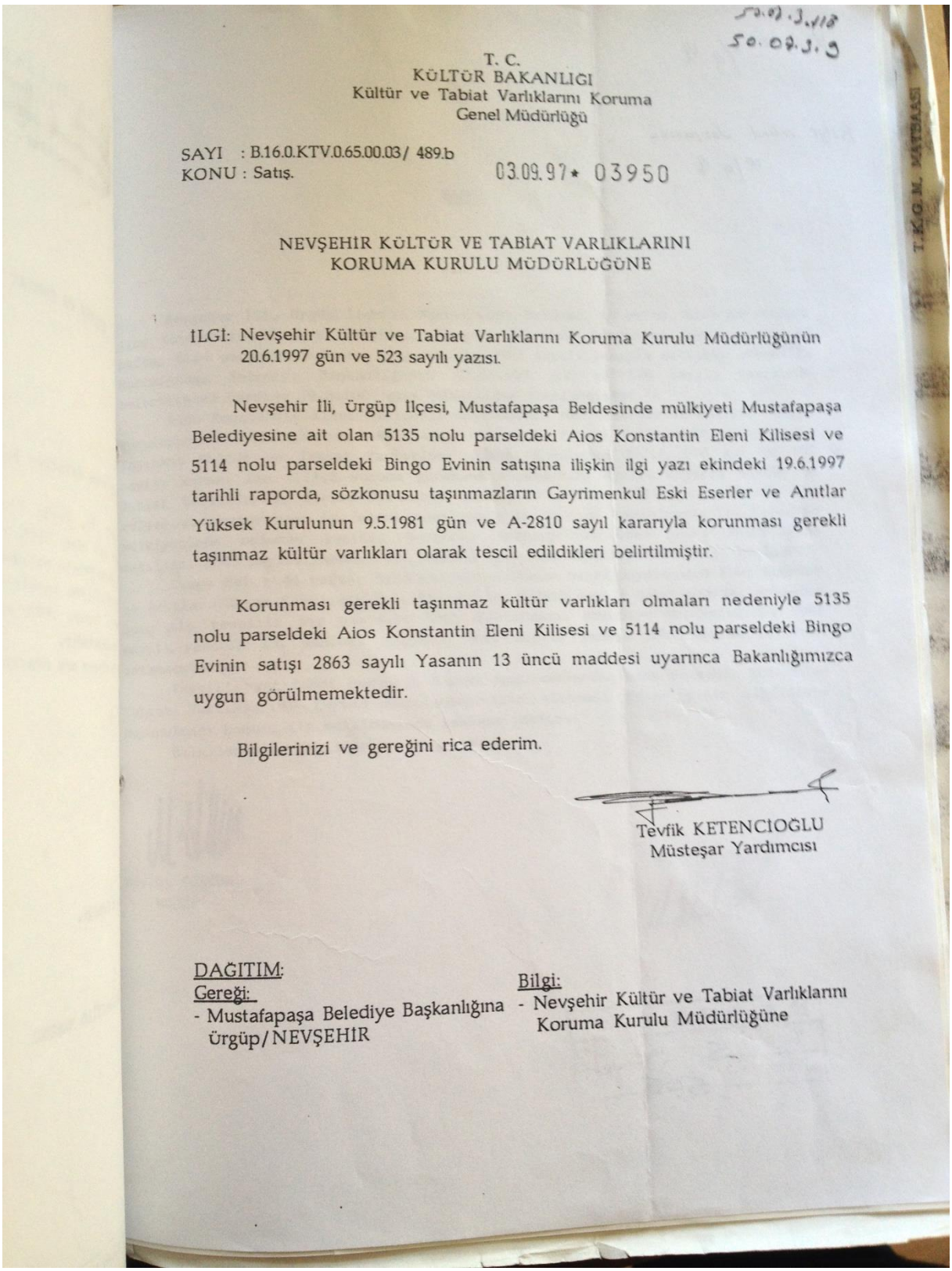
Üye
DENİZLİ

Üye
Kerametin ÖZDEMİR

Üye
Şakir KORKMAZ
(Blg. Bşk.)

Document 4 extrait des archives d'E. Eranıl.

7. *Réponse et rejet de la demande de vente de l'église par la Commission de Protection des Biens Culturels et Naturels de Nevşehir, 03/09/1997*



50.02.3.418
50.02.3.9

T. C.
KÜLTÜR BAKANLIĞI
Kültür ve Tabiat Varlıklarını Koruma
Genel Müdürlüğü

SAYI : B.16.0.KTV.0.65.00.03/ 489.b
KONU : Satış. 03.09.97* 03950

NEVŞEHİR KÜLTÜR VE TABİAT VARLIKLARINI
KORUMA KURULU MÜDÜRLÜĞÜNE

İLGİ: Nevşehir Kültür ve Tabiat Varlıklarını Koruma Kurulu Müdürlüğünün 20.6.1997 gün ve 523 sayılı yazısı.

Nevşehir İli, Ürgüp İlçesi, Mustafapaşa Beldesinde mülkiyeti Mustafapaşa Belediyesine ait olan 5135 nolu parseldeki Aios Konstantin Eleni Kilisesi ve 5114 nolu parseldeki Bingo Evinin satışına ilişkin ilgi yazı ekindeki 19.6.1997 tarihli raporda, sözkonusu taşınmazların Gayrimenkul Eski Eserler ve Anıtlar Yüksek Kurulunun 9.5.1981 gün ve A-2810 sayıl kararıyla korunması gerekli taşınmaz kültür varlıkları olarak tescil edildikleri belirtilmiştir.

Korunması gerekli taşınmaz kültür varlıkları olmaları nedeniyle 5135 nolu parseldeki Aios Konstantin Eleni Kilisesi ve 5114 nolu parseldeki Bingo Evinin satışı 2863 sayılı Yasanın 13 üncü maddesi uyarınca Bakanlığımızca uygun görülmemektedir.

Bilgilerinizi ve gereğini rica ederim.

Tevfik KETENCİOĞLU
Müsteşar Yardımcısı

DAĞITIM:
Gereği:
- Mustafapaşa Belediye Başkanlığına Ürgüp/NEVŞEHİR

Bilgi:
- Nevşehir Kültür ve Tabiat Varlıklarını Koruma Kurulu Müdürlüğüne

T.K.M. MATBAASI

Document 5 extrait des archives d'E. Eranıl.

Bibliographie

Ainsworth, W. F. (1842). *Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea, and Armenia* (Vol. I). Londres.

Anagnostakis, I., & Balta, E. (1994). *La découverte de la Cappadoce au Dix-Neuvième siècle.* Istanbul: Eren Yayincilik.

Anastassiadou, M. (2015). Excursions identitaires et tourisme religieux en Turquie. La redécouverte des lieux de culte gercs et orthodoxes au début du XXIe siècle. *Anatoli, 6*, pp. 285-307.

Arslan, R. (2017). Türkiye'nin Turizm Politikası (1923-1960) [La politique touristique de la Turquie (1923-1960)]. *Turkish Studies, 12*(19), pp. 1-16.

Augé, M. (1992). *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité.* Paris: Le Seuil.

Aytaş, S. (2018). *The Sad Legacy of the Population Exchange.* (The Foundation of Lausanne Treaty Emigrants, Ed.) Istanbul.

Aytaş, S. (2018). *The Sad Legacy of the Population Exchange.* (The Foundaition of Lausanne Treaty Emigrants, Ed.) Istanbul.

Balta, E. (2009). *Sinasos, Images and Narratives.* Istanbul: Birzamanlar Yayıncılık.

Bayrakal, S. (2011). Nevşehir Kalesi ve Çevresindeki Osmanlı Mimari Dokusu [Le château de Nevşehir et son tissu architectural ottoman environnant]. *Erdem*(59), pp. 83-106.

Berliner, D., & Istasse, M. (2013). Les hyper-lieux du patrimoine mondial. *Gradhiva, 18*, pp. 124-145.

Blair, J. S. (1970, Juillet). Keeping a House in a Cappadocian Cave. *National Geographic, 138*(1), pp. 127 - 146.

Bonerandi, E. (2005). Le recours au patrimoine, modèle culturel pour le territoire ? *Géocarrefour, 80*(2), pp. 91-100.

Bonnemaison, J. (1981). Voyage autour du territoire. *Espace géographique, 10*(4), pp. 249-262.

Boukhris, L. (2013). Imaginaire national et imaginaire touristique au Costa Rica : le tourisme comme fabrique du territoire et de la nation.

Bruneau, M. (2002). Hellénisme, Hellinismos : nation sans territoire ou idéologie ? *Géocarrefour, 77*(4).

Clerc, P. (2004). *Définition du Haut lieu.* Retrieved from Hypergéo: http://www.hypergeo.eu/spip.php?article144

Copeaux, E. (1998). *Espaces et temps de la nation turque. Analyse d'une historiographie nationaliste (1931-1993).* Paris: CNRS Editions.

Copeaux, E. (1999). "La nation turque est musulmane" : Histoire, Islam et Nationalisme. (INALCO-ERISM, Ed.) *Formes Nouvelles de l'Islam en Turquie, Annales de l'Autre Islam*(6), pp. 327-342.

Copeaux, E. (1999). L'image brouillée du christianisme. *Turkish Islam and Europe, Beiruter Texte und Studien, 82*, pp. 159-178.

Copeaux, E. (2002). Le nationalisme d'État en Turquie : ambiguïté des mots, enracinement dans le passé. In A. Dieckhoff, & R. Kastoryano, *Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale* (pp. 23-39). Paris: CNRS Editions.

Copeaux, E. (2005). Manuels scolaires : détournements et contournements. *Outre-Terre, 1*(10), pp. 157-171.

Cousin, S. (2008). L'Unesco et la doctrine du tourisme culturel, Généalogie d'un « bon » tourisme. (I. d. Bruxelles, Ed.) *Civilisations*(57), pp. 41-56.

De Tapia, A. A. (2015). La Cappadoce chrétienne ottomane : un patrimoine (volontairement) oublié ? *European Journal of Turkish Studies*(20).

Debarbieux, M. B. (1993). Du haut lieu en général et du mont Blanc en particulier. *Espace géographique, 22*(1), pp. 5-13.

Devlet Planlama Teşkilatı. (1962). Uzun Vâdeli Kalkınma Plânı, Birinci beş yıllık (1963 - 1967) Kalkınma Plânı [Plan de Développement sur le Long Terme, Plan de Développement des premières cinq années (1963-1967)]. Retrieved from https://www.tbmm.gov.tr/tutanaklar/kanunlar_kararlar/kanuntbmmc046/karartbmmc0460001plan01.pdf

Di Méo, G. (1994). Patrimoine et territoire, une parenté conceptuelle. *Espaces et sociétés, 4*(78), pp. 15-34.

Dorso, F. (2006). La muraille ignorée ou le paradoxe de l'alliance tourisme-patrimoine en Turquie. *Téoros, 25*(2), pp. 40-46.

Duran, F. S. (1955). Les vallées de rêve. In D. g. Tourisme, *Les Merveilles de Cappadoce, monastères et églises rupestres* (pp. 5 - 8). Ankara.

Emge, A. (1992). Old Order in New Space. Change in the Troglodytes' Life in Cappadocia. *Change in Traditional Habitat; Traditional Dwellings and Settlements*.

Emge, A., & Tucker, H. (2010). Managing a World Heritage Site: The Case of Cappadocia. *Anatolia, 21*(1), pp. 41-54.

Eranıl, E., & Halaç, H. H. (2018). Nevşehir Kalesi ve Çevresinde Bulunan Tescilli Sivil Mimari Örneklerinin Koruma Sorunlarında Dair İnceleme. *Turkish Studies, 13*(18), pp. 757-780.

Franklin, A. (2004). Tourism as an ordering. *Tourist Studies, 4*(3), pp. 277-301.

Gellner, E. (1983). *Nations and Nationalism.* Londres: Basil Blackwell.

Gravari-Barbas, M., & Jacquot, S. (2014). Patrimoine tourisme, développement. Une triangulation impossible ? In M. Gravari-Barbas, S. Jacquot, & (dir.), *Patrimoine mondial et développement : au défi du tourisme durable* (pp. 1-25). Presses de l'Université du Québec.

Gravari-Barbas, M., & Veschambre, V. (2004). Patrimoine : derrière l'idée de consensus, les enjeux d'appropriation de l'espace et des conflits. In C. L. Patrice Melé, & P. u. François-Rabelais (Ed.), *Conflits et territoires* (pp. 67-82). Tours.

Gülez, S. (1992). A method for evaluating areas for national park status. *Environmental Management*(16), pp. 811–818.

Güngör, Ş. (2016). Koruma Statülerinin Koruma-Kullanma Dengesine Etkisi: Zelve Açık Hava Müzesi (Nevşehir/Avanos) [Impact des statuts de protection sur l'équilibre protection-utilisation : le Musée à Ciel Ouvert de Zelve]. *Gaziantep University Journal of Social Sciences, 15*(1), pp. 205-223.

ICOMOS. (1985, Janvier 17). Evaluation de l'organisation consultative.

ICOMOS. (1999). Charte Internationale du Tourisme Culturel, La Gestion du Tourisme aux Sites de Patrimoine. Mexique.

Irving, J. (2018). Balancing Land Use Trade-Offs: The Role of Wilderness in Nature Conservation. In R. Thackway, *Land Use in Australia. Past, Present and Future.* Canberra: ANU Press.

Kabaoğlu, C., & Yıldırım, A. E. (2006). Kayakapı Projesi ve Ürgüp'te Kentsel Dönüşüm [Le projet de Kayakapı et régénération urbaine à Ürgüp]. In TMMOB Mimarlar Odası Ankara Şubesi, *Dosya 01 - Kentsel dönüşüm tartışmaları* (pp. 60-65).

Kalas, V. G. (2004). Early explorations of Cappadocia and the monastic myth. *Byzantine and Modern Greek Studies*, pp. 101-119.

KAP-HIB, & Ahiler Kalkınma Ajansı. (2019). *Mini Kapadokya Fizibilite Raporu.* Nevşehir.

Korat, G. (2003). *Taş kapıdan taçkapıya: Kapadokya.* Istanbul.

Küçük Asya Araştıma Merkezi. (2001). *Göç. Rumlar'ın Andolu'dan Mecburi Ayrılışı (1919-1923) [Exode. La séparation forcée des Rums d'Anatolie (1919-1923)].* Istanbul: iletişim.

Kuruloğlu, F. (2015). *Türkiye'de Planlı Döneme Geçişte Turizme Bakışlar (1960-1965) [Vues sur le tourisme en Turquie à l'ère de la planification (1960-1965)].* Izmir: Türkiye Cumhuriyeti'nin Ekonomik ve Sosyal Tarihi Uluslararası Sempozyumu [Symposium International sur l'Economie et l'Histoire Sociale de la République de Turquie].

Labinal, G. (2015). Images, textes et visions du monde : les dispositifs à l'œuvre dans les magazines grand-public de géographie. *Cybergeo : European Journal of Geography*. doi:10.4000/cybergeo.26982

Lamesa, A. (2016). D'une Cappadoce à l'autre (Ve av. - Xe ap.). Problèmes historiques, géographiques et archéologiques.

Lazzarotti, O. (2003). Patrimoine. In J. Lévy, & M. Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (pp. 692-693). Paris.

Lazzarotti, O. (2017). Le patrimoine, une mémoire pas comme les autres. *L'Information géographique, 81*, pp. 12-31.

Lucas, P. (1712). *Voyage du sieur Paul Lucas, fait par ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique* (Vol. 1).

Melé, P. (2009). Identifier un régime de territorialité réflexive. In M. Vanier (dir.), *Territoires, territorialité, territorialisation, controverses et perspectives* (pp. 45-55). Presses universitaires de Rennes.

Millî Park Planlama Proje Grubu. (1968). *Göreme Millî Parkı, Uzun Devreli İnkişaf Planı [Parc National de Göreme, Plan de Développement sur le Long Terme].* Ankara.

Millî Park Planlama Proje Grubu. (1972). *Göreme Tarihî Millî Parkı, Uzun Devreli Gelişme Planı [Le Parc National Historique de Göreme, Plan de Développement sur le Long Terme].* Ankara.

Mordtmann, A. D. (1861). Die Troglodyten in Kappadokien [Les troglodytes en Cappadoce]. *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Philologische und Historische Klasse II*, 11-28. Münich.

Nations Unies. (1992). Chapitre 26 - Reconnaissance et renforcement du rôle des populations autochtones et de leurs communautés. *Action 21*. Rio de Janeiro.

Olcay, F. (2018). Le tourisme du Golfe à Istanbul.

Onaran, N. (2013). *Cumhuriyet'te Ermeni ve Rum Mallarının Türkleştirilmesi (1920-1930), Emvâl-i Metrûke'nin Tasfiyesi [La "turquisation" des biens Arméniens et Rums durant la République (1920-1930), La liquidation des propriétés abandonnées]* (Vol. II). Istanbul: Evrensel Basım Yayın.

Özgüç, N., Bazin, L., & Bazin, M. (1986). Le développement du tourisme en Turquie. *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, pp. 133-145.

Pekak, S. (2009). Kappadokia bölgesi Osmanlı dönemi kiliseleri: örnekler, sorunlar, öneriler. *METU Journal of the Faculty of Architecture*(2), pp. 249-277.

Pérouse, J.-F. (2013). *Du régime unique national de production patrimonial au régime néo-libéral, conservateur et partiellement « pluriel » : la Turquie à l'épreuve de la transition patrimonial.* Retrieved from Dipnot: https://dipnot.hypotheses.org/127

Pérouse, J.-F. (2013). L'Etat sans le Public : quelques conjonctures à propos de l'Administration du logement collectif (TOKI). In M. Aymes, B. Gourisse, & É. Massicard (dir.), *L'art de l'Etat en Turquie. Arrangements de l'action publique de la fin de l'Empire ottoman à nos jours* (pp. 173-194). Paris: Karthala.

Piriou, J. (2011). Le haut-lieu touristique. (P. d. Québec, Ed.) *Téoros, 30*(1), 25-32.

Polo, J.-F., & Üstel, F. (2014). Les nouvelles orientations de la politique culturelle turque : à la recherche d'un modèle conservateur alternatif ? *Pôle Sud, 2*(41), pp. 17-32.

Şakar, F. S. (2017). The Interlinking of Nature and Culture in Göreme National Park. *Journal of World Heritage Studies*, pp. 40-46.

Şenel, M. (2012). Bilinçaltına Dayalı Etnik Küfürler. *Karadeniz Araştırmaları*(32), pp. 137-154.

Sevim, K. (2014). *Kayseri Incesu Yeni Cami Mahallesi'nde Ortodoks Kilisesi Restorasyon Önerisi.* Gazi Üniversitesi.

Société des Nations. (1923, Janvier 30). Convention concernant l'échange des populations grecques et turques. Lausanne.

Sterrett, J. R. (1900). Troglodyte Dwellings in Cappadocia. *The Century*, pp. 677-687.

Sudaş, İ. (2015, Juin 22). *"Ne Bir Tanıtım Sitemiz, Ne Kendi Sloganımız, Ne de Kapadokya Ruhu Diye Bir Şey Var" ["Nous n'avons ni de site internet, ni de slogan, et encore moins un esprit Cappadoce"]*. Retrieved from Arkitera: https://www.arkitera.com/soylesi/ne-bir-tanitim-sitemiz-ne-kendi-sloganimiz-ne-de-kapadokya-ruhu-diye-bir-sey-var/

Thiesse, A.-M. (1999). *La création des identités nationales.* Editions du Seuil.

Tucker, H. (2000). Tourism and the loss of memory in Zelve, Cappadocia. *Oral History, 28*(2), pp. 79-88.

Tuna, M., Özgül Katlav, E., & Dinler, Y. (2017). Butik otelcilik: Kayakapı Kültürel ve Doğal Çevre Koruma va Canlandırma Projesi Örnek Olay Incelemesi [Hôtellerie de luxe : Projet de Protection et de Revivification de l'Environnement Culturel et Naturel, étude de cas]. *Journal of Recreation and Tourism Research, 4*(4), 162-173.

Tunçer, M. (2019). Uçhisar kenstsel, doğal ve arkeolojik sit alanlarinin korunmasına yönelik politikalar [Les politiques à but de protection des zones de site urbains, naturels et archéologiques de Uçhisar]. In M. Tunçer, *Tarihi çevre yok olurken* (pp. 276-337). Alter Yayınları.

Tutal, N. (2003). Le tourisme culturel en Turquie : La question du même et la question de l'Autre. (P. d. Québec, Ed.) *Téoros, 22*(3), 42-49.

Üçbaşaran, I., & Lamesa, A. (2019, Décembre). Suppression du statut de « Parc National Historique de Göreme » : chronologie et enjeux. *Bulletin des Amis de la Cappadoce/Kapadokya Dostları*(39), pp. 8-9.

Unesco Türkiye Millî Komisyonu. (2009). *Türkiye'nin Dünya Miras Alanları, Koruma ve Yönetimde Güncel Durum.* Ankara.

Urry, J. (1990). *The Tourist Gaze.* Londres: SAGE.

Verret, M. (1995). *Chevilles ouvrières.* Paris: Éditions de l'Atelier.

Veschambre, V. (2004, Mars). Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion. *ESO*(21), pp. 73-77.

Veschambre, V. (2007). Le processus de patrimonialisation : revalorisation, appropriation et marquage de l'espace. *Vox Geographica*.

Wittgenstein, L. (1922). *Tractatus logico-philosophicus.* Londres.

Yerasimos, S. (2014). Le discours sur la protection du patrimoine en Turquie des Tanzimats à nos jours. *European Journal of Turkish Studies, 19*.

Yıldırım, E. (2005). Koruma Planlamasında Bir Örnek: Kayakapı Mahallesi [Un exemple d'aménagement à but de conservation: le quartier de Kayakapı]. In TMMOB Şehir Plancıları Odası, *Planlama Dergisi* (Vol. 1).

Yıldırım, Y. (2006). *Avanos Kenti [La ville d'Avanos].*